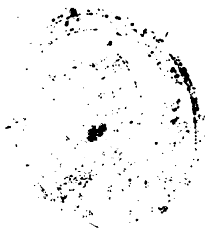


HISTOIRE
NOUVELLE ET IMPARTIALE
D'ANGLETERRE.

TOME NEUVIÈME.



HISTOIRE NOUVELLE ET IMPARTIALE D'ANGLETERRE,

Depuis l'invasion de Jules-César, jusqu'aux préliminaires de la paix de 1763.

Traduite de l'Anglois de J. Barrow.

TOME NEUVIÈME.



A PARIS,

Chez J. P. Costard, rue Saint-Jean-de-Beauvais, la première porte-cochère au-dessus du Collège.

M. DCC. LXXII.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.




CHARLES. I.



HISTOIRE D'ANGLETERRE.

CHARLES I.

IMMÉDIATEMENT après la mort de Jacques I. Son fils Charles fut proclamé Roi de la Grande Bretagne, de France & d'Irlande. Le premier acte d'autorité qu'il fit en montant sur le trône, fut d'ôter la place de Secrétaire d'Etat à George Calvert, Lord Battimore, qui avoit professé ouvertement la Religion Catholique. Il nomma pour son successeur Sir Albert More, pardonna à Cranfield, Comte de Middlesex, rappela par une proclamation tous les sujets Anglois qui étoient au service de l'Empire, de l'Espagne ou de la Flandre, accorda

ANNÉE 1625.

des lettres de repréſailles contre les Eſpagnols, & donna commiſſion pour lever dix mille hommes qui ſeroient deſtinés à une expédition navale, & à recouvrer le Palatinat. Cependant le mariage du Roi ayant été conclu à Paris par procureur, le Duc de Buckingham fut chargé de conduire la Princeſſe en Angleterre, où elle arriva le douze de Juin. Charles vint au-devant d'elle juſqu'à Douvres, & les cérémonies nuptiales furent conſommées à Cantorbery. Le ſeize du même mois le Roi & la Reine firent leur entrée dans Londres, & le dix-huit le Parlement s'aſſembla. Le Roi, dans ſon premier diſcours, leur demanda les ſecours néceſſaires au maintien de la guerre pour le recouvrement du Palatinat. Il les engagea à ne pas différer de lui accorder des ſubſides, & les aſſura de ſon attachement à la Religion Proteſtante. Il fut ſecondé par le Lord Coventry, Garde du ſceau privé. Ce Seigneur s'étendit ſur différentes parties du diſcours du Roi, recommanda ſes beſoins à leur généroſité, & leur confirma l'affection de Sa Majeſté pour ſon Parlement & pour ſon peuple. Cependant, malgré la vivacité avec la

1625.

Tor

quelle le Roi pressa les Communes de lui accorder un subside, le premier objet dont le Parlement s'occupa, fut de rédiger une pétition des deux Chambres contre les Papistes récusans à laquelle le Roi fit une réponse gracieuse, quoique générale. 1625.

Cependant Buckingham perdit le crédit qu'il avoit sur le peuple ; les Communes découvrirent qu'il les avoit trompées par de faux rapports sur l'affaire d'Espagne, & qu'il cessoit de faire sa cour à la faction Puritaine qui étoit alors très-puissante. La Cour affectoit de confondre sous cette dénomination tous les principaux chefs de la Chambre basse, qui avoient formé une association régulière pour restraindre les privilèges de la Couronne, & pour assurer & étendre les libertés des Communes. Elles regardoient la Hiérarchie comme le plus ferme appui de la puissance Monarchique. Le Docteur Montagne, Chapelain du Roi, fut cité à la barre de la Chambre, pour avoir composé un ouvrage intitulé, *Appel à Cesar*, dans lequel il paroissoit favoriser la Doctrine Catholique. Charles, piqué de cette poursuite, évoqua l'affaire devant son

Conseil, & il ne put s'empêcher de
1625. marquer son mécontentement de la conduite des Communes, qui, cependant, lui accordèrent deux subsides; mais ce don gratuit ne suffisoit pas encore à ses besoins.

La peste faisoit alors les plus cruels ravages dans Londres ; ce qui fit transférer le Parlement à Oxford. La Chambre des Communes y retentit de plaintes contre le Duc de Buckingham & les autres Ministres, qui avoient conseillé au Roi de divertir les subsides accordés à son père. Les Chambres observèrent qu'on ne prenoit aucune mesure pour protéger le commerce de la Nation contre les pirates ; & elles citèrent de nouveau Montagne à la barre de la Chambre, où il fut réprimandé sévèrement. Le Roi leur rappella encore une fois la promesse qu'elles avoient faite de le soutenir dans la guerre ; & les assura que les subsides qu'elles lui avoient accordés, ne suffiroient pas pour défrayer la flotte qu'il venoit de faire armer. Les Communes, loin de délibérer sur cette demande, renouvellèrent leurs plaintes contre le Duc de Buckingham, & les partisans de Rome.

Cependant, le Roi, pour les rendre plus favorables à ses vues, leur accorda tout ce qu'elles demandèrent; mais aucune considération ne put amollir leurs cœurs, ni ouvrir leurs bourses: elles revinrent toujours aux griefs de la Nation & à l'état de la Religion. Enfin, Charles irrité de voir toutes ses mesures rompues, déclara le Parlement dissous, sous prétexte que la peste avoit pénétré jusqu'à Oxford. 1625.

Le Roi, n'ayant rien à espérer du Parlement, leva de l'argent par forme d'emprunt, en vertu d'ordres expédiés sous le sceau privé, & pour faciliter cet expédient, il fit publier une Ordonnance pour rapeller tous les enfans de parens Anglois, qui étoient dans des Séminaires étrangers, ainsi que tous les Sujets de la Grande Bretagne & de l'Irlande qui étoient au service de la Maison d'Autriche; & en même tems le Conseil privé publia un ordre de désarmer tous les Papistes récusants. La flotte destinée à agir contre l'Espagne, composée de quatre-vingt vaisseaux, & ayant à bord dix Régimens d'infanterie, mit à la voile au mois d'Octobre, sous les ordres d'Edouard Cécil, qui venoit d'être créé Vicomte

1625. de Wimbleton. Ses instructions portoient, de croiser dans une certaine latitude, pour intercepter les Gallions d'Espagne à leur retour des Indes occidentales; mais il manqua son coup. Mille hommes étant descendus à terre, le fort de Puntal se rendit à la première sommation. Le lendemain on fit débarquer le reste de l'infanterie, qui se mit aussi-tôt en marche vers le pont de Suezzo; mais ayant pris leurs logemens dans un endroit où il y avoit beaucoup de vin; les soldats en burent avec tant d'excès, que la confusion se mit dans les troupes, & que les Officiers furent obligés de renoncer à leur entreprise. L'armée se rembarqua, & la flotte retourna en Angleterre vers le milieu de Décembre sans avoir fait aucune opération importante.

Dans le même tems le Roi fut couronné à Westminster, par les mains de l'Evêque de Bath & Wills. Le Prélat s'approcha de lui; lorsqu'il se fut assis sur le trône, & prononça contre l'usage un discours latin, dans lequel il lui dit: » Maintenez à l'avenir » avec fermeté la dignité Royale & le » trône qui vous appartient légitime- » ment & incontestablement par droit

» de succession, & que nous vous re-
» mettons aujourd'hui au nom & par 1625.
» l'autorité du Très-Haut, dont nous
» sommes les serviteurs en qualité d'E-
» vêques de son Eglise, quoiqu'indi-
» gnes de cette prérogative. Souvenez-
» vous que les Ministres de Dieu sont
» placés près de l'autel du Maître des
» Rois, & qu'en cette qualité,
» ceux-ci leur doivent une faveur &
» une protection spéciale: Versez
» donc sur eux l'abondance de vos
» bienfaits & de vos libéralités Roya-
» les. Veuille, le Dieu tout-puissant,
» dont ils sont les intendans & les mi-
» nistres, établir votre trône sur la
» justice, afin qu'il demeure inébran-
» lable, comme le soleil subsiste de-
» vant lui, sans altération. « Le re-
nouvellement de cette invocation, que l'on n'avoit pas employée depuis le couronnement de Richard II, déplut beaucoup aux Puritains.

Le Roi convoqua un nouveau Par- 1626.
lement au commencemencent de cette année, & la session fut ouverte par une harangue du Lord Garde du Sceau privé, qui s'étendit sur les vertus du Souverain, & recommanda, au nom de Sa Majesté, l'unanimité des

1626. Membres. Il les assura de l'affection du Roi pour ses Sujets, & les exhorta à ne faire que des loix avantageuses à son peuple. Les Communes présentèrent une adresse au Roi, pour le remercier de sa réponse gracieuse à la pétition du dernier Parlement, & commencèrent à prendre en considération les griefs nationaux. Ils établirent un Comité pour les affaires secrettes, un autre pour chercher les moyens de remédier à ces griefs, & un troisième pour examiner l'état de la Religion : ce dernier avoit pour Président le fameux Pym. Le Roi les pressa de lui accorder sans délai le subside; mais il leur fit entendre qu'il ne le recevroit qu'autant qu'il seroit proportionné à ses besoins, dont ils connoissoient la nature. La première fois que Charles demanda, il s'efforça de le mériter, en ordonnant aux Juges de mettre à exécution les loix contre les Papistes récusants. Le Roi, dans l'appréhension qu'ils n'accusassent le Duc de Buckingham, dont ils se plaignoient hautement, comme de l'auteur de tous les griefs, écrivit une lettre à l'Orateur pour lui signifier qu'il ne souffriroit pas que l'on procédât

contre aucun de ses serviteurs, & encore moins contre ceux qui occupoient 1626.
les premières places auprès de sa personne : il déclara que le Duc, bien loin d'avoir augmenté sa fortune, l'avoit considérablement diminuée, & qu'il ne comprenoit pas pourquoi ils attaqueroient un homme qui avoit été si agréable au premier Parlement de son règne, pour le service qu'il avoit rendu à la Nation. Cette lettre ne produisit aucun effet, & le Parlement persista dans la résolution d'accuser Buckingham. Le Docteur Turner, un des Membres, proposa la question, s'ils pouvoient procéder ou non contre le Duc, sur les rapports publics, & on décida l'affirmative. Le Roi demanda que Turner fût puni de sa présomption, mais on n'eut aucun égard à son message : cependant on lui accorda trois subsides & trois quinzièmes, sous la condition que le Bill n'en seroit passé qu'après le redressement des griefs.

Charles, piqué de leur procédé, convoqua les deux Chambres à Whitehall, & remercia les Lords de leur fidélité & de leur modération ; mais il dit aux Communes qu'il les avoir

1626. mandées pour les convaincre d'avoir agi contre les constitutions du Royaume. Il se plaignit de ce que M. Cook & le Docteur Turner avoient tenu dans la Chambre des propos séditieux, pour diffamer & faire mépriser son gouvernement ; & il protesta que ces Membres seroient punis de leur insolence. Il justifia la conduite du Duc de Buckingham, & persista à vouloir qu'elles se désistassent d'informations aussi irrégulières. Il déclara que les subsides accordés ne suffisoient pas pour remplir les objets auxquels ils étoient destinés, leur ordonna de lui faire savoir le samedi suivant quelle somme elles ajouteroient, & leur fit entendre ; que si elles ne lui octroyoient point des secours proportionnés à ses besoins, il ne pouvoit leur promettre de les tenir plus longtems assemblés. Il observa que M. Cook avoit dit, qu'il valoit mieux être la proie des étrangers, que de se voir dévorer dans sa patrie par les impôts ; mais que pour lui, il croyoit plus honorable à un Souverain d'être ruiné par une Puissance étrangère, que d'avoir à supporter le mépris de ses sujets. Enfin il leur dit, qu'ayant le droit incontestable

d'assembler & de dissoudre les Parlemens, leur protogation ou leur dissolution dépendroit de leur conduite future. Aussi-tôt que les Communes furent de retour dans leur Chambre, elles firent fermer les portes & mettre les clefs sur la table, afin qu'aucun des Membres ne pût se retirer avant qu'ils eussent tous délibéré sur la déclaration du Roi. Charles, informé de leur résolution, ordonna qu'il fût tenu une conférence entre les deux Chambres, & envoya le Duc de Buckingham pour leur exposer ses intentions, de manière à adoucir ce qui avoit pu paroître dur dans ses expressions. Le Duc saisit cette occasion de justifier sa propre conduite & d'exalter ses services. Quoique les Communes fussent en quelque sorte appaisées par cette preuve de la condescendance du Roi, elles lui présentèrent une remontrance pour se justifier elles-mêmes de l'imputation d'irrégularité & de présomption, ajoutant que c'étoit un privilége indubitable du Parlement de pouvoir délibérer sur les griefs de la Nation; & le Suppliant humblement de ne prendre aucune connoissance de ce qui pouvoit être dit dans la chaleur de leurs débats,

1626.

mais de suspendre son jugement jusqu'à ce qu'il fût instruit de leurs résolutions. Le Roi, qui étoit dans un embarras extrême, par le défaut d'argent, & qui prévoyoit d'ailleurs que les Communes ne délibéreroient point sur cet objet, qu'elle n'eussent eu satisfaction, consentit enfin qu'elles reçussent l'accusation intentée contre le Duc de Buckingham. Les Lords présentèrent une adresse au Roi pour lui demander l'élargissement du Comte de Bristol, qui avoit été confiné pendant un tems considérable dans sa maison : le Monarque y consentit ; mais en même tems le Garde du Sceau-privé écrivit au Comte, au nom du Roi, pour l'engager à ne pas obéir à la sommation qui lui seroit faite de comparoître à la barre de la Chambre. Le Comte envoya cette lettre à la Chambre des Pairs, & demanda qu'ils lui permissent de produire les chefs d'accusation contre le Duc de Buckingham, qui avoit, disoit-il, trompé le dernier Roi, ainsi que sa Majesté, actuellement régnante, la Nation & le Parlement. Charles irrité de cette démarche audacieuse, fit arrêter & conduire ce Seigneur à la barre de la Cham-

1626.

bre, où le Procureur Général l'accusa, 1626.
au nom du Roi, de mauvaise conduite avant son ambassade en Espagne; pendant la durée de cette ambassade, & pareillement depuis son retour en Angleterre; mais le Comte se justifia de façon à ne pas faire beaucoup d'honneur à ses accusateurs. Peu de jours après, les Communes accusèrent le Duc de Buckingham & Sir Dudley Diggs de malversations, de complicité, de trahison & de plusieurs autres crimes, spécifiés en treize articles, où il étoit chargé d'avoir acheté & vendu des places honorables & lucratives. En conséquence lui & Diggs furent constitués prisonniers dans la Tour, & le Roi eut l'imprudence de déclarer, dans la Chambre des Lords, qu'il serviroit lui-même de témoin pour justifier le Duc sur chaque chef d'accusation.

A la fin, le Duc donna sa réponse aux articles d'accusation, & les Communes en demandèrent une copie; mais le Roi, pour détourner leur attention de cet objet, les pressa de passer le bill pour le subside, sans aucune condition, avant la fin de la semaine suivante; qu'autrement il seroit obli-

[redacted] gé de prendre des mesures différentes ;
1626. ajoutant que les Communes, excitées par quelques esprits turbulens, au lieu de le mettre en état de soutenir la guerre, dans laquelle il ne s'étoit engagé que par l'avis de son Parlement, ne faisoient aucun cas des lettres & des messages qu'il leur envoyoit pour leur démontrer la nécessité d'un subside actuel ; qu'elles ne s'occupoient qu'à poursuivre ses serviteurs les plus fidèles & dont l'innocence étoit reconnue, & qu'à chercher tous les moyens d'empiéter sur ses prérogatives. Pour suppléer aux subsides Parlementaires, il établit une commission chargée de composer avec les Papistes récusants ; emprunta une certaine somme de chaque Pair du Royaume, & demanda à la ville de Londres un prêt de cent mille livres sterlings ; qui lui fut refusée. Il imposa une taxe sur les ports de mer, pour équipper une flotte qui pût protéger le commerce de la Nation, & continua à exiger les droits de tonnage & de sol pour livre sur les marchandises importées & exportées. Dans le courant du mois d'Août, le Roi de Dannemarck, que Charles avoit engagé dans une alliance contre

l'Empereur, fut entiérement défait par le Comte de Tilly, qui lui prit tout son bagage & son artillerie, & le Monarque Anglois fut obligé de chercher de l'argent pour réparer ce désastre. Il crut que le moyen le plus court pour y parvenir, étoit celui d'un emprunt général, & il fit publier une liste de souscripteurs volontaires, pour en attirer d'autres par leur exemple : toute la noblesse & toutes les personnes de distinction eurent ordre de rester dans leurs maisons de campagne, jusqu'à ce que la souscription fût terminée, dans la vue d'intimider ceux qui seroient tentés de s'y refuser. Le Lord Crew, Haut-Justicier, fut dépouillé de ses charges, pour avoir désapprouvé cette imposition; on plaça des soldats dans les maisons de ceux qui tardoient à payer leur contingent, & lorsque ces hôtes incommodes les insultoient ou leur causoient quelque dommage, ils ne pouvoient avoir recours aux Cours ordinaires de Justice; mais ils étoient obligés de s'adresser à un Conseil de guerre, que le Roi avoit établi pour le réglement de l'armée.

1626.

Abbot, Archevêque de Cantorbéry, fut interdit de ses fonctions ar- 1627.

1627. chiépiscopales & confiné dans sa maison de campagne, pour avoir refusé d'approuver un Sermon prêché par un prêtre nommé Sibthorp, dans lequel celui-ci déclaroit, que les sujets méritoient punition, lorsqu'ils refusoient d'obéir aux ordres de leur Souverain, quand même ces ordres seroient contraires aux loix de Dieu, de la Nature, ou de la Nation. Manwaring affirma que le Roi n'étoit pas obligé à observer les loix du Royaume; mais que les sujets devoient en conscience lui obéir, sans restriction, sous peine de damnation éternelle. Pour ce discours & pour d'autres de la même nature, il fut condamné dans le Parlement suivant par la Chambre des Lords, à payer une amende de mille livres, à faire une rétractation publique, à être emprisonné, interdit & déclaré incapable de remplir aucun emploi civil ou ecclésiastique. Malgré ce jugement il reçut son pardon du Roi, & fut dans la suite mis en possession d'un Evêché. Une pareille conduite ne pouvoit manquer d'exciter une fermentation générale dans le Royaume; & le seul moyen qu'eût le Roi pour appaiser tant de troubles, étoit de faire

promptement la paix avec l'Espagne, & de se réconcilier avec les Communes ; mais il avoit autant de répugnance pour l'un que pour l'autre. Il n'avoit pas encore satisfait la vengeance de Buckingham contre le Comte d'Olivarès, & lui-même portoit le plus vif ressentiment à la Chambre basse, qui avoit attenté avec un acharnement jusqu'alors sans exemple, à ses prérogatives & à son administration. Buckingham, pendant son ambassade à Paris, avoit osé, dans ses galanteries, aspirer à la personne même de la Reine de France, & on prétend qu'il fit une vive impression sur le cœur de cette Princesse ; mais les progrès de cet amour furent arrêtés par la jalousie du Cardinal de Richelieu, qui alla jusqu'à tendre un piége à la vie du Ministre Anglois. Le Duc, instruit de ses desseins, résolut de se venger du Cardinal, & à son retour en Angleterre, persuada à Charles de déclarer la guerre à la France. En conséquence on fit un armement considérable, dont le commandement en chef fut donné à Buckingham qui mit à la voile de Portsmouth les premiers jours du mois de Juillet. Il dirigea sa course

1627.

vers l'île de Ré, y débarqua avec sept
1627. mille hommes, & obligea le Commandant François nommé Torras, à se retirer dans le fort de St. Martin que le Duc assiégea aussitôt dans les formes. Dès que la Cour de France fut informée de cette invasion, elle envoya le Comte de Schomberg avec six ou sept mille hommes à l'île de Ré; il obligea Buckingham à lever le siége avec tant de précipitation, que les deux tiers de son armée furent taillés en piéces avant qu'il pût se rembarquer; il fut le dernier à quitter le rivage, mais cette preuve de courage personnel ne pouvoit être qu'un foible motif de consolation pour les maux que son manque de conduite fit essuyer à sa patrie, & pour la haine & les malédictions dont ses compatriotes l'accablèrent. Malgré cet échec, le Roi résolut de redoubler ses efforts contre la France; mais l'épuisement de ses finances lui fit perdre les deux tiers de ses soldats & de ses matelots qui désertèrent faute de paie. Il avoit agi avec tant de sévérité contre ceux qui avoient refusé le prêt, qu'il ne pouvoit attendre d'un nouveau Parlement que la plus vigoureuse opposition. Cepen-

dant telle étoit l'extrémité à laquelle il se voyoit réduit, que, par l'avis de Sir Richard Cotton, il fit écrire des circulaires pour convoquer cette assemblée. Il rappella l'Archevêque Abbot de sa maison de campagne où il étoit confiné; rendit la liberté à l'Evêque de Lincoln & au Comte de Bristol, & fit élargir tous ceux qui avoient été emprisonnés au sujet du prêt. Parmi ces derniers, plusieurs furent choisis membres du nouveau Parlement qui s'assembla vers le milieu de Mars. 1627.

Charles, dans son premier discours aux deux Chambres, leur dit qu'il les avoit convoquées pour qu'elles lui accordassent les subsides nécessaires, & que si elles négligeoient ou refusoient de contribuer aux secours que les besoins de l'Etat exigeoient, il emploieroit à la décharge de sa conscience tous les moyens que Dieu lui avoit mis entre les mains, pour sauver ce que l'extravagance de certaines personnes mettoit en danger. Le Lord Garde des sceaux enchérit, suivant l'usage sur le discours du Roi; mais les Communes ne parurent pas faire beaucoup de cas de sa harangue : elles commencèrent, comme de coutume, 1628.

1628. à prendre en considération les griefs nationaux. Sir François Seymour, Sir Thomas Wentworth, depuis Comte de Strafford, & Sir Edouard Coke furent ceux qui se distinguèrent le plus par la liberté de leurs réflexions. Entr'autres assertions, Sir François Seymour dit : » Comment pouvons-nous » temoigner notre affection pendant » que nos craintes subsistent, ou par- » ler de contribuer jusqu'à ce que » nous sachions si nous avons quelque » chose à donner «? Wenworth s'écria : » Que ne nous a-t-on pas enlevé, » ou plutôt que nous a-t-on laissé? En » nous ôtant toute espèce de propriété, » on nous a privé des moyens de se- » courir le Roi & de nous satisfaire » nous-mêmes par des preuves volon- » taires de devoir & d'attachement «. Sir Edouard Coke cita les statuts pour prouver que le Roi n'avoit pas le pouvoir de lever des taxes par des emprunts extorqués. Envain les partisans de la Cour s'efforcèrent-ils d'adoucir ces chefs de l'opposition, & de les engager à commencer par le subside; envain le Secrétaire Cook leur présenta certaines propositions de la part du Roi, la Chambre refusa de les enten-

dre jusqu'à ce qu'ils eussent discuté le sujet des griefs. Malgré les prétentions du Roi & la décision des Juges, il fut ordonné qu'aucun sujet ne seroit arrêté ni emprisonné sans un motif connu, & que le prisonnier jouiroit du privilège *habeas corpus*, quand même il auroit été arrêté par ordre du Roi ou du Conseil : que tout homme libre ayant, par un droit ancien & indubitable, l'absolue & entière propriété de son bien, ne pourroit être imposé à aucune taxe, taille, prêt ou don gratuit, par d'autre autorité que par celle du Parlement. Les Communes permirent ensuite au Secrétaire de faire la lecture des propositions du Roi, qui demandoit que l'on équipât trente vaisseaux pour la défense des côtes; dix pour secourir la Rochelle, & un pareil nombre pour la garde de l'Elbe, du Sund & de la mer Baltique ; qu'on pourvût à la subsistance d'onze mille hommes destinés pour une expédition sur le continent, & de six mille que l'on devoit envoyer comme troupes auxiliaires au Roi de Dannemarck; que l'on fournît les forts & les magasins de vivres & de munitions nécessaires; qu'on fît construire tous les ans vingt vaisseaux pour

1628.

renforcer la marine; qu'on réparât les
1628. places fortifiées; qu'on payât les arrérages dûs à l'Artillerie, aux Entrepreneurs des vivres, à la flotte & aux Marchands dont on avoit freté les vaisseaux pour le service du Roi; & enfin que l'on formât un magasin pour les troupes de terre.

Les Communes, sans entrer dans la discussion des articles particuliers, résolurent d'accorder un secours considérable, & reprirent ensuite l'examen des griefs. Elles présentèrent une pétition contre la nouvelle méthode de cantonner les soldats dans les maisons des particuliers; mais le Roi, au lieu de leur répondre, les exhorta à procéder, sans perdre de tems, à l'affaire des subsides. Leur opiniâtreté augmenta à proportion de l'impatience du Monarque. Elles résolurent de lui faire acheter ces subsides par quelque concession importante. Les Lords ayant été mandés à Whitehall, le Lord Garde des sceaux leur dit au nom du Roi que Sa Majesté maintiendroit ses sujets dans la liberté de leurs personnes & de leurs biens, & qu'il les gouverneroit suivant les loix & les statuts du Royaume. Il les assura qu'ils

trouveroient autant de sûreté dans sa parole royale, que dans tel statut qu'ils pussent faire, & leur demanda de concourir unanimement à terminer la principale affaire, d'autant que la session ne devoit pas passer la quinzaine. Mais ils persistèrent dans leur résolution. L'Orateur, dans son adresse pour remercier le Roi de ce qu'il avoit déclaré son intention de gouverner suivant les loix, demanda s'il donnoit son consentement royal à un bill pour la sûreté de leurs droits & privilèges. Dès qu'il fut dressé, les Communes fixèrent un tems pour le paiement des subsides, pour ôter à Charles tout prétexte de se plaindre de leur retard à ce sujet, & le même jour elles envoyèrent la pétition à la Chambre haute, pour demander le concours des Lords. Dans une conférence entre les deux Chambres, le Lord Garde des sceaux montra une lettre du Roi aux Pairs, par laquelle il protestoit de défendre à l'avenir d'emprisonner telle personne que ce fût pour refuser de prêter de l'argent, ou pour toute autre cause qui n'intéresseroit pas directement le bien public. Il promit aussi que les motifs d'emprisonnement se-

1628.

roient toujours spécifiés, & que les
1628. délinquans seroient admis à fournir caution suivant les loix du Royaume. Comme la Chambre basse n'avoit pas eu connoissance de cette lettre, les Lords proposèrent d'ajouter une clause conditionnelle à la pétition; mais les Communes la rejettèrent. Les deux Chambres arrêtèrent alors de présenter la pétition, & de supplier Sa Majesté de vouloir bien y répondre en plein Parlement, pour qu'elle pût être enregistrée comme une constitution fondamentale. Elle contenoit une énumération des statuts qui avoient été violés, & une humble prière par laquelle elles demandoient qu'aucun sujet ne pût être forcé à l'avenir de payer aucun prêt, taxe ou don gratuit, sans un acte du Parlement; que personne ne pût être arrêté, molesté, ni inquiété pour cause de refus en pareilles occasions; que Sa Majesté eût la bonté de faire retirer les soldats & les Matelots qui étoient logés dans les maisons des particuliers, & qu'elle ne mît point à l'avenir de semblables charges sur ses sujets. Cette pétition ayant été lue devant le Monarque, il y répondit en ces termes: » Le Roi veut qu'il
» soit

» ſoit fait droit, conformément aux » loix & aux coutumes du Royaume, 1628.
» & que les ſtatuts ſoient duement » exécutés, afin que ſes ſujets ne puiſ- » ſent avoir lieu de ſe plaindre d'au- » cun tort ou oppreſſion, contraire à » leurs juſtes droits & libertés, au » maintien deſquels il ſe croit en » conſcience autant obligé qu'à la » conſervation de ſes propres préroga- » tives ». Les Communes, mécontentes de cette réponſe vague & équivoque, mirent de côté le Bill des ſubſides, & s'occupèrent de nouveau des griefs de la Nation. Le Roi leur envoya un meſſage pour leur ſignifier qu'il ne changeroit rien à ſa réponſe, & qu'elles eûſſent à terminer la ſeſſion ſous peu de jours. La Chambre dreſſa auſſitôt la déclaration ſuivante : « Que » depuis l'ouverture de ce Parlement, » aucun membre n'avoit manqué de » reſpect à Sa Majeſté ». Enſuite il fut arrêté dans un Comité de toute la Chambre, « qu'aucun membre ne ſe » retireroit ſous peine d'être envoyé à » la Tour ». Cependant on permit à l'Orateur de ſortir, & il ſe rendit auſſi tôt auprès du Roi, pour l'informer de ce qui ſe paſſoit. Le Garde des

sceaux leur porta un ordre du Roi de
1628. s'ajourner au lendemain, & Sa Majesté fut suppliée de donner une réponse plus claire & plus satisfaisante à la pétition de droit. Charles crut enfin devoir céder, & prononça la formule ordinaire de consentement : « Que droit » soit fait comme il est desiré ». Cette concession fut reçue avec de grandes acclamations & des réjouissances publiques, & les Communes ne retardèrent plus le Bill des subsides, qui fut passé aussitôt. Cependant l'esprit de mécontentement continua toujours à fermenter.

La confirmation de leurs droits & priviléges fut si bien reçue dans toutes les parties du Royaume, que les chefs de l'opposition commencèrent à craindre que le Roi ne gagnât l'affection des peuples. Ils résolurent donc d'achever leur remontrance, & d'y insérer des soupçons de griefs qui pûssent contribuer à inspirer aux sujets des sentimens de haine & de mépris contre leur Souverain. Ils découvrirent un ordre du Roi pour le payement de trente mille livres sterling à Sir Guillaume Belfour, & à Sir Jean d'Obbeir, qui avoient levé un corps de cavalerie

Allemande pour être transportée en Angleterre. Ils établirent une enquête sur la conduite du Duc de Buckingham, & eurent recours au prétexte de la Religion, comme au moyen le plus propre à échauffer les esprits. Ils résolurent d'accuser le Duc de tous les malheurs arrivés à la Nation, ainsi que de l'accroissement du Papisme; déclarèrent que Neal & Laud, Evêques de Winchester & de Bath, étoient les protecteurs de l'Arminianisme; que le Roi avoit levé des droits de tonnage & de poids & mesures, sans le consentement du Parlement; & attribuèrent ces impositions aux mauvais conseils du Duc de Buckingham. Le Roi, instruit du projet de cette nouvelle remontrance, se rendit à la Chambre des Pairs, & manda les Communes. Il leur rappella en pleine assemblée la protestation qu'elles lui avoient faite dans leur pétition de droit, que leur intention n'étoit nullement d'entreprendre sur ses prérogatives. Ensuite il donna son consentement au Bill des subsides, & prorogea le Parlement au vingtiéme jour d'Octobre. 1628.

Dans le même tems Weston, Catholique de profession, fut nommé

Lord Grand - Tréſorier, & enſuite
1628. Comte de Portland. Laud paſſa à l'Evêché de Londres, & Montague, auteur de l'appel à Céſar, fut promu au Siége de Chicheſter. On avoit fait un armement conſidérable pour ſecourir la Rochelle, qui étoit preſſée par un ſiége. Le Comte de Denbigh avoit mis à la voile pour ſe rendre devant cette place; mais il n'avoit oſé attaquer la flotte Françoiſe, & étoit revenu honteuſement. Le Duc de Buckingham réſolut de ſe charger lui-même du commandement, & ſe rendit en conſéquence à Portſmouth où la flotte & les troupes étoient déja prêtes pour cette expédition. Le matin du jour de ſaint Barthélemi, le Duc eut une converſation avec Monſieur de Soubize, & quelques autres Seigneurs François, qui firent tant de geſtes en parlant, que les ſpectateurs, n'entendant point la langue, crurent que cette converſation étoit l'effet d'une grande animoſité. Après cet entretien, le Duc voulut paſſer dans un autre appartement; mais en ſe retournant pour parler à Sir Thomas Fryar, il fut poignardé de la main d'un homme caché, qui lui laiſſa le couteau dans la poitrine. Le Duc

s'écria : « le vilain m'a tué! » Et ayant arraché l'instrument de sa blessure, il tomba mort sur la place. On arrêta aussi-tôt les François que l'on soupçonna d'avoir commis ce meurtre, parce qu'on les avoit entendus s'exprimer avec tant de vivacité. On trouva près de la porte un chapeau, dans lequel étoit un papier, contenant quatre ou cinq lignes de la remontrance, qui déclaroit le Duc de Buckingham ennemi du Royaume. On ne douta point qu'il n'appartînt à l'assassin. Ce misérable se promenoit tranquillement devant la porte, & fit d'abord l'aveu de son crime. Quelques-uns des officiers du Duc tirèrent leurs épées pour le sacrifier à leur vengeance, & il ouvrit les bras pour recevoir leurs coups; mais ils en furent empêchés par d'autres qui firent entendre prudemment que l'on pourroit tirer de cet homme quelques découvertes importantes. Son nom étoit Felton, gentilhomme, qui avoit servi en qualité de lieutenant dans l'expédition de l'isle de Ré; son capitaine ayant été tué, il avoit sollicité le commandement de la Compagnie, mais le Duc l'accorda à un autre. Felton ne vit dans ce pro-

1628.

cédé qu'un affront irréparable. Cette
1628. injure fit sur son esprit, naturellement sombre & chagrin, l'impression la plus vive : il quitta le service, devint un fanatique en matière de religion, & lorsque les Communes publièrent leurs remontrances, il regarda comme un devoir de détruire la personne qu'elles taxoient d'avoir causé toutes les calamités nationales. Cette idée s'échauffant avec l'esprit de vengeance, excita en lui l'enthousiasme le plus outré. Il se rendit à Portsmouth, où il trouva aisément l'occasion d'exécuter son dessein, dans la foule de ceux qui se présentoient chaque jour chez le Duc. Il déclara que personne n'avoit eu connoissance de son projet; qu'il l'avoit formé uniquement par des motifs de conscience : il ajoûta qu'il étoit persuadé d'avoir rendu un service signalé à sa Patrie; mais pendant l'instruction de son procès, il témoigna la plus grande douleur de s'être souillé d'un pareil crime. Le Roi assistoit au service divin à Southwick, dans le voisinage de Portsmouth, lorsque Sir Jean Hippesley entra dans la chapelle, & lui apprit le destin déplorable du Duc. Le Roi reçut cette nouvelle sans

laisser appercevoir aucune altération sur son visage; mais aussi-tôt que le service fut fini, il se retira dans son appartement pour s'y livrer aux plus violens transports de la douleur. Ce Seigneur possédoit toutes les qualités que la nature & l'éducation peuvent donner: Son imagination étoit vive, & son esprit cultivé. Brave, courtois, libéral; mais ardent, emporté, esclave de ses passions, sacrifiant les intérêts de la Nation à son ressentiment particulier; tel fut le caractère du Duc de Buckingham. Après sa mort, le Comte de Lindsey fut nommé Amiral & Commandant de la flotte & de l'armée destinées à secourir la Rochelle; mais avant qu'il pût gagner les côtes de France, le cardinal de Richelieu avoit fait élever un môle énorme à l'embouchure du port. Cet obstacle empêcha l'effet du secours qu'amenoient les Anglois, ensorte que les habitans furent obligés de se rendre à discrétion à la vue même de leurs alliés. 1628.

Le Parlement s'assembla de nouveau au mois de Janvier, & les Communes nommèrent un Comité pour examiner la cause de plusieurs marchands, dont

1628. les effets avoient été saisis par les officiers de la douane, sur ce qu'ils avoient refusé d'acquitter le droit de poids & mesures. Le Parlement s'occupa ensuite des griefs Ecclésiastiques. Cependant un marchand, nommé Rolls, Membre des Communes, ayant eu le scellé apposé sur son magasin pour refus du payement des droits de tonnage & de poundage, on entama aussitôt un procès à la cour de l'Echiquier. L'officier de la douane fut interrogé à la barre de la Cour, & déclara que Sa Majesté lui avoit ordonné de ne faire d'autre réponse, sinon que les effets avoient été saisis pour les droits dûs au dernier Roi. Il y eut de violens débats dans toute la Chambre, pour sçavoir si l'on devoit procéder contre l'officier de la douane. L'orateur, Sir Jean Finch, ayant été requis de recueillir les voix, dit qu'il ne pouvoit le faire sans désobéir aux ordres du Roi, déclara que la Chambre étoit ajournée au dix Mars, & voulut se retirer; mais Holles & Valentine le retinrent par force dans son Siége, jusqu'à ce que le plus grand nombre eût dressé tumultueusement une protestation, par laquelle tous les partisans de

l'Arminianisme & du Papisme, tous ceux qui conseilloient le Roi, ou qui l'aidoient dans la levée du droit de tonnage & de poundage, avant qu'il eût été accordé par le Parlement, & tous ceux qui se soumettoient à le payer, étoient déclarés ennemis de l'Etat, & traîtres aux libertés de l'Angleterre. Buckingham, l'objet capital de leur haine, n'existant plus, leur ressentiment se tourna avec une nouvelle force contre Laud, Evêque de Londres, qui, en qualité de directeur spirituel du Roi, confirmoit ce Monarque dans ses idées outrées qu'il avoit sur la hiérarchie & la prérogative. Les Communes le diffamèrent comme un Ecclésiastique superstitieux, chef de la secte Arminienne, dont le crédit avoit fait obtenir grace à Montague, Cosens, Sibthorpe & Manwaring, qui avoient même été promus à des Evêchés ou à de riches bénéfices; enfin elles déclamèrent avec véhémence contre le Prélat, comme ennemi implacable des Puritains & de la liberté de sa Patrie. 1628.

Le Roi voyant qu'il n'avoit rien à espérer d'un Parlement aussi animé, profita de cette occasion pour le dis-

soudre, remercia les Lords de leur
1628. conduite sage & soumise, & marqua son ressentiment contre quelques Membres de la Chambre basse, qui avoient excité l'esprit d'insolence & de sédition. Neuf Membres furent cités à comparoître devant le Conseil: quatre obéirent & furent mis à la Tour pour avoir refusé de rendre compte de ce qui s'étoit passé dans leur Chambre, pendant qu'on avoit retenu forcément l'Orateur. On se saisit des papiers de Holles, d'Elliot & de Selden, & il parut une proclamation pour arrêter les cinq qui n'avoient pas comparu. L'Alderman Chambers fut poursuivi dans la Chambre étoilée pour avoir dit, que les marchands étoient plus opprimés en Angleterre qu'en Turquie, &, on le condamna à une amende énorme, dont le payement le réduisit à l'indigence. Long fut obligé par sentence de payer deux mille livres sterling pour avoir violé son serment, en prenant séance à la Chambre basse, après l'avoir prêté comme Schériff du Comté de Wilt. Ce fut envain que les Membres emprisonnés reclamèrent le privilége d'*habeas corpus*; ils furent détenus depuis le mois de Mars jus-

qu'en Octobre, après quoi la Cour du banc du Roi prononça qu'ils demeureroient en prison autant de tems qu'il plairoit à sa Majesté. La populace murmura hautement, & répandit des libelles contre l'Evêque Laud, & contre le Lord Weston, trésorier, comme auteurs de toutes ces mesures violentes. On entendoit se plaindre publiquement que le Roi vouloit détruire le privilége du Parlement, que le commerce étoit ruiné, la Religion en danger, le Royaume sur le point de tomber dans l'esclavage, & qu'il n'y avoit qu'un nouveau Parlement qui pût le sauver. Charles fit publier une longue déclaration pour justifier les mesures qu'il avoit prises; mais cette apologie ne fut d'aucun poids auprès de la Nation, qui ne cessa de regarder les Membres emprisonnés comme autant de martyrs de la liberté du peuple. Le Roi, informé de ces clameurs, fit tous ses efforts pour imposer silence, d'abord par la douceur, & ensuite par les menaces; mais aucun de ces moyens ne réussit. 1628.

Charles, convaincu qu'il étoit impossible de soutenir la guerre sans subsides, fit la paix avec la France, &

l'année suivante, il conclut avec l'Es-
1628. pagne un traité qui fut ratifié sans aucune difficulté. Les cinq subsides rendirent si peu, que le Roi ordonna que l'on perçût avec la plus grande rigueur les droits de tonnage & de poundage. Les commis des douanes furent autorisés à entrer dans les maisons, à forcer les magasins, les caisses & les cabinets, pour faire la recherche des effets qui n'auroient pas acquitté les droits, &, sous prétexte de ces recherches, ils exercèrent impunément la fraude & tous les actes possibles d'oppression. Pour empêcher que les clameurs du peuple n'excitâssent quelque soulèvement, le Conseil donna ordre d'armer la milice & d'en faire la revue, afin d'en imposer à la populace, pendant que d'un autre côté on l'amusoit par des ordonnances pour mettre à exécution les loix contre les Papistes.

1630. Le Presbytérianisme avoit déja fait les progrès les plus rapides en Angleterre. Le Roi, de l'avis de Laud, envoya des instructions aux Prélats du Royaume, pour leur enjoindre de prendre un soin particulier qu'aucun ministre Puritain ne fût admis dans l'Eglise, & de chercher à découvrir

tous ceux qui ne ſuivroient pas les rits preſcrits par les Canons. Les Presbytériens conçurent la haine la plus implacable contre Laud, tant à ce ſujet, que pour d'autres cauſes qui marquoient combien il leur étoit oppoſé. Le vingt-neuviéme jour de Mars, la Reine mit au monde un fils qui fut baptiſé ſous le nom de Charles. 1630.

Dans ces circonſtances le Roi forma une convention particulière avec Guſtave Adolphe, Roi de Suéde, qui avoit déclaré la guerre à la Maiſon d'Autriche. Charles eſpéroit que le Monarque Suédois rétabliroit le Prince Palatin : en conſéquence il fournit à Guſtave un renfort de ſix mille hommes commandés par le Marquis d'Hamilton, au nom duquel ils furent levés ; parce que le Roi vouloit ſauver les apparences avec la Maiſon d'Autriche. Le Suédois ne remplit pas ſes engagemens ; car après avoir remporté pluſieurs victoires glorieuſes, il ne conſentit à rétablir le Roi de Bohême que ſous des conditions ſi dures, que ce Prince ne pouvoit les accepter avec honneur. Charles, voyant qu'on le trompoit, fit revenir ſes troupes, qui avoient rendu des ſervices importans,

& rappella aussi Vane, qui avoit ac-
1630. compagné le Roi de Suéde, en qualité d'Ambassadeur d'Angleterre.

1631. Parmi les moyens que Charles employa pour lever de l'argent, il se servit de l'expédient de conférer la Chevalerie à quiconque possédoit quarante livres sterl. de rente. Ceux qui refusèrent cet honneur, furent condamnés à une amende pour désobéissance : on tira aussi par composition une somme considérable de ceux qui se dispensèrent de se rendre à la citation, qu'on leur fit. Un autre sujet de mécontentement, quoique moins vif, fut la conduite de Laud en matière de Religion. Cet Evêque, irréprochable dans ses mœurs, étoit par superstition ou par haine pour les Puritains, inviolablement attaché à certaines cérémonies minutieuses, qui offensèrent griévement tous les fanatiques d'Angleterre. A la consécration de l'Eglise de sainte Catherine, lorsqu'il s'approcha du côté occidental de la porte, on entendit une voix forte s'écrier : « Ouvrez-vous » portes éternelles, pour que le Roi de » Gloire puisse entrer. » Devant la table de la Communion, il anathématisa tous ceux qui souilleroient cette

place, & prononça des bénédictions sur ceux qui avoient contribué à bâtir & à orner cet Edifice. A la fin de chaque anathême & de chaque bénédiction, il s'inclinoit du côté de l'orient, & s'écrioit : « Que tout le peuple dise » Amen. Après le sermon il procéda à l'administration du Sacrement avec toutes les cérémonies pratiquées par les catholiques Romains. On eût dit qu'il ne cherchoit qu'à irriter le peuple, puisqu'il n'ignoroit pas que de semblables cérémonies n'étoient plus d'usage dans l'Eglise d'Angleterre, depuis la réformation, & qu'il avoit trop de jugement pour les croire essentielles à la religion ; cependant il dirigeoit la conscience du Roi avec l'empire le plus décidé. Cette prééminence lui faisoit mépriser les clameurs du peuple, & défier ses ennemis. Tout le tems qu'il fut à la tête de l'administration hiérarchique, lui & ses adhérens entretinrent le Roi dans la haute idée qu'il avoit de sa prérogative, bien déterminés toutefois d'en rendre la puissance ecclésiastique absolument indépendante. Ils lui représentèrent le caractère sacerdotal comme sacré & ineffaçable. Les Cours Ecclésiastiques fu- 1631.

rent tenues par les Evêques en leurs
1631. propres noms, sans aucun appel ni égard pour l'autorité royale; & Charles toléra ces usurpations de la part de gens qui, dans toutes les autres circonstances, paroissoient dévouées à sa personne & à sa couronne.

1632. Le Roi ordonna par un Edit à tous Seigneurs, Gentilshommes, Ecclésiastiques ou autres, de se retirer dans l'espace de quarante jours aux différentes places de leur résidence, pour ne pas dépenser inutilement leur argent à Londres, à moins qu'ils n'eussent des affaires particulières dans cette Capitale. Ceux qui désobéirent à cet ordre, furent cités à la Chambre Etoilée, & condamnés à de fortes amendes au profit de Sa Majesté. La ville de Londres, elle-même, fut obligée de payer une amende de cinq cents marcs, pour avoir négligé de prendre connoissance de la mort d'un nommé Lamb, massacré par la populace qui le prenoit pour un conspirateur. Pendant que les Puritains étoient persécutés par la Chambre Etoilée & par les autres Cours de Justice, la haute Commission & les Cours des Evêques montroient la plus grande sévérité aux Presbyté-

riens, qui sembloient se multiplier sous le glaive de la persécution. Comme ils étoient en général fanatiques, ils se portoient aisément à des saillies outrées d'enthousiasme, qui fournissoient autant de prétextes pour les punir dans leurs personnes & dans leurs biens. Sherfield, Assesseur de Salisbury, fut condamné dans la Chambre Etoilée, en une amende de cinq cents livres sterling, pour avoir cassé un panneau de vitre dans l'Eglise de St. Edmond, où l'histoire de la création étoit peinte, & Dieu le père représenté sous la figure d'un vieillard. Cette peinture, grossièrement exécutée, avoit choqué Sherfield, qui, avec le consentement du Sacristain, la fit ôter par un vitrier; mais en lui donnant quelques ordres, il rompit un des panneaux avec sa canne, & fut aussitôt poursuivi par le Procureur Général, pour avoir, au mépris des Canons, osé faire un changement dans l'Eglise, sans une permission spéciale de l'Ordinaire. 1632.

Cependant, malgré ces actes tyranniques, l'esprit républicain prévaloit toujours, &, pour l'affoiblir, Charles ne s'occupa plus que des moyens

1632. de rompre les assemblées des chefs de l'opposition. Dans cette vue il attira à son parti Sir Thomas Wentworth, un des principaux Démagogues. Le Roi le créa Président du Conseil du Nord, Cour de justice établie à York, sous le regne de Henri VIII, pour le soulagement des pauvres plaideurs des Comtés d'York, de Northumberland, de Cumberland, de Westmoreland & de l'Evêché du Durham, qui étoient dans l'impossibilité d'apporter leurs causes aux tribunaux de Vestminster. La Cour du Nord, entièrement dirigée par les instructions secrettes du Roi, sans aucune autre dépendance, devint pour la Nation un si grand sujet de griefs, que le Lord Clarendon déclara dans la Chambre des Pairs, que de cinquante huit articles d'instructions donnés à cette Cour du Nord, il n'y en avoit pas un qui ne contredît ou qui ne transgressât les loix du Royaume. Charles, qui depuis trois ou quatre ans gouvernoit la Nation sans Parlement, commença à se trouver plus à son aise qu'il ne l'avoit jamais été depuis son avènement au trône. Le peuple s'étoit insensiblement habitué aux impositions contre les-

quelles il s'étoit tant récrié ; & quoique quelques particuliers fûssent traités avec rigueur, la Nation en général étoit riche & vivoit dans l'aisance sous son administration. La justice étoit rendue avec impartialité : le Roi étoit personnellement un exemple frappant de vertu, de piété & de modération. Pacifique, pieux, époux affectionné, père tendre, ami zèlé & bon maître, telles sont les qualités que l'on ne pouvoit lui refuser ; mais il avoit trop de foible pour les sentimens & les sollicitations de la Reine, qui, quoiqu'une Princesse accomplie, étoit opiniâtrement attachée à sa Religion, & à laquelle on reprochoit trop de violence dans ses conseils. 1630.

Charles résolut de visiter l'Ecosse, où il fut couronné avec la plus grande magnificence. Le Parlement, assemblé à Edimbourg, lui accorda un subside plus considérable que n'en avoit jamais obtenu aucun autre Souverain de ce Royaume. Le goût Anglois avoit alors pénétré en Ecosse, & la Noblesse de ce pays commençoit à effacer les Courtisans de Londres par la richesse de leurs équipages & par la somptuosité des repas. Charles avoit, comme son 1633.

père, le projet d'amener les Ecossois
1633. à se conformer au culte observé dans l'Eglise Anglicane, & il se fit accompagner de Laud pour en faciliter l'exécution. Il commença par faire passer deux actes au Parlement Ecossois, mais ils trouvèrent de grandes oppositions de la part des Presbytériens : ceux-ci les regardoient comme un préliminaire pour conduire à l'usage du surplis qu'ils avoient en horreur. Leur Eglise étoit gouvernée par des synodes provinciaux, & par des assemblées générales ; mais les Evêques subsistoient toujours, quoiqu'ils n'eussent ni crédit, ni jurisdiction. Cependant les Bills pafsèrent, mais non sans les plus vifs débats & le mécontentement de la Nation. Laud prêcha dans la chapelle royale d'Edimbourg sur les avantages de la conformité, & sur le respect dû aux cérémonies de l'Eglise. Il proposa aux Evêques Ecossois de recevoir la liturgie Anglicane ; mais ils lui objectèrent que cette proposition seroit regardée par tous les Ecossois comme l'avant-coureur des loix de l'Angleterre, & comme une entreprise sur l'indépendance de leur Royaume. Ils demandèrent en consé-

quence que l'on composât une autre liturgie pour l'usage de l'Eglise Ecossoise, qui seroit la même en substance, mais qui en différeroit seulement en quelques particularités. Le Roi embrassa cet avis malgré les conseils de Laud : il étoit lui-même jaloux de l'indépendance d'un Royaume, où il avoit pris naissance, & il choisit un certain nombre d'Evêques Ecossois qu'il chargea de se former une nouvelle liturgie. Il érigea Edimbourg en Evêché, créa l'Archevêque de St. André Chancelier du Royaume, & admit plusieurs autres Prélats dans le Conseil Privé & dans le Collège de Justice. Cette marque de son attachement à la hiérarchie, étoit peu convenable alors : les Evêques, par cette promotion, attirèrent sur eux l'envie & la haine des Seigneurs, qui, quoiqu'ils les respectâssent dans leurs fonctions écclésiastiques, étoient outrés de les voir remplir des emplois civils auxquels ils croyoient avoir plus de droit que ces Evêques. 1633.

Abbot, Archevêque de Cantorbery, étant mort peu de tems après le retour du Roi en Angleterre, eut pour successeur Laud qui se crut alors plus

obligé que jamais de faire adopter les
1633. cérémonies qu'il n'avoit osé établir entièrement pendant la vie de son prédécesseur. Les Presbytériens avoient marqué une aversion extrême pour certaines fêtes vulgaires. Cette antipathie prenoit sa source dans le caractère sombre, naturel à cette Secte, & dans quelques considérations morales, parce que ces fêtes étoient souvent accompagnées d'intempérance & d'irrégularité. En conséquence le Roi se laissa persuader de renouveller l'Edit de son père, concernant ces mêmes fêtes & les divertissemens du Dimanche, tels qu'ils avoient été recommandés dans le livre des amusemens. Environ dans le même tems la Reine accoucha d'un second fils qui fut nommé Jacques, & qui porta ensuite le titre de Duc d'Yorck. La même année l'Electeur Palatin & son frère arrivèrent en Angleterre, où on leur fit la réception la plus magnifique. Il est à remarquer qu'on présenta au Roi dans le cours de cette même année, un nommé Parr, qui jouissoit d'une santé parfaite à l'âge de cent cinquante-deux ans.

1634. Un Puritain dur & insolent, ap-

pellé Guillaume Prynne, & Avocat de Lincoln, composa un ouvrage volumineux intitulé, *Histrio Mastyx*, pour décrier les bals, les théâtres & les mascarades : il y avoit inséré des réflexions piquantes qui paroissoient attaquer le Roi, la Reine & la hiérarchie. Il fut cité à la Chambre Etoilée, & son livre condamné à être brûlé par la main du bourreau. L'Auteur fut chassé du Barreau, déchu des degrés qu'il avoit reçus à Oxford, condamné en outre à avoir le oreilles coupées au piloris, à payer une amende de cinq mille livres au Roi, & à être renfermé pour le reste de ses jours. L'Imprimeur fut aussi condamné en une amende de cinq cents livres, & le Colporteur en une de cinquante. Le but de cette conduite sévère tendoit à mortifier le parti Presbytérien, qui, quoique nombreux, étoit extrêmement odieux au Roi, à ses Ministres, au Conseil Privé, à la Chambre Etoilée, à la haute Commission, à la plûpart des Seigneurs, des Magistrats & des Juges de paix dans tout le Royaume. Laud étoit l'ennemi déclaré des Presbytériens Anglois, Hollandois, Wallons & François réfugiés qui avoient

1634.

formé différentes congrégations, mais
1634. auxquels on ordonna de conformer
leur culte à celui de l'Eglise Anglicane.
Les Etrangers reçurent ordre de faire
usage de la Liturgie Angloise, traduite en François & en Flamand, afin
que leurs enfans apprîssent de bonne
heure à se soumettre au gouvernement.
Envain reclamèrent-ils leurs privilèges
accordés & confirmés successivement
par quatre Rois; envain implorèrent-ils la protection de l'Archevêque. Ce
Prélat leur fit entendre que le Roi
vouloit être obéi, & que lui-même
poursuivroit les récusants suivant les
loix & les constitutions de l'Eglise.

1635. La taxe appelée *Ship-Money*, ou
taxe des vaisseaux, avoit été levée sur
les villes maritimes, pour équiper une
flotte qui servît à protéger le commerce; & la ville de Londres ayant été
imposée à sept vaisseaux, le Lord
Maire & le Conseil de la Bourgeoisie,
adressèrent à Sa Majesté une pétition
par laquelle ils lui représentoient que
d'anciens privilèges, concessions & actes des Parlemens, les exemptoient de
semblables impositions; mais, malgré
leurs prétentions, le Roi persista dans
sa volonté. Il renouvella en même
tems

tems la commiſſion pour confirmer les titres défectueux de ceux qui poſſédoient des terres de la couronne, & l'on fit des objections ſi fortes contre tous ces titres, que les propriétaires furent obligés de compoſer pour des ſommes d'argent; autrement leurs poſſeſſions euſſent été réunies au domaine de la couronne. Pour avoir un prétexte de lever la taxe des vaiſſeaux dans tout le Royaume, le Roi fit publier une Ordonnance qui défendoit à tous Etrangers de pêcher ſur les côtes de la Grande-Bretagne & des îles adjacentes, ſans une permiſſion ſpéciale de Sa Majeſté. 1635.

Au commencement de cette année, Charles équipa une flotte dont il donna le commandement au Comte de Northumberland. Cet Amiral attaqua les bâtimens pêcheurs des Hollandois, & en coula quelques-uns à fond : les autres furent contraints de ſe retirer dans les ports d'Angleterre, où on leur fit payer une ſomme de trente mille florins, pour avoir la liberté de pêcher pendant le reſte de la ſaiſon. Le Roi retira auſſi une ſomme conſidérable de l'établiſſement qu'il fit d'une commiſſion pour rechercher ceux qui, 1636.

1636. contre les loix, avoient converti leurs terres labourables en pâturages. Sir Antoine Roger, qui étoit dans ce cas, fut condamné par la Chambre Etoilée, à une amende si excessive, qu'elle fit trembler les autres délinquans, & les porta à entrer en composition. Plusieurs personnes refusant toujours de payer la taxe des vaisseaux, on publia la décision des Juges qui déclaroient que dans un danger national, le Roi avoit le pouvoir de lever une taxe pour la défense du Royaume, & qu'il étoit le seul juge de ce danger, ainsi que du tems & de la manière de le prévenir. Malgré cette opinion des Juges, Jean Hambden ayant été taxé à vingt shellings pour une terre qu'il possédoit, résolut de soutenir un procès, plutôt que de se prêter à une imposition aussi contraire aux loix du Royaume & à la liberté des sujets. La cause fut portée à la Cour de l'Echiquier, & plaidée avec la plus grande solemnité : c'étoit en effet la dispute la plus importante qui eût encore été discutée dans aucune Cour de Justice. Elle devint la matière de toutes les conversations, & le peuple en attendoit la décision avec autant d'inquiétude que

d'impatience. Après plusieurs audiences, il fut statué par les Juges que M. Hambdem payeroit la taxe. Ce jugement indigna toute la Nation. Un Théologien nommé Burton & un Médecin nommé Bastwick furent condamnés par la Chambre Etoilée à la même punition que Prynne avoit subie, pour avoir publié des libelles séditieux; & celui-ci, pour une seconde faute de la même nature, se vit encore condamné à une amende de cinquante livres, & à perdre le reste de ses oreilles. 1636.

Les Evêques d'Ecosse, employés par le Roi à composer une Liturgie, avoient commencé par former un corps de canons, qui fut approuvé par l'Archevêque Laud, & renvoyé en Ecosse pour y être comme l'étendard de la discipline Ecclésiastique. Les Canons, par une méprise grossière de ceux qui les avoient compilés, enjoignoient de se conformer à la nouvelle Liturgie, qui n'étoit pas encore composée; on les recommandoit comme un abrégé des actes Ecclésiastiques, & l'on y supposoit la Hiérarchie & la Jurisdiction Episcopale dans toute sa vigueur, quoique cinquante ans après la réforma- 1637.

tion, les assemblées générales eussent
1637. toujours condamné & rejetté l'Episcopat, & que dans tous leurs actes ils eussent reconnu le gouvernement Presbytérien. Lorsque la Liturgie fut prête, le Roi envoya ordre de la lire dans toutes les Eglises d'Ecosse, & le vingt-trois Juillet, le Chancelier, accompagné du Conseil, de quelques Evêques, des Lords de la session & des Magistrats de la ville, se rendit à la Cathédrale pour voir mettre les ordres du Roi à exécution. A peine le Doyen eut-il ouvert le livre, & commencé à lire, que la populace l'interrompit avec de grands cris & des exécrations, en sorte qu'il ne put se faire entendre. L'Evêque d'Edimbourg monta en chaire pour appaiser le tumulte, mais on lui lança des pierres & des bâtons, & lorsque ce Prélat sortit de l'Eglise, il se vit en danger d'être assassiné. Les autres Eglises de la ville furent remplies de pareils tumultes, & cependant il parut qu'aucune personne de considération n'y avoit part. Un grand concours de peuple s'étant rendu au mois d'Octobre à Edimbourg, le Conseil craignit une nouvelle sédition, & fit publier des Ordonnances

pour enjoindre à tous les Etrangers de sortir de la ville, & pour signifier au peuple que le Conseil seroit transféré à Dundée. Le lendemain la populace assiéga le lieu où le Conseil étoit assemblé, demandant avec les plus horribles imprécations qu'on livrât entre leurs mains l'Evêque de Galloway. Ils assiégèrent en même tems les Magistrats dans la maison de ville, & demandèrent par une pétition que la Liturgie fût supprimée, & que certains Ministres, auxquels on avoit imposé silence pour leur conduite séditieuse, fûssent rendus à leurs fonctions. Le Chancelier fut renversé dans la rue, & la multitude s'écria : » Que Dieu confonde la Liturgie & ceux qui la soutiennent «. Cependant ils se dispersèrent à la prière de quelques Bourgeois, & il leur fut défendu par une autre proclamation de s'assembler dans les rues; mais loin d'être intimidés par ces défenses, ils redemandèrent à grands cris que l'on eût à rétablir leurs Ministres Les chaires retentirent de clameurs contre la Liturgie & contre ceux qui l'avoient compilée. C'étoit, disoit-on, le prélude du Papisme & du pouvoir arbitraire. Le

1637.

Roi, informé de ces troubles, ordonna aux Ministres Ecossois de publier
1637. une proclamation équivoque, dans laquelle il déclaroit son aversion pour les superstitions Papistes, & l'intention où il étoit de n'introduire que ce qui pourroit tendre à l'avancement de la Religion actuellement professée dans le Royaume d'Ecosse. Il leur défendit, dans une autre, sous peine de trahison, de s'assembler, & ordonna que personne ne pourroit s'approcher sans permission de Sterling, où le Conseil étoit assemblé, & que tous les Seigneurs, Gentilshommes & autres qui n'avoient pas séance aux Cours de Justice, eussent à quitter cette ville en six heures, sous peine d'être déclarés traîtres.

1638. Malgré ces désordres, le Roi persista toujours dans le dessein où il étoit d'introduire la Liturgie & les Canons, & envoya le Marquis d'Hamilton pour représenter sa personne en Ecosse, sous le titre de Haut-Commissaire, dans l'espérance que ce Seigneur auroit assez d'adresse & de crédit pour réduire les mécontens à l'obéissance, sans leur donner aucune satisfaction importante sur leurs prétendus griefs:

Les Presbytériens d'Ecosse, prévoyant l'orage, commencèrent à se préparer à leur défense. Ils essayèrent de s'emparer d'un vaisseau chargé d'armes que le Roi envoyoit pour être déposées dans le château d'Edimbourg; mais leur tentative ayant échoué, ils mirent une garde devant cette forteresse, pour empêcher qu'on n'y transportât ces armes, & en tirèrent en même tems une certaine quantité pour leur propre usage. Lorsque le Commissaire du Roi fut arrivé en Ecosse, il exigea des mécontens qu'ils renonçâssent à la ligue qu'ils venoient de former; qu'ils rentrâssent dans l'obéissance, & fissent connoître au Roi ce qu'ils desiroient pour leur satisfaction. Ils demandèrent une assemblée générale & un Parlement libre, déclarant qu'ils renonceroient plutôt à leur baptême, qu'à leur traité d'union. Le Marquis fit publier une proclamation au nom du Roi, par laquelle il les assûroit qu'il n'avoit aucun dessein d'enfreindre leurs loix, & qu'il convoqueroit une assemblée générale & un Parlement, aussitôt qu'il le jugeroit convenable. Le Commissaire, après avoir pris tous les renseignemens possibles sur l'état des affaires 1638.

1638. en Ecosse, crut devoir communiquer en personne ses observations au Roi. Il partit en conséquence pour Londres, & revint bientôt à Edimbourg, muni des pouvoirs nécessaires pour convoquer un Parlement & une assemblée générale. Avant de consentir à la convocation de cette assemblée, il proposa onze articles de restriction; mais sur le refus opiniâtre qu'ils firent de s'y soumettre, il les réduisit à deux, savoir, qu'aucun Laïc ne pourroit donner sa voix pour l'élection des Ministres députés à l'assemblée, & que cette assemblée ne détermineroit rien que par voie de remontrance, conformément aux actes du Parlement. Les Presbytériens rejettèrent ces propositions avec mépris, & déclarèrent que leur dessein étoit de convoquer une assemblée générale, même sans la permission du Roi. Dans le même tems on présenta au Presbytéryat d'Edimbourg une accusation signée par un grand nombre de Seigneurs, de Gentilshommes, de Ministres & de Bourgeois contre les Evêques, à qui on reprochoit de ne pas remplir les conditions suivant lesquelles l'assemblée générale tenue à Montrose sous le règne

de Jacques, avoit consenti qu'ils fûssent admis à prendre séance en Parlement. A l'ouverture de l'assemblée, le Commissaire s'apperçut que le parti Laïque étoit le dominant par le nombre des Anciens & des Assesseurs, & tout ce qu'il put faire pour le service du Roi, fut d'encourager & d'exciter des disputes pour avoir un prétexte de la dissoudre. Sur ce qu'il les vit déterminés à juger les Evêques, il annulla l'assemblée comme illégale. Mais, malgré cette dissolution, l'assemblée de Glasgow se prorogea elle-même en vertu de sa propre autorité, & passa des actes par lesquels non-seulement elle condamna la Liturgie, les Canons & la Haute-Commission, excommunia quatorze Evêques, & abjura le Gouvernement Episcopal; mais de plus elle eut l'audace de casser plusieurs actes du Parlement, favorables à l'Episcopat, & déclara nulles les souscriptions de ceux qui avoient signé la confession de foi conformément aux ordres du Roi. En conséquence les Commissaires publièrent une autre proclamation pour prouver que l'Episcopat subsistoit toujours, & que tous ceux qui avoient

1638.

signé la confession, étoient obligés de
1638. la soutenir.
1639. Charles, instruit de sa conduite des Ecossois, résolut de les réduire par la force des armes. Il somma la Noblesse de se rendre à York le premier jour d'Avril, avec ordre à chacun d'y amener autant de Cavaliers qu'il pourroit en lever. Il obtint en même-tems, par le moyen de l'Archevêque Laud, une forte contribution du Clergé, & les Catholiques, exhortés & animés par la Reine, furent très-généreux dans cette occasion. Le Marquis d'Hamilton eut le commandement d'une flotte composée de soixante gros vaisseaux. Le Roi, à son arrivée à York, trouva que son armée montoit à vingt mille hommes, non compris cinq mille soldats qui étoient à bord de la flotte, ses propres Gardes, & les garnisons de Berwick & de Carlisle. Les Presbytériens avoient reçu des secours d'armes, d'Officiers, de munitions & d'Artillerie, d'Allemagne, de Suede & de Hollande. Ils avoient aussi établi une correspondance avec les Puritains d'Angleterre, sans l'avis desquels ils ne faisoient aucune démarche importante. Ce ne fut pas sans raison.

que Charles les taxa de rébelles : eux, de leur côté, n'oublioient rien pour persuader à la Nation Angloise qu'ils n'avoient pris les armes que pour la défense de leur liberté en matière de Religion. Ils se représentoient comme leurs frères en détresse, & les exhortoient de saisir cette occasion pour délivrer leur pays du joug de la tyrannie. Pour donner des marques de leurs intentions pacifiques, ils obéirent scrupuleusement à l'Ordonnance du Roi, qui leur défendoit d'approcher de dix milles des frontières d'Angleterre, & Charles, jugeant que leur soumission étoit l'effet de la crainte, envoya une autre Ordonnance à Edimbourg, pour leur enjoindre de mettre bas les armes, sous peine d'être déclarés coupables de haute trahison, avec offre de pardonner à ceux qui rentreroient dans leur devoir; mais les Magistrats d'Edimbourg ne voulurent pas en permettre la publication. Dans cette conjoncture le Roi envoya le Comte de Holland avec un corps de trois mille hommes d'Infanterie & deux mille chevaux, pour reconnoître & intimider les Presbytériens, qui avoient pour chef un Officier aguerri nommé Lesley. Le

1639.

Comte s'attendoit vraiſemblablement qu'ils ſe retireroient à ſon approche ;
1639.
mais il les trouva poſtés avantageuſement ſur une hauteur, au nombre de cinq mille fantaſſins & de deux cents cavaliers. Leur vue fit une telle impreſſion ſur lui, qu'il ſe retira ſans avoir ſeulement paru vouloir les attaquer. Charles, loin de blâmer ſa conduite, marqua la plus grande ſatisfaction de ſon retour ; il connut alors qu'on l'avoit mal informé des forces des Presbytériens, qui, déja, avoient réduit les châteaux d'Edimbourg & de Dumbarton. Les Ecoſſois, qui étoient auprès de ſa perſonne, le trahirent & donnèrent avis à leurs compatriotes de tout ce qui ſe paſſoit dans le Conſeil & dans l'armée du Roi. Le Marquis d'Hamilton, dont la flotte mouilloit dans le détroit de Forth, reçut ordre d'éviter les hoſtilités, & le Roi voyant que les Seigneurs & tous ceux qui le ſuivoient, avoient en général de la répugnance pour continuer la guerre, n'aſpira plus lui-même qu'à trouver une occaſion de la terminer ſans répandre de ſang.

Les Presbytériens, inſtruits de ſes diſpoſitions pacifiques, écrivirent aux

Comtes d'Arundel, d'Eſſex, & de Holland dans les termes les plus ſoumis, pour implorer leurs bons offices auprès de Sa Majeſté; proteſtant que rien n'étoit plus éloigné de leur penſée, que de faire une invaſion en Angleterre. Ces lettres produiſirent l'effet deſiré : le Lord Dumfermlin arriva du camp Ecoſſois avec un trompette, & préſenta au Roi une humble requête par laquelle Sa Majeſté étoit ſuppliée de nommer des Commiſſaires pour un traité. Charles y conſentit, & les conférences furent ſuivies de la paix. On ne fit aucune mention dans les articles du ſujet de cette guerre. Après qu'ils furent ſignés, les Ecoſſois congédièrent leur armée, & le Roi nomma le Comte de Traquair ſon Haut-Commiſſaire pour l'aſſemblée ſuivante. Ce Seigneur, zélé partiſan du Roi, & dévoué à l'Archevêque de Cantorbery, reçut des inſtructions par leſquelles il paroît que Charles avoit deſſein de temporiſer, & il y avoit auſſi peu, ou peut-être moins de ſincérité de la part des Presbytériens, qui licencièrent leurs troupes de manière à pouvoir les raſſembler avec autant de facilité que de diligence. A l'ouver- 1639.

ture de l'assemblée générale qui se tint
1639. à Edimbourg, les Evêques présentèrent, de l'avis du Roi, un déclinatoire au Commissaire, qui l'envoya à Charles & à son Conseil, sans en avoir communiqué le contenu aux membres. L'assemblée passa un acte qui imputoit tous les troubles du Royaume à la Liturgie, aux Canons, à la consécration, à l'ordination, à la Haute-Commission, aux cinq articles de Perth, à la conversion du gouvernement de l'Eglise en Episcopat, à l'introduction des Ecclésiastiques dans les Emplois civils, & à la suppression ou interruption des assemblées générales, toutes innovations qu'ils abolirent, & le Commissaire confirma leurs résolutions. Ils dresserent ensuite une Requête pour demander que leurs actes ou constitutions fussent ratifiés en Parlement, & une autre pour obtenir d'être entendus en présence de quelques Conseillers des deux Royaumes. Le Roi leur accorda une audience en présence du Comité, & Loudon, dans un long discours, fit tous ses efforts pour justifier ce qui s'étoit passé en Ecosse; mais le Roi ne fut pas satisfait des raisons qu'il allégua, & le Conseil

déclara que les Députés Ecossois n'avoient point de pouvoir pour traiter d'un accommodement. Charles, voyant qu'il n'y avoit pas moyen de les ramener à la soumission, résolut de reprendre les armes pour les réduire. 1639.

Il se plaignit de l'insolence & des procédés irréguliers de leur Parlement; taxa les Presbytériens d'avoir, depuis la dernière paix, levé des troupes, reçu des secours d'armes, d'artillerie & de munitions de plusieurs Nations étrangères; d'avoir imposé des taxes sur ses sujets; répandu des libelles diffamatoires contre son gouvernement, & sollicité le secours des puissances étrangères contre leur légitime Souverain. A l'appui de cette dernière imputation, étoit une lettre interceptée, adressée au Roi de France, & écrite dans le même style dont des sujets se servent envers leur Souverain. Ils imploroient le secours de ce Monarque, & lui recommandoient Colvil comme leur Agent. Cette lettre étoit signée de Rothes, de Montrose, de Montgomery, de Loudon, de Lesley, de Forrester & de Murr. Le Lord Loudon, interrogé sur cette lettre, qui étoit sans date, déclara qu'elle avoit été 1640.

écrite avant la paix. Cependant il fut
1640. mis à la Tour, & le Roi tira avantage de cette circonstance, sous prétexte que les Ecossois avoient dessein d'introduire une armée d'Etrangers dans leur pays, & qu'il étoit tems en conséquence de faire des préparatifs pour la défense de l'Angleterre.

Le Roi chercha tous les moyens possibles de former une puissante armée : il ordonna à chaque Comté de lever un certain nombre de troupes, & exigea avec rigueur la taxe des vaisseaux. Comme il étoit déterminé à faire la guerre, il eut un prétexte spécieux pour percevoir cette imposition. La flotte Hollandoise, commandée par l'Amiral Tromp, avoit attaqué une escadre Espagnole qui étoit à l'ancre aux Dunes, sous la protection de Pennington, Amiral d'Angleterre. Quarante vaisseaux Espagnols furent pris ou coulés à fond. Cette insulte, faite au pavillon royal, irrita excessivement Charles; mais l'état de ses affaires ne lui permettoit pas de rompre avec les Hollandois, & ceux-ci lui envoyèrent, au commencement de l'année suivante, une ambassade pour lui faire des excuses, & lui proposer

un mariage entre sa fille & le Prince d'Orange. Dans le même tems le Comte de Northumberland fut nommé Général de l'armée destinée à agir contre les Ecossois, & il eut pour Lieutenant le Comte de Stafford, Gouverneur d'Irlande. Le Roi consultoit ce Seigneur ainsi que le Marquis d'Hamilton & l'Archevêque de Cantorbery, dans toutes les affaires importantes; ils lui conseillèrent de convoquer un Parlement. Cependant Charles emprunta de l'argent de ses Conseillers pour défrayer ses préparatifs de guerre. Ils contribuèrent avec largesse à le soutenir dans ses besoins, & leur exemple ayant été suivi par plusieurs autres Seigneurs, il se trouva en état de continuer à faire armer, sans être obligé de recourir à un subside.

1640.

Le Parlement s'étant assemblé, le Lord Garde des Sceaux fit un discours au nom du Roi, dans lequel il s'étendit sur l'insolence des Ecossois rébelles, & demanda un prompt secours pour pouvoir les réduire à la soumission. Il ajoûta que Sa Majesté s'occuperoit incessamment des moyens de remédier aux griefs nationaux, & les exhorta à

renoncer à toutes jalousies & à tous
1640. soupçons. En même-tems on rendit la liberté au Lord Loudon par la médiation du Marquis d'Hamilton. Ces assûrances ne firent aucune impression sur les Communes, qui continuèrent de délibérer à l'ordinaire sur les griefs. M. Pym, dans un long discours, entreprit de démontrer que les droits de la Nation avoient été violés par les entreprises sur les libertés du Parlement, les innovations en matière de Religion, & l'envahissement des biens des particuliers. Peu de tems après, le Roi envoya Sir Henri Vane, Secrétaire d'Etat, proposer, en son nom, aux Communes que si elles vouloient lui accorder douze subsides payables en trois ans, & en passer immédiatement l'acte, non-seulement il s'abstiendroit pour le présent de lever la taxe des vaisseaux, mais même qu'il consentiroit à l'abolir de la manière que les Communes le jugeroient convenable. Cette proposition occasionna de vifs débats. Malgré les clameurs de l'opposition, le plus grand nombre paroissoit disposé à donner satisfaction au Roi ; mais pendant tout le jour la Chambre ne put prendre aucune réso-

lution fixe, & avant la féance fui- 1640.
vante, quelques perfonnes mal intentionnées firent entendre au Roi que les Communes avoient deffein de paffer le lendemain une délibération contre la guerre d'Ecoffe. Malheureufement Charles écouta avec trop de crédulité ces rapports. Il fe rendit le lendemain à la Chambre des Pairs, & déclara le Parlement diffous. Cette démarche fut fuivie d'un ordre du Confeil pour faire la recherche des papiers de Brook, qu'on foupçonnoit d'entretenir correfpondance avec les Ecoffois rebelles.

La diffolution du Parlement excita une nouvelle fermentation dans l'efprit des peuples : leur mécontentement s'accrut encore par la faveur que la Cour, à la follicitation de la Reine, accorda à l'agent du Pape, qui fut reçu avec un caractère public. Les Ecoffois continuoient de fomenter l'animofité du peuple avec leurs proteftations & leurs déclarations infidieufes, qu'ils répandoient dans le Royaume par des gens qui le parcouroient fous l'habit de colporteurs, & par d'autres agens déguifés. Cependant le Comte de Northumberland, étant tombé dange-

reuſement malade, le Lord Conway
1640. s'avança juſqu'à Newcaſtle avec trois mille hommes de pied & quinze cents de cavalerie. Il y apprit que l'armée Ecoſſoiſe étoit en marche pour l'Angleterre. Leſley, à la tête de vingt-deux mille Presbytériens, paſſa la rivière de Tweed à Coldſtream, le vingt Août, & alla camper à Newburn, ſur les bords de la rivière de Tyne, à quatre milles de Newcaſtle. Il trouva le Lord Conway retranché de l'autre côté pour garder le gué, & il réſolut de le paſſer à la vue des Anglois. En conſéquence, il fit dreſſer quelques batteries, qui jettèrent le déſordre parmi la cavalerie de Conway; traverſa enſuite la rivière, &, après une légère eſcarmouche, le mit en déroute au premier choc. Conway ſe retira avec précipitation à Durham, & ne ſe croyant pas en ſûreté dans cette place, il retourna à Northallerton, où il joignit l'armée du Roi. Cependant, les Ecoſſois prirent poſſeſſion de Newcaſtle, qu'ils trouvèrent abondamment pourvu de munitions & d'artillerie deſtinées pour le ſervice de ſa Majeſté. L'affaire de Newburn, peu conſidérable en elle-même, eut les ſuites les

plus importantes. Le Comte de Stafford, homme d'un caractère sévère & altier, s'attira la haine de l'armée par les réprimandes peu ménagées qu'il fit aux officiers & aux soldats de Conway, sur la lâcheté qu'ils avoient montrée au passage du Tyne. Ceux-ci, pour justifier leur conduite, exagérèrent le nombre, la valeur & la discipline des ennemis. Ces récits enflés firent impression sur toute l'armée, qui n'avoit déja que trop de répugnance pour cette guerre. 1640.

Charles avoit convoqué une assemblée de la Noblesse à York, pour prendre leur avis sur la situation actuelle de ses affaires, & il fit dire aux Ecossois de lui exposer leurs demandes: ils lui envoyèrent les propositions suivantes; Que les actes de la dernière assemblée générale fûssent ratifiés en Parlement; Que le château d'Edimbourg & les autres places fortes d'Ecosse ne servîssent à l'avenir que pour la défense du Royaume; Que l'on rendît les vaisseaux pris sur les Ecossois; Qu'on les indemnisât de toutes leurs pertes; Qu'on révoquât la proclamation qui les déclaroit traîtres; Et que sa Majesté, de l'avis de son Parlement

d'Angleterre, retirât toutes les garnisons de leurs frontières, afin de rétablir la communication & le libre commerce entre les deux Nations. La ville de Londres, qui favorisoit toujours le parti Presbytérien, presenta au Roi une requête qui le jetta dans le plus grand embarras : elle contenoit des plaintes très-vives sur les impôts illicites, les monopoles & les progrès du Papisme, & on finissoit par demander un Parlement, comme l'unique moyen de redresser les griefs de la Nation. Pareille remontrance fut signée des Comtes de Bedford, d'Essex, d'Hertford, de Warwick, de Bristol & de Mulgrave ; & les Lords du Comté d'Yorck présentèrent aussi une adresse dans laquelle ils supplioient sa Majesté d'assembler un Parlement, & de faire la paix avec l'Ecosse. Le Roi consentit à ces propositions, & la négociation fut ouverte à Rippon le premier jour d'Octobre. Les Commissaires Ecossois représentèrent aux Pairs Anglois, nommés pour traiter avec eux, que leur armée ne subsistoit que des contributions levées sur les Comtés voisins, & insistèrent en conséquence à ce que le Roi leur fournît des vivres

1640.

pendant tout le tems qu'on travailleroit au traité. Après quelques débats on convint des articles préliminaires pour subvenir aux besoins de l'armée Écossoise, que l'on régla à huit cents cinquante livres sterl. par jour, & l'on rétablit aussi le commerce entre les deux Nations. 1640.

L'assemblée du Parlement fut plus nombreuse que de coutume, chaque Membre envisageant cette conjoncture comme une crise nationale. Les Communes après avoir, à la recommandation du Roi, nommé à la place d'Orateur Lenthal, célèbre Jurisconsulte, établirent un Comité pour les élections. Elles arrêtèrent ensuite, qu'à certains jours de la semaine, il y auroit un Comité de toute la Chambre, pour délibérer sur l'état de la Religion, les griefs, les cours de justice, & les affaires d'Irlande; la plûpart, qui avoient d'abord affecté de l'enthousiasme, devinrent réellement Religionnaires, & d'autres mêlèrent l'esprit de puritanisme à l'hypocrisie qu'ils avoient professée jusqu'alors. Les Membres désiroient généralement un changement dans l'administration. Les Orateurs les plus éloquens de la Chambre introduisirent

1640. dans leurs harangues une forte de jargon spirituel ; ils puisoient toutes leurs comparaisons dans l'Ecriture Sainte, & les soutenoient d'un air de prophétie, & en hommes inspirés. Un petit nombre de citoyens modérés bornoient leurs vœux à maintenir les libertés de la Nation ; d'autres vouloient humilier & anéantir la prérogative royale ; & un parti plus violent encore, étendoit ses projets jusqu'à l'extinction totale de la hiérarchie & du gouvernement monarchique ; mais ceux-ci cachèrent avec soin leurs desseins sous les dehors d'un Presbytérianisme rigide, & furent distingués depuis, par le nom d'indépendans. Au commencement de cette Session, M. Pym, Membre pour Tavistock, dans le Comté de Cornouailles, se signala par un discours étudié, dans lequel il fit une récapitulation des différens griefs, & des plus légères apparences de conduite irrégulière dont l'administration du Roi étoit accusée. Il compara les innovations en matière de religion, à la vision d'Ezéchiel des os desséchés. Il se plaignit de ce que les Membres du Parlement avoient été privés de la liberté de dire leurs sentimens ; & s'emporta contre

les

les dogmes Papiſtes qui étoient répandus dans les livres & les ſermons. 1640.
Quant aux griefs en matière civile, il s'étendit ſur l'exaction du tonnage & du poundage, ſur les compoſitions pour la chevalerie, ſur la cour de la Chambre étoilée, ſur les édits & les ordonnances du Roi pour le ſoutien des monopoles, ſur l'ambition & la corruption des Eccléſiaſtiques, qui prêchoient l'autorité divine & la puiſſance abſolue dans les Rois, & enfin ſur l'interruption des Parlemens. Il y eut encore pluſieurs autres harangues de la même nature prononcées par le Lord Digby, par Sir Benjamin Rudyard & par pluſieurs autres Membres. On établit un Comité pour examiner le nombre des Papiſtes dans la ville & les environs de Londres. Les Communes, arrêtèrent, que tous ceux de ces Membres, intéreſſés dans les monopoles, ſeroient réputés incapables de prendre ſéance en Parlement. Parmi les pétitions préſentées à la Chambre étoient celles de Prynne, de Baſtwic & de Burton, qui avoient été châtiés avec tant de rigueur pour avoir écrit contre le gouvernement. Par un ordre arbitraire du Conſeil ils avoient été exilés

en Sicile, à Jersey & à Guernsey, pri-
1640. vés de toute communication & de l'usage des plumes, encre & papier. La Chambre des Communes cassa la Sentence, comme contraire aux loix, & les Juges eurent ordre de leur faire réparation. A leur retour en Angleterre, le peuple les reçut avec des cris de joie. On les traita sur la route avec la plus grande magnificence, & ils entrèrent en triomphe dans Londres au milieu des plus vives démonstrations de l'affection publique. La Chambre recevoit avec empressement toutes les requêtes de ceux qui avoient été maltraités par les Ministres du Roi; mais le ressentiment des Communes se tournoit principalement contre l'Archevêque Laud & le Comte de Stafford, qu'elles accusèrent de haute trahison, & commirent à la garde de l'huissier à verge noire. Peu de jours après, le dernier fut envoyé à la Tour.

Les Commissaires Ecossois, qui agissoient de concert avec le parti Puritain, taxèrent Laud, Archevêque de Cantorbéry, d'être l'auteur de tous les troubles de l'Angleterre & de l'Ecosse, & d'avoir excité la guerre entre le Roi & ses Sujets. En conséquen-

cé les Communes l'envoyèrent prisonnier à la Tour. Mathieu Wren, Evêque d'Ely, que l'on soupçonnoit de vouloir sortir du Royaume, fut obligé de donner une caution de dix mille livres. Le Lord Garde des Sceaux Finch, menacé de persécution, se réfugia en Hollande, & fut déclaré traître par les Communes. Le Roi remit les Sceaux à Sir Edouard Lyttleton. Brampton, Davenport & Crawley, trois des Juges, furent aussi obligés de donner caution. Tels furent les moyens dont on se servit pour en imposer aux Ministres du Roi. Mais ce qui contribua le plus à intimider ses partisans, fut l'usage que l'on adopta de délibérer contre quelque partie de leur conduite, comme contraire aux loix. Ces procédés des Communes éloignèrent insensiblement les favoris de Charles, & ce Monarque se vit bien-tôt abandonné de presque tous ceux qui lui avoient été attachés. Il trouva le torrent trop fort pour s'y opposer, prit le parti d'acquiescer de bonne grace à leurs mesures; & il paroît même que dès le commencement de ce Parlement, il étoit sincèrement disposé à se réconcilier avec les Communes. Le Comité,

1640.

1640. nommé pour examiner le droit des sujets, eut ordre de dresser les accusations contre le Garde des Sceaux Finch & contre les autres Juges, & de s'occuper des informations concernant la jurisdiction des cours Ecclésiastiques, la coûr de l'Amirauté, & la conduite illicite des Cours. Les Lords ordonnèrent que l'enrégistrement du jugement rendu contre M. Hampden, dans l'affaire de la taxe des vaisseaux, & les avis des Juges à cette occasion, seroient biffés en leur présence; à quoi le Roi consentit. Les chefs de la Chambre des Communes avoient résolu d'abolir le gouvernement hiérarchique. Les Presbytériens haïssoient les Evêques, comme leurs ennemis & leurs persécuteurs en matière de Religion. Les Républicains les regardoient comme autant de membres inutiles, & qui ne pouvoient que nuire par leur entier dévouement au Monarque & aux prérogatives de sa couronne. Pour ouvrir la route à leur exclusion de la Chambre haute, on présenta un grand nombre de requêtes contre les Prélats, & elles furent reçues avidement par les Communes, qui nommèrent un Comité pour examiner la jurisdiction & la con-

duite des deux Cours de haute commission dans les Provinces de Cantorbéry & d'York, & on en établit encore une autre pour prendre connoissance de la dernière convocation. 1640.

Le Roi, allarmé de cette conduite, se rendit à la Chambre des Pairs, où, dans un discours, il recommada aux Chambres de pourvoir, sans délai, à l'entretien de la flotte & de l'armée : il leur dit, qu'il faisoit une grande distinction entre réformer le gouvernement ou le changer, & qu'il ne pouvoit consentir à ce que les Evêques fûssent exclus de la Chambre haute. Le même jour on présenta une requête aux Communes contre Mathieu Wren, qui, pendant qu'il étoit Evêque de Norwich, avoit, tyranniquement & par innovation, forcé environ cinquante familles de cette ville à se retirer dans la nouvelle Angleterre. La Chambre délibéra ensuite sur les remontrances des Ministres de Londres contre les Evêques, & sur le droit des Prélats de siéger au Parlement. Il y eut de violens débats à cette occasion, & la dispute fut soutenue de part & d'autre avec autant de science que d'élocution. Enfin, le bill pour exclure les Ecclé- 1641.

siastiques de tout emploi séculier passa
1641. à la Chambre des Communes ; mais il trouva de grandes oppositions dans celle des Pairs. Les Communes mirent aussi tôt sur le tapis un autre bill pour abolir l'Episcopat ; alors les Lords leur firent entendre qu'ils étoient prêts d'accéder au premier, excepté dans la clause qui privoit les Evêques de leur séance au Parlement. Le lendemain les Communes présentèrent à la Chambre haute neuf raisons pour exclure les Evêques du Parlement, & le dix-sept Juin, les Pairs arrêtèrent que les Evêques seroient maintenus dans le droit d'y avoir séance. Sur cela la Chambre basse décida, à la pluralité des voix, que tous les Doyens, Chapitres, Archidiacres, Prébendiers, Chantres, Chanoines & leurs Officiers, seroient totalement supprimés, & leurs revenus employés à donner de l'encouragement aux études, aux sciences, & à favoriser d'autres bonnes œuvres.

Les Catholiques ne furent pas exemts de ces troubles. On prépara une remontrance contre le nonce du Pape, Rosetti, qui résidoit en Angleterre, sous prétexte qu'il étoit nécessaire à la Reine pour ses affaires de conscience,

& les Juges de paix eurent ordre de pourſuivre les récuſans ſuivant toute la rigueur des loix. Les deux Chambres tinrent pluſieurs conférences au ſujet d'un Jéſuite nommé Goodman, qui avoit été condamné à mort, & dont le Roi avoit toujours fait différer l'exécution. Elles préſentèrent conjointement une remontrance à ſa Majeſté, pour la ſupplier de ne point interrompre l'effet de la Juſtice ſur ce Jéſuite & cet Apoſtat. Charles répondit que la mort de Goodman ſeroit préjudiciable aux Proteſtans du dehors. Cependant, le Jéſuite demanda lui-même à ſubir ſon jugement, plutôt que d'être la cauſe de quelque diſpute entre le Roi & ſon Parlement: les deux Chambres adoucies par cette généreuſe requête, ceſsèrent d'inſiſter ſur ſon exécution. Les Membres examinèrent enſuite l'affaire des contributions que les Catholiques avoient levées pour le ſoutien de la guerre d'Ecoſſe; mais la Reine les appaiſa par un meſſage, dans lequel elle convint avoir fait tout ce qui étoit en elle pour ſoutenir le Roi dans ſes beſoins, proteſtant qu'elle ignoroit que les moyens qu'elle avoit employés, fûſſent contraires aux loix, 1641.

& les assûrant qu'elle agiroit à l'avenir
1641. avec plus de circonspection. Elle promit aussi de son propre mouvement de renvoyer Rosetti dans son pays. Le Père Philippe, confesseur de la Reine, fut examiné par les Communes, qui envoyèrent aux Lords une accusation contre lui, & une autre contre le Supérieur des Capucins de sa Majesté; mais on ne donna aucune poursuite à ces deux affaires. La vigueur des Communes étoit principalement dûe au séjour que l'armée Ecossoise faisoit toujours à Newcastle. Le Comte de Rothes, & le Lord Loudon, chefs des députés nommés pour négocier un traité, entretenoient une correspondance étroite avec les premiers Membres de la Chambre basse, & influoient beaucoup sur toutes leurs délibérations. Ces Commissaires étoient logés magnifiquement dans la ville de Londres, près l'Eglise de saint Antholin, qu'on leur avoit assignée pour le lieu de leurs dévotions; leurs Chapelains y exerçoient publiquement le culte Presbytérien, & ils acquirent, par leurs prédications, un grand crédit parmi les Puritains Anglois. Leurs prières & leurs sermons n'étoient que des rapsodies

d'un jargon inintelligible, qui cadroit admirablement à l'ignorant fanatisme, répandu alors dans toutes les parties de la Nation. Il fut résolu que l'armée Ecossoise, ainsi que celle d'Angleterre, seroit payée par le Parlement; & à cet effet on accorda deux subsides. On emprunta en même-tems une somme considérable de la ville de Londres, sur le crédit de quelques Membres, & on leva un droit de capitation & plusieurs autres impôts; mais ils ne suffirent pas pour subvenir à toute la dépense. Les Communes, en accordant le tonnage & le poundage, arrêtèrent que ces droits seroient perçus pendant deux mois, & renouvellèrent ensuite ce don de tems à autre, dans la vue de convaincre le Roi qu'il n'avoit pas le droit indépendant de le lever sans le concours du Parlement. La cour du Maréchal, celle des mines d'Etain, ainsi que les Conseils du Nord & du pays de Galles, furent abolies, comme illégales & tyranniques. Le Roi, obligé d'accorder aux Communes toutes leurs demandes, afin de rendre les chefs du peuple plus favorable à son gouvernement, & voulant les adoucir pour le Comte de Strafford, admit dans son 1641.

Conseil les Comtes de Hertford, de
1641. Bedford, d'Essex, de Bristol, & de Warwick, & les Lords Say, Kimbolton & Saville. Yuxon, Evêque de Londres & ami de Laud, remit le bâton de Trésorier; & Olivier Saint-Jean fut nommé Solliciteur général. Mais tous ces sacrifices n'arrêtèrent point le cours des poursuites intentées contre Strafford. On regardoit ce Seigneur comme le principal soutien de la prérogative. Les Ecossois le haïssoient comme l'ennemi implacable de leur pays, & les Communes ne voyoient en lui qu'un apostat. La Chambre basse élut un Comité pour rédiger l'accusation contre lui, & l'on y joignit un certain nombre de Lords, autorisés à examiner les témoins & les papiers qui pouvoient concerner la conduite du Comte. Ils prêtèrent les uns & les autres serment de garder le secret, pour que ce Seigneur eût plus de peine à se soustraire à leurs recherches, & à préparer ses défenses. Le roi eut l'imprudence de consentir à ce qu'ils examinâssent ses Conseillers privés sur les opinions données à la barre. George Ratcliff, l'ami & le confident du Comte, fut accusé de haute trahison, & empri-

ſonné, pour priver Strafford de l'aſ-
ſiſtance de celui qui eût pu le mieux 1641.
juſtifier ſa conduite.

La Chambre des Communes d'Irlande envoya en Angleterre un Comité de ſes Membres pour aſſiſter au procès de ce Seigneur infortuné qui avoit été leur Gouverneur. On eût dit que le trois Royaumes s'étoient ligués pour le perdre. On produiſit contre lui vingt-huit chefs d'accuſation qui le chargeoient d'avoir allumé la guerre d'Ecoſſe, levé une armée de Papiſtes Irlandois pour donner des chaînes au Royaume, & d'avoir conſeillé au Roi d'établir un gouvernement abſolu ſur les ruines de la conſtitution. Les articles d'accuſation furent expoſés avec tout le venin de la malignité & toute l'énergie de l'éloquence. Le Comte ſe comporta avec beaucoup de dignité, de courage & de tranquillité d'ame. Il ſe défendit d'une manière noble & perſuaſive, ſe juſtifia ſur tous les chefs, à l'exception de quelques expreſſions dures & de quelques propos indiſcrets qu'on auroit dû lui pardonner comme des foibleſſes de la nature humaine. Il n'avoit encore rien paru contre lui qui pût prouver le crime de haute trahi-

1641. ſon ; mais le douze Avril, Pym produiſit dans la Chambre des Communes un papier contenant quelques notes faites par le Secrétaire Vane, ſur les opinions données à la table du Conſeil. Le jeune Vane prétendit les avoir trouvées par haſard dans le cabinet de ſon père ; & comme on crut qu'elles pourroient ſervir de preuves contre le Comte, ſes accuſateurs en firent la lecture le lendemain en pleine aſſemblée. Elles étoient intitulées : *Il n'y a aucun danger de faire la guerre à l'Ecoſſe, ſoit offenſive ou défenſive.* Le Comte avoit conſeillé au Roi d'emprunter une ſomme de la ville de Londres, & de lever la taxe des vaiſſeaux. Il avoit dit que Sa Majeſté étoit diſpenſée de s'aſſujettir à aucune règle du Gouvernement, puiſqu'elle avoit épuiſé tous les moyens conformes à la loi, & qu'enfin elle avoit une armée en Irlande, qu'elle pouvoit employer à réduire ce Royaume ſous ſon obéiſſance. Le Comte, dans ſa défenſe, obſerva qu'il étoit cruel & injuſte d'être pourſuivi comme coupable de haute trahiſon pour des avis préſentés au Conſeil, & qu'il n'étoit point prouvé qu'il ſe fût ſervi de l'expreſſion « ce

Royaume » ; ſur quoi le Marquis d'Hamilton, le Comte de Northumberland, le Lord Tréſorier & le Lord Cottington, qui étoient préſens, déclarèrent qu'ils ne lui avoient jamais entendu prononcer ces mots, mais que quand il s'en ſeroit ſervi, l'expreſſion *ce Royaume* ne pouvoit s'appliquer raiſonnablement à l'Angleterre, qui n'avoit pas été coupable de déſobéiſſance, mais à l'Ecoſſe qui étoit le ſujet immédiat de leurs délibérations, & dans un état actuel de rébellion. 1641.

Après cette réponſe à leur accuſation, le Comte dit : « Milords, ſi j'ai abuſé » de votre patience plus long-tems » que je ne l'aurois dû, ce n'eſt que » pour l'intérêt de ces chers gages » que m'a laiſſés une ſainte actuelle- » ment dans le Ciel ». Il s'arrêta en montrant ſes enfans, & laiſſant échapper quelques larmes. Après un moment de ſilence, il reprit « : Si mes » fautes n'intéreſſoient que moi, ce » ſeroit ſans doute peu de choſe; » mais que mon indiſcrétion s'étende » ſur ma poſtérité, c'eſt ce qui me » perce juſqu'au fond du cœur. Vous » pardonnerez mes foibleſſes; j'aurois » bien quelque choſe à ajouter, mais

» je n'en ſuis pas capable, ainſi je
1641. » n'en parlerai pas..... Quant à pré-
» ſent, Milords, j'ai appris, grâces
» à Dieu, que les afflictions de cette
» vie ne ſont pas à comparer avec l'é-
» tendue immenſe de la gloire éter-
» nelle qui nous eſt préparée ; auſſi
» Milords, c'eſt avec la plus grande
» tranquillité d'eſprit que je me ſou-
» mets à votre jugement ; & ſoit qu'il
» décide pour ma vie ou pour ma
» mort, *Te Deum laudamus* «. Le Préſident même du Comité, qui avoit rédigé les chefs d'accuſation, dit que ce grand & excellent perſonnage, s'exprima avec une grace ſi pathétique & avec tant d'éloquence, qu'à l'exception d'un petit nombre d'auditeurs, tous les autres eurent le cœur pénétré de pitié & de remords.

Le premier jour de Mai, le Roi aſſembla les deux Chambres, & leur demanda avec les plus vives inſtances de ne pas procéder à la rigueur contre le Comte de Strafford, affûrant que, dans ſa propre conſcience, il ne pouvoit le condamner de haute trahiſon ; mais que pour ſon manque de conduite, ce ſeigneur ne le ſerviroit plus dans l'adminiſtration, ni dans aucune

place de confiance. Le Comte & son Conseil produisirent de si fortes preuves pour sa défense, que les Communes ne virent d'autres moyens pour le perdre, que celui de faire un Bill de proscription qui passa dans la Chambre après de vifs débats, & qui fut envoyé aussitôt à la Chambre des Pairs. Le jour suivant on célébra le mariage du Prince d'Orange avec la Princesse Marie. Dans ces circonstances on passa un Bill pour la continuation du Parlement, portant qu'il ne pourroit être prorogé ni dissous, sans le consentement des deux Chambres. Le plus grand nombre des Pairs opina que le Comte de Strafford étoit coupable de haute trahison. Cependant le Roi, qui avoit reçu l'acte de proscription, ainsi que l'autre Bill, se trouva dans le plus grand embarras. Ses Conseillers étoient d'avis qu'il abandonnât le Comte pour appaiser la fureur du peuple. Strafford, lui-même, dans une lettre qu'il écrivit au Roi, eut la générosité de l'exhorter à le sacrifier pour se réconcilier avec ses sujets. La Reine qui n'aimoit pas le Comte, employa tout son crédit auprès de Charles pour lui persuader de consentir aux

1641.

1641. demandes du Parlement. Dans cette agitation, Charles, accablé d'importunité, donna enfin ce fatal consentement. Lorsque le Comte en fut informé, il tressaillit & s'écria, en portant la main sur sa poitrine : » Ne » mettez jamais votre confiance dans » les Princes ni dans les enfans des » hommes, car vous ne trouverez en eux aucun salut ». Le Roi, pénétré de remords de ce qu'il avoit fait, chargea le Prince de porter à la Chambre des Lords une lettre par laquelle il les conjuroit de conférer avec les Communes pour sauver la vie au Comte de Strafford; mais on n'eut aucun égard à sa demande. Le Parlement étoit irrité plus que jamais par la découverte récente de deux projets, dont on prétend que le Roi étoit le principal soutien. Le premier tendoit à faire échapper le Comte de Strafford, & le second étoit une association des Officiers de l'armée pour défendre la personne du Roi & le Gouvernement contre ceux qui paroissoient vouloir renverser les constitutions de l'Eglise & de l'Etat. Cette nouvelle excita une telle fermentation dans le peuple, qu'il accourut en foule au Palais de Whitehall,

en demandant justice avec les cris les plus insultans & les menaces les plus furieuses. 1641.

Le douze Mai, le Comte de Strafford fut conduit à l'échaffaud sur l'esplanade de la Tour. Comme il passoit devant l'appartement de l'Archevêque, il lui parla à sa fenêtre, le priant de l'assister de ses prières. Laud encouragea cet infortuné Seigneur par des exhortations spirituelles, prononcées d'une voix tranquille, & soutenues d'expressions consolantes. Le Comte, ainsi animé, parut dans le dernier moment de sa vie avec cette sérénité qui est l'effet du vrai courage & de la paix intérieure. Il marqua l'appréhension où il étoit qu'une réforme commencée par l'effusion du sang innocent, n'eût pas une fin heureuse. Il fit l'aveu public de son attachement à la Religion Protestante, telle qu'elle étoit professée dans l'Eglise Anglicane, & exprima sa fidélité au Roi & son amour pour la paix & le bonheur du Royaume. Après avoir dit le dernier adieu à son frère & à ses amis, « Voi-
» là un coup, s'écria-t-il, qui va ren-
» dre ma femme veuve, mes chers
» enfans orphelins, priver mes do-

1641. » mestiques d'un maître affectionné ; » & me séparer d'un frère que j'aime » & de tous mes amis ». En se préparant à mettre la tête sur le billot, il ajouta : « Je rends grâces à Dieu qui » me donne la force de ne point craindre la mort, & de n'être épouvanté » par aucunes terreurs, mais de poser » au contraire ma tête avec autant de » tranquillité que je l'aie jamais fait » pour goûter le repos ». Après ces paroles il soumit son col à l'Exécuteur, qui, d'un seul coup, sépara la tête du corps. Telle fut la fin de Sir Thomas Wentworth, Comte de Strafford, Seigneur doué des talens les plus rares, d'un courage invincible & d'une fidélité inviolable, mais d'un caractère altier, dédaigneux, despotique & porté à l'oppression. Il n'est pas douteux qu'il avoit conseillé au Roi de maintenir son autorité par la force des armes ; mais on ne peut lui reprocher d'avoir trempé dans les mesures par lesquelles Charles s'étoit jetté dans ce labyrinthe de troubles & de malheurs : elles avoient été prises & suivies avant que le Comte eût aucune part à l'administration, & le Bill de proscription qui le priva de la vie, est & sera toujours

un reproche pour les deux Chambres du Parlement. Charles, frappé de la mort de Strafford, jugea qu'il avoit tout à craindre de la violence de ceux qui l'avoient déja traité avec tant de cruauté & de mépris. Cette appréhension lui fit prendre le parti de les appaiser par toutes sortes de condescendances. Ce fut alors qu'ils supprimèrent toutes les taxes que le Roi avoit imposées; qu'ils portèrent une accusation aux Lords contre treize Evêques qui avoient concouru avec le Roi à lever des impôts contraires aux loix; & enfin qu'ils abolirent la Haute Commission. Le Lord Digby, fils du Comte de Bristol, qui avoit d'abord été député de l'opposition, mais qui s'étoit distingué depuis dans la défense de Strafford, fut admis à la Chambre des Pairs, & devint le premier Ministre & le confident du Roi. Lorsque les Communes demandèrent que l'armée Irlandoise fût congédiée, le Roi leur fit entendre qu'il avoit promis d'envoyer quatre mille hommes au service d'Espagne. La Chambre basse supplia Sa Majesté de retirer sa promesse; mais le Roi insista sur son exécution, comme étant un affaire où son hon- 1641.

neur ſe trouvoit engagé. Cependant
1641. la Chambre fit publier une déclaration portant que quiconque entreprendroit de tranſporter des troupes Irlandoiſes en pays étrangers, ſeroit regardé comme ennemi de l'Etat. Cette déclaration produiſit l'effet qu'on en attendoit : aucun maître de navire ne voulut s'expoſer à une perte inévitable en ſe prêtant à ce ſervice.

Le traité avec l'Ecoſſe ayant été conclu, le Roi permit au Parlement de ce Royaume de s'aſſembler, & déclara l'intention où il étoit d'y aſſiſter en perſonne. Mais les Communes ſoupçonnant qu'il avoit deſſein de ſe mettre à la tête de ſon armée dans le Nord, demandèrent que les deux armées fûſſent congédiées avant ſon départ, ce qui leur fut accordé. Cependant leur méfiance ſubſiſtoit encore, & ils propoſèrent de former un Comité des deux Chambres pour accompagner Sa Majeſté en Ecoſſe, ſous prétexte de conférer avec le Parlement de ce Royaume, mais en effet pour épier la conduite du Roi. Les Communes continuérent toujours leurs ſéances, prirent divers griefs en conſidération, & réſolurent de s'ajourner

depuis le neuf Septembre jusqu'au douze Octobre. Aussitôt que cet arrêté fut connu, la plûpart des Membres des deux Chambres se retirèrent à la campagne, & quelques Presbytériens rigides profitèrent de cette circonstance pour proposer des changemens dans le livre des prières communes; mais ils trouvèrent tant d'opposition dans M. Hyde, depuis Comte de Clarendon, qu'il n'y eut rien de fait à ce sujet. 1641.

Charles, accompagné du Duc de Richmond, du Marquis d'Hamilton & du Lord Willoughby, se rendit en poste à Edimbourg, où il crut devoir acquiescer à tout ce que le Parlement Ecossois lui proposa. Le Roi, pour se concilier cette Nation, éleva Argyle à la dignité de Marquis, Loudon à celle de Comte, & créa le Général Lesley Comte de Leven. Henderson, Gillespy & plusieurs autres Prédicateurs populaires furent gratifiés de pensions. On fit une loi pour empêcher que les Etrangers ne fûssent créés Pairs d'Ecosse, sans avoir les qualités requises, dont la plus essentielle étoit de posséder des biens fonds dans le Royaume. Le Lord Henri Ker, fils du

Comte de Roxburgh, envoya par le
1641. Comte de Crawford un cartel au Marquis d'Hamilton, pour le défier à un combat singulier, comme traître à Dieu, à son Roi & à sa Patrie. Le Marquis se plaignit de cette insolence au Roi & au Parlement, & le Lord fut obligé de demander pardon à genoux en pleine assemblée.

Pym, Président du Comité nommé pour siéger en l'absence du Parlement, ayant été informé d'une prétendue conspiration formée par les Catholiques en Ecosse, en fit son rapport aux Communes, qui demandèrent une conférence avec les Lords, auxquels elles représentèrent toutes leurs craintes : elles proposèrent ensuite de faire garder soigneusement les villes de Londres & de Westminster, & de mettre le Royaume en état de défense. Les Pairs consentirent à cette proposition, & les deux Chambres demandèrent une garde au Comte d'Essex, Général des troupes au midi de la rivière de Trent. Dans une conférence avec les Lords, Pym fit un discours contre les Evêques, pour les priver d'avoir voix au Parlement. Mais ce projet d'exclusion trouva tant d'opposans dans la Cham-

bre-Haute, où les Evêque mêmes donnoient leurs voix, qu'on remit à un autre tems à le discuter. Les Chefs de l'opposition étoient déterminés alors, non-seulement à réformer les griefs de la Nation, mais encore à humilier tellement le Roi, qu'il ne fût jamais en son pouvoir de les punir de toutes les mortifications qu'ils lui avoient causées. Ils résolurent aussi d'abolir la Hiérarchie, comme étant le principal soutien du Gouvernement monarchique, & le boulevard qui s'opposoit aux progrès du Puritanisme. Les Chefs, qui conduisoient le parti de l'opposition dans les deux Chambres, étoient le Comte d'Essex, les Lords Say & Kimbolton pour les Pairs, Pym, Hambdem, Saint-Jean, Fiennes, Vane & Hollis pour les Communes. Ils avoient tous l'affection du peuple, & réunissoient aux plus grands talens une grande autorité dans le Parlement. Les Communes, n'étant pas encore satisfaites des concessions qu'elles avoient déja extorquées de leur Souverain, & méditant de plus grands changemens dans la constitution, paroissoient craindre alors que le Roi ne se réconciliât entièrement avec son peuple. Pour

1641.

1641. excitet de nouveau le feu de leur animosité, elles résolurent de dresser & de publier une remontrance sur l'état du Royaume, dans laquelle elles pûssent récapituler avec exagération toutes les mesures despotiques que l'on avoit à reprocher au Roi depuis son avènement au trône, afin d'allarmer la Nation par le tableau de dangers imaginaires. Elles espéroient, par là, obliger Charles à prendre un parti qui pût occasionner de nouveaux troubles, & leur fournir un prétexte de retarder la fixation des revenus de Sa Majesté, qu'elle attendoit comme un juste retour de toute sa condescendance. Pendant que le Comité s'occupoit à composer cette infâme remontrance, l'ouvrage fut interrompu par un accident inattendu & d'une telle importance, qu'il attira toute leur attention: c'étoit la révolte de l'Irlande. Les anciens Catholiques Romains de cette île avoient été traités avec la plus grande rigueur depuis l'accroissement du Puritanisme. Leurs Prêtres les exhortoient à prendre les armes pour la défense de leur Religion & de leur liberté. Ils y étoient encore excités par le Cardinal de Richelieu & leurs compatriotes

compatriotes qui servoient au dehors,
leur promettoient de les discipliner & 1641.
de les guider dans une entreprise aussi louable. Ils étoient d'ailleurs encouragés par les succès des Ecossois qui avoient réduit le Roi à souscrire à toutes leurs demandes. Les Protestans d'Irlande étoient en très-petit nombre en comparaison des naturels du pays, au milieu desquels ils vivoient dans la plus grande sécurité. Il y avoit à Dublin un magasin d'armes, de munitions & d'artillerie qui n'étoit presque point gardé. En un mot tous les naturels Irlandois avoient formé une conspiration pour chasser les Anglois. Ils résolurent de se soulever en un même jour dans toutes les Provinces, & le Lord Maguire & Roger More, deux de leurs Chefs, entreprirent de surprendre le château de Dublin. Tous les préparatifs étoient faits pour un soulèvement général; Maguire & More s'étoient déja rendus à Dublin avec un gros corps de confédérés, dans la vue d'attaquer le château le lendemain matin. Cependant un Protestant nommé O Connolly, ayant découvert le complot aux Juges, ceux-ci se retirèrent aussi tôt au château avec

1641. du renfort, & jettèrent l'allarme dans la ville. Maguire fut pris, mais More trouva le moyen de s'échapper. Cette découverte n'arrêta pas le soulèvement général qui commença par la Province d'Ulster. Les Anglois furent d'abord pillés, & on les massacra ensuite sans distinction d'âge ni de sexe. Sir Phelim O Neal & ses associés, exercèrent tant de cruautés, que la seule description en fait frémir d'horreur. La mort & la désolation se répandirent également dans les autres Provinces, & poursuivirent leur proie jusques sous les cabanes les plus misérables. Quoique les rébelles y commissent moins de meurtres, ils dépouillèrent cependant les malheureux Anglois de tous leurs vêtemens, & chassèrent hommes, femmes & enfans entièrement nuds dans les campagnes, pour les faire périr par la faim & par l'intempérie d'un hiver rigoureux. Les chemins, jonchés de ces infortunés, présentoient des spectacles d'horreur & de misère, capables d'attendrir le cœur le plus féroce. La nature la plus sauvage eût frémi de se livrer à de pareils excès, si une religieuse frénésie ne lui eût fait franchir les bornes les

plus respectées. Ces bigots exécrables non-seulement s'applaudissoient des maux qu'ils avoient causés, mais ils triomphoient encore dans l'espérance que ces malheureuses victimes seroient damnées pour l'éternité. Il en périt plus de quarante mille dans cette horrible persécution, dont on auroit peine à trouver un autre exemple dans les annales de tous les siécles & de toutes les nations. Les Justiciers assemblèrent toutes les troupes qui avoient échappé à la fureur des rébelles, & les joignirent à celles qui étoient déja enrôlées pour le service, ce qui forma en tout un corps de six mille hommes; mais six cents d'entr'eux ayant été détachés pour secourir Tredagh que les Irlandois assiégeoient, furent mis en déroute & passés au fil de l'épée. L'armée des rébelles, commandée par le Lord Gormanstone, montoit à vingt mille hommes & menaçoit de faire le siége de Dublin. Pour attirer le peuple sous leurs étendards, ils avoient pris le nom d'armée de la Reine, protestant que leur intention étoit de soutenir l'autorité royale contre l'insolence d'un Parlement Puritain. Sir Phelim O Neale ayant dans 1641.

le même tems trouvé une patente du
1641. Roi chèz le Lord Caufield qu'il avoit assassiné, en attacha le sceau à une fausse commission qu'il prétendit avoir reçue de Sa Majesté.

Aussi-tôt que le Roi fut informé de cette révolte, il dépêcha un courier au Parlement d'Angleterre. Les Communes, avec le concours de la Chambre-Haute, empruntèrent cinquante mille livres sterling de la ville de Londres pour secourir l'Irlande. On arrêta aussi à la pluralité des voix qu'on fourniroit deux cents mille livres pour la guerre contre les rébelles; qu'on établiroit à Chester un magasin d'armes & de munitions pour la ville de Dublin, & que celles qui se trouvoient à Carlisle, seroient envoyées à Carrick-fergus. Cependant malgré cette ardeur apparente, & les instances réitérées des Justiciers, les secours que l'on envoya furent si peu considérables, qu'ils sembloient plutôt destinés à maintenir la guerre qu'à soumettre les rébelles. Le Roi, pour prouver la calomnie des bruits injurieux que les Irlandois avoient répandus contre lui, pressa le Parlement de prendre les mesures les plus promptes & les plus

vigoureuſes pour châtier les rébelles.
Cette démarche de Charles ſervit de 1641.
prétexte aux Communes pour faire naître des ſoupçons ſur ſon intégrité. Elles affectèrent de craindre qu'il n'eût formé le projet de donner des entraves au Parlement, lorſque le Royaume ſeroit dégarni de troupes, & elles redoutoient en effet qu'il n'eût trop de crédit ſur une armée qu'il auroit à ſa diſpoſition. Les Communes levèrent une ſomme d'argent pour la guerre d'Irlande; mais elles en réſervèrent la plus grande partie pour d'autres uſages : elles firent enlever des armes des magaſins du Roi, & s'en ſervirent dans la ſuite contre ſa propre perſonne; elles enrôlèrent des hommes, & nommèrent des Officiers, ce qui donna au Parlement la plus grande influence ſur l'armée. Pour mortifier encore plus le Roi, les Chambres envoyèrent de nouvelles inſtructions à leur Comité en Ecoſſe, portant qu'elles avoient tout lieu de croire que la révolte de l'Irlande étoit une ſuite des mauvais conſeils donnés par ceux qui entouroient le Roi, & demandant que Sa Majeſté éloignât de ſa perſonne ces pernicieux Conſeillers, qu'autrement elles ſe ver-

roient forcées de prendre des mesures
1641. plus efficaces pour prévenir le danger qui menaçoit le Royaume. Cependant il subsistoit encore dans la Chambre un parti modéré qui s'opposa avec aigreur à une remontrance mise sur le tapis le vingt-deux Novembre. Il y eut à ce sujet les débats les plus vifs, & les Communes restèrent assemblées jusqu'à trois heures du matin; enfin elle passa à la pluralité de neuf voix seulement. Cette remontrance étoit un appel au peuple, conçu dans les termes les moins ménagés contre l'administration du Roi depuis le commencement de son règne. On lui attribuoit tous les malheurs occasionnés par la guerre, & on les exagéroit avec toute la force des descriptions les plus hyperboliques.

Charles, à son retour d'Ecosse, fut reçu dans la ville de Londres avec des démonstrations extraordinaires de joie & de respect. Il se retira pour quelques jours à Hamptoncourt, où les Communes lui envoyèrent une députation chargée de la remontrance, au bas de laquelle étoit une requête représentant que le parti mal-intentionné étoit conduit par les Jésuites & par

d'autres Emissaires de Rome qui avoient même corrompu plusieurs Evêques, & trouvé moyen de s'insinuer dans le Conseil Privé & dans des places de confiance auprès de Sa Majesté. Elles le supplioient, en conséquence, de concourir avec son peuple à pourvoir d'une manière authentique & parlementaire, à la sûreté du Royaume contre les desseins pernicieux des Papistes; qu'elle écartât de son Conseil ces partisans de l'oppression, & qu'elle n'employât dans l'administration que des personnes agréables à son Parlement, malgré les sollicitations de qui que ce fût. Le Roi, quoique vivement offensé de leur arrogance, fit une réponse très modérée & conçue en termes généraux, & donna en même tems une déclaration pour répondre à la remontrance; mais elle ne produisit aucun effet en sa faveur. Il fit entendre aux deux Chambres que, loin de se repentir d'avoir passé les Bills qui lui avoient été présentés pendant cette session, il tiendroit toujours en pareille occasion la même conduite, & leur accorderoit tout ce qu'ils pourroient raisonnablement demander pour le maintien des 1641.

libertés & de la Religion de ses sujets.
1641. Il leur recommanda de la diligence pour assûrer des secours à l'Irlande, & les engagea à nommer des Commissaires pour traiter avec les deux Seigneurs Ecossois députés par le Parlement de ce Royaume, & pour recevoir leurs propositions touchant les secours qui pourroient être envoyés d'Ecosse en Irlande. On forma aussi-tôt un Comité pour cette affaire. Les Irlandois rébelles ayant demandé dans un mémoire aux Justiciers, la liberté de conscience, les Communes d'Angleterre parurent desirer d'avoir une conférence avec les Lords, & les deux Chambres déclarèrent solemnellement qu'elles ne consentiroient jamais à tolérer la Religion Romaine en Irlande.

Les Apprentifs de Londres, s'étant assemblés en grand nombre, présentèrent au Roi une Requête contre les Papistes, les innovateurs & les Evêques, ce qui remplit toute la ville de troubles & de tumulte. Les Chefs des opposans, pour préparer la voie à l'exclusion des Evêques, crurent devoir exciter contr'eux les clameurs du peuple, & employèrent leurs émissaires pour échauffer les esprits. Bientôt

une populace nombreuse s'assemble à Westminster, en s'écriant : « Point » d'Evêques, point d'Evêques », & insulte quelques Prélats qui se rendoient au Parlement. Le Capitaine Hyde & plusieurs autres Officiers réformés, présens à ce tumulte, tirent leurs épées, & proposent de châtier l'insolence de ces *têtes rondes*; mais personne ne se met en devoir de les seconder : on les arrête & on les conduit devant les Communes qui les envoient sur le champ en prison. C'est de ce jour que commença le sobriquet de *têtes rondes* qui leur fut donné par allusion aux cheveux courts que portoient les Apprentifs; ceux-ci, de leur côté, donnèrent à leurs antagonistes le nom de *Cavaliers*. Quelques heures après cet évènement, le Colonel Landsford & quelques autres Officiers tombèrent à grands coups d'épée sur cette multitude, & blessèrent environ vingt Apprentifs. Une foule innombrable de peuple courut aussi-tôt à Westminster, armé d'épées & de bâtons, & les deux cités devinrent en un instant le théâtre de la confusion & de la rumeur la plus opiniâtre. Les Lords commandèrent à la populace de 1641.

1641. ſe retirer; mais, ſur ſon refus, ils demandèrent le concours des Communes, pour publier une déclaration contre les tumultes, & pour donner une garde à Sa Majeſté. La Chambre baſſe prétendit qu'il étoit trop tard pour délibérer ſur ce ſujet, & donna en même tems pouvoir à un Comité de relâcher pluſieurs des mutins qui avoient été mis en priſon. Le tumulte continua le lendemain ſans que les Communes fiſſent la moindre démarche pour diſperſer le peuple. M. Pym, que l'on exhorta à employer ſon crédit dans cette occaſion, répondit : « Dieu dé» fend de s'oppoſer aux juſtes deman» des du peuple ». Douze Prélats s'étant rendus au Palais de l'Archevêque d'York, ſouſcrivirent une proteſtation qui fut préſentée au Roi & aux Lords. Elle portoit, qu'après avoir été inſultés par une populace furieuſe, & menacés de perdre leurs têtes, ils ne pouvoient plus reparoître à la Chambre des Pairs, à moins que l'on ne prît des meſures pour leur ſûreté perſonnelle; & ils proteſtoient en conſéquence contre toutes loix, délibérations & réſolutions qu'on pourroit arrêter en leur abſence. Auſſi-tôt que les

Lords eurent reçu cette protestation, ils demandèrent une conférence avec les Communes, qui résolurent d'accuser les Evêques de haute trahison, sous le prétexte d'avoir tenté de renverser les loix fondamentales & l'essence même du Parlement. Cette résolution fut exécutée aussi-tôt, & on mit en prison les douze Evêques. Le lendemain les Communes envoyèrent une députation au Roi pour lui demander une garde qui veillât à leur sûreté, sous les ordres du Comte d'Essex en qui elles avoient confiance, & en même tems elles se pourvurent d'un bon nombre de hallebardes pour leur propre défense. Elles craignoient Lemdsford & ses confédérés, ainsi que les Etudians en droit qui avoient paru en corps à Whitehall, & offert leurs services à Sa Majesté, dont ils avoient reçu l'accueil le plus gracieux. Le Roi, inquiet sur les suites de ces assemblées tumultueuses de la populace, envoya ordre au Conseil de la Bourgeoisie, de prendre des mesures pour empêcher ces desordres, & il répondit au message des Communes qu'il ne voyoit aucun fondement à leurs craintes, qu'il les protégeroit

1641.

avec le même soin qu'il pourroit ap-
1641. porter pour la défense de sa femme & de ses enfans; & que si cette assurance ne leur suffisoit pas, il leur donneroit une garde dont il répondroit lui-même.

1642. Dans cette conjoncture critique, le Roi, par l'avis du Comte de Digby, fit la démarche la plus imprudente. Ce Ministre lui persuada d'accuser de haute trahison les Membres les plus populaires du Parlement. Le troisiéme jour de Janvier, le Procureur général se rendit à la Chambre des Pairs, & leur fit entendre qu'il venoit à l'ordre exprès du Roi, pour accuser de haute trahison le Lord Kimbotton, Deuzil Hollis, Arthur Haslerig, Jean Pym, Jean Hambden, & Guillaume Strode: il ajouta que sa Majesté demandoit l'établissement d'un Comité pour examiner les témoins, sous le serment du secret, & que les Lords s'assurassent des personnes des accusés. Les Pairs nommèrent aussi-tôt un Comité pour peser la régularité de cette procédure; en même-tems ils firent passer l'accusation des cinq Membres de la Chambre basse aux Communes, qui, sur l'avis que les officiers du Roi avoient appo-

sé le scellé sur les cabinets des Membres accusés, envoyèrent leur sergent avec ordre de l'en arracher, & d'emprisonner ceux qui l'avoient appliqué. Un Sergent d'armes se rendit à la Chambre basse, & demanda, au nom du Roi, qu'on lui remît entre les mains les Membres accusés. Les Communes répondirent qu'elles prendroient la demande du Roi en considération, & que les cinq Membres seroient prêts à se défendre sur toutes les accusations conformes à la loi. La Chambre s'étant assemblée le lendemain, fut informée que le Roi s'approchoit avec sa troupe de Pensionnaires & un grand nombre de domestiques armés. Les cinq Membres se retirèrent aussi-tôt, & à peine furent-ils sortis de la Chambre, que le Roi y entra, & s'avançant vers le siége de l'Orateur, lui dit « avec vo- » tre permission, Monsieur l'Orateur, » j'ai besoin de votre siége pour un » moment ». Le Roi s'assit, & après avoir jetté les yeux sur l'assemblée, il dit qu'il étoit fâché de la circonstance qui le forçoit de se rendre à la Chambre; qu'il étoit venu en personne pour se saisir des cinq Membres qu'il avoit accusés de haute trahison, voyant

1642.

1642. qu'on n'avoit pas voulu les livrer à son Sergent d'armes. Il s'adressa ensuite à l'Orateur, & lui demanda si aucun d'eux étoit dans la Chambre. L'Orateur tombant sur ses genoux, répliqua que, dans la place qu'il occupoit, il n'avoit d'yeux pour voir, ni d'oreilles pour entendre que par l'impulsion de la Chambre, & il supplia Sa Majesté de lui pardonner, s'il ne pouvoit pas lui faire d'autre réponse. Le Roi, continuant à regarder de tous côtés dans la Chambre, dit qu'il voyoit bien que les accusés s'étoient retirés de l'assemblée, mais qu'il espéroit qu'on s'en assûreroit & qu'on les lui remettroit entre les mains. Il déclara ensuite que son intention étoit de faire instruire leur procès dans la forme la plus légale & la plus juridique, & de maintenir tout ce qui avoit été fait en faveur de ses sujets. Lorsqu'il se retira, la plûpart des Membres s'écrièrent « privilège! privilège! » ensorte qu'il entendit cette exclamation. Les Communes informèrent les Lords de ce qui s'étoit passé, & s'ajournèrent du cinq Janvier au onze du même mois.

Le Roi, voulant séparer la démar-

che inconsidérée qu'il avoit faite, envoya un message aux deux Chambres 1642.
qui s'étoient assemblées suivant l'ajournement, pour leur faire entendre qu'il se désisteroit de ses poursuites contre le Lord Kimbotton & les cinq Membres; que son intention étoit de prendre autant de soin à conserver les privilèges du Parlement, qu'à soutenir sa couronne & sa propre vie; & pour donner une preuve de son affection à ses sujets, il offrit d'accorder un pardon général dans la forme qui plairoit le plus au Parlement. Cette condescendance même ne lui réussit point; les Chambres demandèrent qu'il livrât à la Justice les Conseillers pernicieux qui l'avoient séduit, & les Lords passèrent une sentence contre Sir Edouard Herbert, Procureur Général, pour avoir violé les privilèges des Communes, en présentant les chefs d'accusation contre leurs Membres à la Chambre haute, quoiqu'il n'eût agi que de l'exprès commandement du Roi. Cette sentence le déclaroit incapable d'exercer aucun autre emploi que celui dont il jouissoit alors, & le condamnoit à tenir prison tant qu'il plairoit à la Chambre. La méfiance réciproque en-

tre le Roi & le Parlement, prenoit
1642. chaque jour de nouvelles forces. Sir Jean Beiron, Lieutenant de la Tour, fut sommé de comparoître à la barre de la Chambre des Communes, pour s'expliquer sur les raisons qui l'avoient engagé à envoyer des armes & des munitions à Whitehall, dans le tems que le Roi s'étoit rendu à la Chambre basse; mais cet Officier s'excusa d'obéir à la sommation, sur ce qu'il avoit des ordres précis du Roi de ne point quitter sa garnison. Les Communes refusèrent les offres que le Roi leur avoit faites de leur donner une garde, commandée par le Comte de Lindsey, & ordonnèrent au Major Général Skipton de les accompagner chaque jour avec deux compagnies des milices de Londres. Elles répandirent en même tems le bruit que le Roi avoit formé le dessein de surprendre Portsmouth, & firent même entendre quelques témoins à ce sujet. Les Lords, informés que le Lord Digby avoit assemblé environ deux cents Officiers à cheval à Kinston sur la Tamise, envoyèrent un ordre exprès à ce Seigneur de revenir à Londres, & de reprendre séance au Parlement; mais il n'igno-

roit pas combien il étoit suspect aux deux Chambres, comme le principal conseiller & le confident du Roi, & il prit prudemment le parti de se retirer de ce Royaume.

1641.

Hotham*, Gouverneur de Hull, reçut ordre du Parlement, dont il étoit membre, de ne livrer la place à qui que ce pût être, à moins qu'il ne fût muni d'une commission émanée du Roi & des deux Chambres. Ils défendirent au Comte de Newport, Grand Maître de l'Artillerie & Lieutenant de la Tour, de disposer d'aucun canon, ni d'aucunes munitions de guerre; ordonnèrent aux Shérifs de Londres & de Westminster, d'établir un corps de garde permanent pour tenir la Tour bloquée; s'emparèrent de quelques selles destinées pour Kengston, & envoyèrent à la découverte un parti de cavalerie jusqu'à Windsor où le Roi s'étoit retiré avec sa Cour. Les Comtes d'Essex & de Holland ayant reçu ordre de se rendre auprès du Roi, l'un comme Lord Chambellan, & l'autre comme premier Gentilhomme de la Chambre, les Pairs leur défendirent de s'absenter du Parlement, où leur présence étoit nécessaire pour le

1642. service public. De pareils actes d'usurpation prouvoient clairement combien le Parlement cherchoit à anéantir l'autorité royale déja ébranlée par tant de secousses.

Dans ces circonstances, Charles offrit de lever une armée de dix mille hommes pour le service des Protestans en Irlande ; mais le Parlement voulut qu'il fût passé un acte pour enrôler de force les soldats, afin d'augmenter son crédit en accordant des commissions à ses partisans. Les Communes avoient déja envoyé pour cet effet un Bill à la Chambre haute, mais il étoit resté sur le tapis. Le Roi consentit à la proposition que lui fit le Comité des affaires d'Irlande, de transporter sans délai, au nord de ce Royaume, deux mille cinq cents hommes de troupes Ecossoises déja levées, & d'établir leur quartier général à Carrickfergus. Le même Comité ayant demandé à la ville de Londres une somme de cent mille livres sterling par voie d'emprunt, pour secourir l'Irlande, le Maire & les Echevins présentèrent une Requête aux Communes, pour leur exposer l'impossibilité où ils étoient de lever aucune somme par forme d'imposition,

sans le consentement des Prêteurs que l'on ne pouvoit obtenir, parce que les sommes qu'ils avoient déja fournies, n'avoient été ni remboursées, ni appliquées au secours de l'Irlande, pour lequel on les avoit demandées. Ils ajoutèrent que les citoyens étoient découragés par le refus que faisoit le Roi d'employer treize mille Ecossois pour ce service, par le délai apporté à la passation du Bill pour *la presse* des soldats, & par le peu d'attention que l'on avoit à mettre le Royaume en état de défense, & à donner la Lieutenance de la Tour à un sujet en qui la Nation pût prendre confiance. Ils se plaignirent de ce que la mésintelligence qui regnoit entre le Roi & le Parlement, la violation des privilèges & la négligence à exécuter les Prêtres & les Jésuites condamnés, étoient autant de motifs qui concouroient à faire tomber le commerce, à rendre l'argent rare & à désespérer les ouvriers. 1642.

Pym, dans un discours qu'il prononça en présence des deux Chambres du Parlement, fit une vive peinture des gémissemens, de la détresse, des craintes & de la perplexité de la Nation; des différens dangers qui mena-

1642. çoient le Royaume, des malheurs qui les avoient fait naître, des causes sans nombre qui étoient la source de ces calamités, & les attribua toutes aux conseillers pernicieux qui obsédoient Sa Majesté. Il s'étendit sur l'innocence & l'intégrité des Communes si bassement calomniées par le parti mal-intentionné, & il conjura les Lords de concourir vigoureusement avec elles à sauver la Nation. Le Roi se voyant accusé d'avoir accordé des passe-ports aux rébelles, envoya un message à la Chambre, pour demander réparation d'une calomnie aussi noire. Mais la Chambre soutint ce que Pym avoit avancé, & refusa nettement d'accorder au Roi la satisfaction qu'il demandoit. Cependant Charles envoya un nouveau message aux deux Chambres, pour leur proposer d'examiner promptement & sérieusement les moyens les plus propres à maintenir l'autorité royale, à assûrer les revenus de la couronne, à conserver les privilèges du Parlement, la liberté & la propriété des sujets, la sûreté de la Religion Protestante telle qu'elle étoit professée en Angleterre, & à régler les cérémonies du culte divin de manière

qu'à l'avenir elles ne pûssent causer aucun sujet de dispute. Il leur fit entendre qu'il étoit aisé de voir par toutes ces concessions combien il avoit été éloigné de former aucun de ces desseins que les craintes & la jalousie de certaines gens lui attribuoient, & combien, au contraire, il étoit disposé à surpasser les grands exemples des meilleurs Princes, dans les grâces & les faveurs qu'il accorderoit à ses sujets. Les Communes le remercièrent de la bonté qu'il leur témoignoit, & promirent de se livrer sérieusement au travail qu'il leur proposoit : elles supplièrent en même tems Sa Majesté de mettre la Tour de Londres & toutes les autres forteresses du Royaume entre les mains de ceux qui lui seroient recommandés par les deux Chambres. Le Roi répondit à cette adresse que si le Chevalier Jean Byron étoit jugé incapable de conserver la Lieutenance de la Tour, il lui ôteroit sa place, qu'autrement il ne consentiroit pas que ses Officiers fûssent exposés à des affronts qu'ils n'avoient pas mérités ; mais qu'il ne donneroit jamais ce poste à aucun sujet que le Parlement auroit eu quelque raison de

1642.

1642. ſoupçonner. En même tems pour leur donner une preuve du deſir qu'il avoit de les contenter, il ôta la Lieutenance de la Tour à Sir Jean Byron, & la donna à Sir Jean Conyero que les Communes lui avoient recommandé pour un emploi. Le Parlement fit une ordonnance pour le règlement de la milice, & y joignit une liſte de ceux qu'il recommandoit pour Lieutenans des Comtés. Les Chambres la préſentèrent au Roi avec une requête pour demander le conſentement de Sa Majeſté. Charles, voyant que leurs demandes augmentoient à proportion de ſa condeſcendance, appréhenda que cette conteſtation ne ſe terminât par une guerre civile, & jugea qu'il étoit tems de pourvoir à ſa propre ſûreté & à celle de ſa famille. Il envoya la Reine en Hollande ſous prétexte d'accompagner la Princeſſe Marie qui ſe rendoit auprès de ſon époux le Prince d'Orange; & comme il manquoit d'argent, il lui donna quelques-uns des joyaux de la couronne, pour qu'elle pût les vendre en cas de beſoin. Charles étoit tombé du plus haut degré d'une Monarchie enviée par les autres Potentats, dans l'état de la plus honteuſe

dépendance ; dépouillé de son autorité & de tous les avantages qui peuvent faire desirer à un Roi d'hériter du trône de ses ancêtres ; privé de son honneur, de sa réputation & de l'amour de ses sujets par les intrigues les plus viles de la méchanceté & de la calomnie ; exposé à toutes sortes d'insultes & de mortifications, ce Monarque infortuné eut encore la douleur de se voir arracher ses amis, abandonné de ses Conseillers & forcé de sacrifier ses meilleurs Ministres à la fureur d'un parti inflexible. Il ne pouvoit plus se dissimuler que la Puissance Royale ne fût foulée aux pieds, la constitution de l'Etat altérée & renversée, & la Hiérarchie dans le plus grand danger d'être anéantie par le fanatisme. 1642.

Lorsqu'on lui présenta l'ordonnance, il répondit qu'étant sur la route de Douvres avec la Reine & la Princesse, il ne pouvoit statuer sur une affaire aussi importante qu'après son retour. Les Chambres votèrent que sa réponse n'étoit pas satisfaisante, & déclarèrent que s'il persistoit dans son refus, l'ordonnance passeroit par l'autorité unanime du Parlement. Ils sup-

plièrent en même tems Sa Majesté d'é-
1642. tablir sa résidence dans quelque place proche de Londres, & de donner ordre que son Altesse Royale fixât sa demeure au Palais de St. James, & lui représentèrent que le pouvoir de régler ce qui concernoit la milice, ne pouvoit être accordé à aucune Communauté sans l'autorité du Parlement. Le Roi leur répondit que sa décision touchant la milice étoit tellement d'accord avec la raison & la justice, qu'il desiroit pouvoir résider sûrement & honorablement près de son Parlement; qu'il prendroit soin de son fils de façon à remplir son devoir envers Dieu comme père, & envers ses Etats comme Roi. Il les assûra sur son honneur qu'il n'avoit en vue dans toutes ses actions que de procurer la paix & de rendre la justice à ses sujets, & qu'à l'égard de sa propre conservation, il s'en rapportoit à la bonté & à la Providence du très-haut. Les Communes regardèrent cette réponse du Roi comme un refus d'accorder les demandes des deux Chambres relatives à la milice; le neuf de Mars, Charles étant à Newmarket, elles lui présentèrent une déclaration où elles exposoient les motifs

motifs de leurs craintes & de leurs soupçons, fondés sur un prétendu 1642.
complot contre la Religion & la paix du Royaume qu'elles attribuoient aux Conseillers pernicieux qui en imposoient à Sa Majesté. Elles y détaillèrent toutes les violations de privilèges qu'elles avoient éprouvées, & rapportoient entr'autres ce que le Roi avoit dit, qu'il desiroit pouvoir résider sûrement & honorablement près de son Parlement. Elles le supplièrent d'éloigner de sa présence ces indignes Conseillers, les auteurs de tous les dangers & de tous les troubles auxquels la Nation étoit exposée, & de venir avec le Prince [illegible]e sa résidence dans les environs de Londres. Charles, excédé jusqu'au point d'en perdre patience, dit au Comité qu'il prendroit du tems pour répondre à une déclaration aussi étrange qu'inattendue. Il ajoûta que Dieu feroit connoître quelque jour l'origine de tous les complots & de toutes les trahisons, & qu'alors il seroit justifié aux yeux de son peuple. » Je vous avoue mes craintes, conti» nua-t-il, & je prends Dieu à témoin » qu'elles sont plus grandes pour la » vraie Religion Protestante, pour

» mon peuple & pour les loix, que
1641. » pour mes propres droits & ma sû» reté ; quoique je puisse dire avec vé» rité que les uns & les autres sont en » grand danger. Je prie Dieu de me » traiter moi & les miens, comme il » sait que mes intentions sont droites » pour le maintien de la vraie Reli» gion Protestante, ainsi que pour l'ob» servation & le soutien des loix du » Royaume «. Cependant Charles ne put entendre la lecture de la déclaration sans laisser échapper des marques évidentes d'émotion. Il l'interrompit plusieurs fois en s'écriant : » C'est » faux, c'est un mensonge «. Le lendemain, lorsqu'il remit au Comité sa réponse par écrit, le Comte de Pembroke lui demanda s'il ne donneroit pas son consentement à ce que la milice fût établie pour un tems, suivant les désirs du Parlement. Mais le Roi répondit avec chaleur : » Non, » par Dieu, pas même pour une » heure «.

Dans le cours de la contestation relative à la milice, Charles informa le Parlement de l'intention où il étoit de se mettre à la tête des troupes en Irlande, ajoûtant qu'avant d'entre-

prendre cette expédition, il se proposoit de lever une garde de deux mille hommes d'infanterie & de deux cents chevaux dans le Comté de Chester & dans les Comtés voisins. En conséquence il demanda aux deux Chambres de lui assigner un fond pour leur subsistance; mais elles le refusèrent en lui déclarant que s'il levoit ces troupes sans leur consentement, elles interprêteroient sa conduite comme un dessein d'inspirer la terreur au peuple, & qu'elles emploieroient tous leurs efforts pour supprimer les forces qu'il auroit ainsi rassemblées. Les Chambres protestèrent en même-tems que, si le Roi s'absentoit du Royaume, elles n'obéiroient point aux Commissaires ou Régens qu'il nommeroit pour gouverner en son absence, mais qu'elles se chargeroient elles-mêmes de l'administration de l'Etat, conformément aux loix & aux sermens de fidélité que les Membres avoient prêté. L'animosité entre Charles & la majeure partie des deux Chambres, s'étoit accrue au point que chaque parti regardoit la guerre civile comme inévitable, & faisoit ses efforts, par ses

1644.

1642. appels au public, pour en rejetter le blâme sur l'autre.

Le seizième jour de Mars, le Roi envoya un message aux deux Chambres, pour leur signifier que son dessein étoit de résider quelque tems à York, & pour leur recommander d'apporter une sérieuse attention aux affaires d'Irlande. À l'égard de la milice, il se flattoit que les Chambres ne violeroient pas ses droits dont l'article le plus fondamental portoit que ses sujets ne seroient pas obligés d'obéir à aucune ordonnance qui n'auroit pas reçu le sceau de son approbation. Les Communes formèrent une nouvelle adresse qu'elles envoyèrent au Roi : elle n'étoit remplie que d'insinuations odieuses contre la mauvaise conduite des Ministres dans les commencemens du règne de Sa Majesté : c'étoit une misérable récapitulation des craintes que leur inspiroient les prétendus complots & les invasions des Papistes. Cette adresse, en un mot, présentoit la persévérance la plus obstinée à demander le consentement du Roi pour toutes les propositions que les Communes imaginoient de faire au préju-

1642.

dice de sa personne & de son gouvernement. Les réponses du Roi ne respiroient au contraire que l'esprit de candeur, de sincérité, & elles portoient toujours l'empreinte du jugement le plus sain & de l'innocence opprimée. Toutes ses expressions marquoient le desir le plus ardent de faire le bonheur de ses sujets, & dans sa dernière réponse aux deux Chambres, il dit : » Si vous croyez avoir le droit » de demander tout ce qu'il vous plaît, » & dans les termes que vous jugez » à propos d'employer, & si nous ne » pouvons nous y refuser, ni exposer » les motifs de notre refus, sans nous » voir accuser de violer vos priviléges » ou d'avoir pris conseil des ennemis » du Royaume & des fauteurs de la » rébellion d'Irlande, comme il paroît » par vos délibérations sur notre mes» sage daté d'Huntington, vous rédui» rez nos droits à très-peu de chose. » Pour m'exprimer en bon Anglois, » c'est nous ôter la liberté de parler, » ce qui seroit une injustice, quand » même nous ne serions qu'un simple » sujet; mais, étant votre Roi, nous » laissons à d'autres à donner le nom » qui convient à une telle conduite «.

1642. Ce Monarque fit l'aveu sincère des erreurs de sa conduite passée, leur rappella toutes les satisfactions qu'il leur avoit données, réfuta les calomnies atroces que l'on avoit inventées pour le déshonorer, & s'étendit sur les motifs qui l'obligeoient de se refuser à leurs injustes demandes. Les deux Chambres, prétendant se faire un mérite de leur condescendance, passèrent un Bill pour établir la milice; mais Charles refusa de donner son consentement, sur ce qu'elles l'avoient entièrement exclus d'avoir aucune part dans ce règlement.

Lorsque le Roi se retira dans le nord, il avoit certainement intention de se rendre maître de Hull, & de s'assûrer des armes qu'il avoit achetées de ses propres fonds. Cette démarche étoit non seulement excusable, mais devenoit même nécessaire pour sa conservation. Le vingt-trois Avril, il se présenta devant les portes de Hull, avec une suite de trois cents chevaux, & demanda à entrer dans la place. Le Gouverneur Sir Jean Hotham ne voulut y consentir qu'autant que Sa Majesté n'entreroit qu'accompagnée de douze personnes seulement.

Cet Officier prétendoit avoir des ordres exprès du Parlement, qui lui défendoit d'admettre à la fois un plus grand nombre de gens dans la place. Charles consentit à renvoyer sa suite, à l'exception de trente hommes; mais Hotham ayant refusé d'ouvrir les portes à cette condition, fut proclamé traître. Le Roi retourna à York extrêmement piqué de ce contretems, & demanda réparation au Parlement de l'insulte faite à sa personne. Les Chambres répondirent que Hotham n'avoit fait que son devoir. Charles, voyant qu'il n'y avoit plus d'accommodement à espérer, commença à se préparer à la guerre. La Reine étoit occupée en Hollande à acheter de l'artillerie, des armes & des munitions, & le Roi avoit déja mis dans ses intérêts Goring, Gouverneur de Portsmouth. Il donna le commandement de la flotte à Sir Jean Pennington qui lui étoit entièrement dévoué; mais les Chambres firent une remontrance contre ce choix; & dans un écrit qu'elles donnèrent au Lord Littleton, Garde des Sceaux, elles demandèrent que Sa Majesté nommât le Comte de Warwick pour commander la flotte. Le Roi 1642.

le refusa absolument. Cependant le
1642. Comte trouva le moyen d'usurper le commandement par les intrigues du Parlement. Les deux Chambres commencèrent alors à mettre en exécution leur ordonnance touchant la milice & les anciennes compagnies de Londres, qui passèrent la revue en leur présence. Elles envoyèrent en même tems des Députés à York pour espionner la conduite du Roi. Charles, de son côté, pour discréditer les actes de ses adversaires, envoya des ordres secrets à ses partisans dans les deux Chambres, de se retirer du Parlement & de se rendre auprès de sa personne. Un grand nombre obéirent d'autant plus volontiers que leurs vies étoient sans cesse en danger par l'insolence de la populace & par la violence des Membres qui excitoient cette multitude. Le Roi, après avoir assemblé les Francs-Tenanciers du Comté d'York, protesta qu'il ne s'étoit retiré dans le Nord que parce qu'il ne pouvoit plus douter du danger éminent qui menaçoit sa personne. Il résolut en conséquence de se choisir une garde, & demanda leur approbation & leur secours. Après quelques débats, la pro-

position fut approuvée par la majeure partie. On forma une compagnie de Gardes à cheval, composée de Gentilshommes qui s'engagèrent volontairement pour ce service, sous les ordres du Prince de Galles, & un Régiment de vieilles troupes eut ordre de se rendre sans délai sous ses drapeaux. 1642.

La Nation étoit partagée entre le Roi & les deux Chambres. La plus grande partie de la Noblesse & des anciennes familles du Royaume, qui respectoient le bon droit & la vertu, épousèrent la cause de leur Souverain; elle étoit encore soutenue par ceux qui tenoient à la Hiérarchie & à l'ancienne constitution, & en général par tous ceux qui avoient reçu de la nature des dispositions généreuses, & dont les mœurs avoient été polies par la société, & l'esprit cultivé par l'éducation. L'Université d'Oxford s'acquit une gloire immortelle par son attachement à la cause du Roi. Ce Monarque étoit accompagné à York du Lord Littleton, Garde des Sceaux; du Marquis d'Herrford, Gouverneur du Prince de Galles; du Lord Falkland, Secrétaire d'Etat; du Duc de Richmond; des Comtes de Southampton, Devonf-

1642. hire, Clare, Monmouth, Caernarvon, Cumberland, Salisbury, Cambridge, Westmoreland, Rivers, Newport, Lindsey, Bath, Dorset, Northampton, Bristol, Berkshire & Dover; des Lords Newark, Rich, Coventry, Capel, Gray de Ruthven, Pawlet, Saville, Dunsmore, Mowbray & Mortravers; de Howard de Charleton, de Lovelace, de Mohun & de Seymur; de Sir P. Wych, Contrôleur; de Nichols, Secrétaire; de Sir J. Colepeper, Chancelier de l'Echiquier; de Banks, Lord haut Justicier; & d'un grand nombre d'autres Seigneurs employés au service du Roi dans les différentes parties du Royaume. Parmi les Membres qui se retirèrent de la Chambre des Communes, étoit M. Hyde qui fut créé dans la suite Comte de Clarendon. La faction opposée, étoit composée de Républicains, de Protestans non conformistes, & de la classe la plus vile du peuple qu'enflammoit l'esprit de fanatisme.

Dans ces circonstances, Charles fit publier un édit pour transférer les cours de Justice à York; mais les deux Chambres assemblées à Westminster en empêchèrent l'exécution. Le Roi

ordonna aussi au Major-général Skipton, de se rendre auprès de sa Personne; mais cet officier reçut un ordre contraire du Parlement, & il jugea plus à propos d'obéir au dernier. Le dix-neuf Mai, les deux Chambres publièrent une remontrance ou déclaration en forme de réplique aux réponses que le Roi avoit faites à quelques adresses précédentes, & sa Majesté réfuta encore celle-ci par une autre déclaration. Le Parlement récapituloit, comme à l'ordinaire, la conduite erronée du Monarque, & demandoit qu'il voulût bien congédier les troupes qu'il avoit levées; sinon que les Chambres se verroient obligées de prendre des mesures plus efficaces pour assûrer la paix du Royaume. Le deux Juin, elles lui présentèrent dix-neuf articles pour rétablir la bonne intelligence entre le Roi & le Parlement. En consentant à ces nouvelles propositions, ce Prince eût abandonné lâchement à une faction invétérée toute la puissance de la royauté, sa dignité, ses prérogatives; il eût contribué au bouleversement total de la constitution de l'Eglise & de l'Etat, trahi les intérêts de ses successeurs; il se fût réduit 1642.

lui-même à la plus honteuse dépendan-
1642. ce, & il seroit devenu l'esclave de ses ennemis; en un mot il eût été l'opprobre de tous les Princes de la terre. Il fit à ces propositions une réponse satisfaisante pour toute personne, dont le jugement n'eût pas été aveuglé par la passion & par l'esprit de parti; mais ce Monarque avoit affaire à une troupe de gens déterminés à exciter une révolution générale dans le gouvernement, & qui s'étoient trop avancés pour songer à se retirer avec sûreté. Aussi leurs remontrances, leurs délibérations & leurs résolutions étoient-elles calculées de façon à irriter & à allarmer l'esprit du peuple, & à enflammer l'animosité entre le Souverain & le Parlement; tandis que, de son côté, Charles faisoit, depuis le commencement de ce Parlement, ses plus grands efforts pour rétablir la bonne intelligence entre lui & les Chambres: c'étoit le seul but de sa conduite, & il ne s'en écartoit que lorsqu'il étoit poussé à bout par les insultes, ou entraîné par des conseils imprudens dans quelques démarches indiscrettes; malheur dont aucun Souverain n'est exemt!

Le Roi croyant que les Capitaine

de sa flotte étoient attachés à sa Personne & à ses intérêts, ôta au Comte de Northumberland la place de Grand Amiral, ordonna au Comte de Warwick de se démettre de son commandement, qui étoit donné à Sir Jean Pennington, & écrivit à chaque Capitaine en particulier pour qu'il eût à lever l'ancre des Dunes, & à venir mouiller directement dans la baye de Burlington. Les Capitaines auroient volontiers exécuté ce projet; mais les ordres furent donnés avec tant de lenteur & d'indiscrétion, que Warwick eut tout le tems de gagner ces Capitaines les uns après les autres, & de s'assûrer de leur soumission à son commandement. Cependant le Comte de Newcastle s'empara de la ville de ce nom pour le service de sa Majesté, qui venoit de recevoir un petit secours d'armes & de munitions de Hollande. Le Comte d'Hertford fut nommé Lieutenant-Général des comtés occidentaux: le Comte de Lindsey eut le commandement de l'armée sous le Roi: Sir Jacob Ashley fut fait Général de l'infanterie, & le commandement de la cavalerie fut réservé au Prince Rupert, neveu du Roi. Le Lord Digby, qui

1642.

s'étoit déguisé pour passer de Hollande en Angleterre, fut fait prisonnier
1642.
dans la traversée, & conduit à Hull, où il se découvrit à Hotham, sur la générosité & l'honneur duquel il comptoit. Le Gouverneur le renvoya, en lui faisant les protestations les plus sincères de son attachement pour le Roi, & l'assûrant que si sa Majesté vouloit seulement paroître devant la place avec une apparence d'armée, il capituleroit après la première décharge de l'artillerie royale : mais avant que ce projet pût avoir son exécution, Hotham fut veillé de si près par son fils & par les autres officiers de la garnison, qui étoient dévoués aux deux Chambres, que, lorsque Charles parut, il s'excusa sur l'impossibilité où il se trouvoit de tenir sa promesse; ensorte que le Roi, qui manquoit de tout ce qui étoit nécessaire pour faire un siége en forme, fut obligé de renoncer à cette entreprise.

Vers le commencement d'Août, Goring, Gouverneur de Portsmouth, qui s'étoit déclaré ouvertement pour le Roi, se vit bloquer par mer & par terre, & capitula peu de jours après. Dans cet intervalle, le Roi fit publier une déclaration contre les deux Cham-

bres, par laquelle il les taxoit d'être coupables de haute-trahison, & défendoit à ses sujets de leur obéir; ordonnant en même tems à toutes personnes en état de porter les armes de se rendre à Nottingham, où il se proposoit de planter l'étendard royal. Cependant il détacha le Comte d'Hertford avec plusieurs autres Seigneurs pour ménager ses intérêts dans les Comtés occidentaux, & se rendit lui-même à Lincoln où il emprunta des armes pour l'usage des troupes qu'il avoit nouvellement levées : delà il marcha à Nottingham où il passa en revue sa cavalerie, composée de sept cents hommes, bien équipés & bien montés. Sur la nouvelle qu'il reçut que le Comte d'Essex étoit en marche vers Coventry, il s'avança jusqu'à cette ville avec sa cavalerie, dans la vue de prévenir l'ennemi; mais le Maire lui en ayant refusé l'entrée, il retourna à Nottingham, pénétré de chagrin, après avoir laissé le commandement de la cavalerie au Commissaire général Wilmot, qui, le lendemain, lâcha honteusement le pied devant une troupe de douze cents hommes d'infanterie, escortée par un détachement de cavaliers.

1642.

1642. Lorsque l'Etendard royal parut à Nottingham, il ne se présenta qu'une poignée de miliciens bourgeois. Cet infortuné Monarque, destitué d'armes, de troupes, d'artillerie & de munitions, offroit le spectacle le plus triste & le plus intéressant : chaque moment l'exposoit au hazard d'être enveloppé par ses ennemis, dont le nombre montoit à cinq mille hommes de pied & à quinze cents chevaux, qui avoient déja pris possession de Coventry. Dans cette extrémité, il envoya un Message au Parlement pour lui proposer un traité d'accommodement. Les Députés furent traités avec le plus grand mépris par les deux Chambres; Elles firent réponse qu'elles ne mettroient bas les armes que lorsque le Roi abandonneroit à la justice de son Parlement les Conseillers pernicieux qui l'entouroient. Pendant cette contestation, où les deux Chambres demandoient au Roi des concessions qu'elles sçavoient bien qu'il ne leur accorderoit jamais, le Comte d'Essex assembla une armée de seize mille hommes à Northampton, avec un train considérable d'artillerie. Le Roi, craignant de n'être pas en sûreté à Nottingham, commença

à se mettre en marche pour le pays de Galles, dans l'espérance de s'assûrer de Chester & de Shrewsbury. A Wellington, dans le voisinage de Darby, il harangua sa petite armée, protestant, en présence de Dieu, qu'il vouloit maintenir la vraie Religion Protestante, telle qu'elle étoit établie dans l'Eglise d'Angleterre ; défendre les droits & les priviléges de ses Sujets ; & sur-tout observer les loix auxquelles il avoit donné son consentement dans le Parlement actuel. Les habitans de Shrewsbury le reçurent avec les plus vives démonstrations de joie & d'affection. Il y établit son quartier général, & en peu de jours, le nombre de ses troupes augmenta au point, qu'il se trouva bien-tôt à la tête de dix mille hommes d'infanterie & de quatre mille chevaux. Quelques amis de Londres lui envoyèrent des secours d'argent : la fidéle Université d'Oxford lui fit présent de sa vaisselle d'argent, & l'Université de Cambridge suivit le même exemple. Sir Jean Byron avoit été envoyé à Oxford avec un petit détachement pour recevoir ce don gratuit, & le Prince Rupert, qui avoit pris le com-

1642.

mandement de la cavalerie, fut déta-
1642. ché avec un autre corps à Worcester, pour assûrer la retraite de Byron. A peine le Prince & son frère Maurice eurent-ils mis pied à terre dans cette ville, qu'ils apperçurent cinq cents cavaliers de l'armée d'Essex, commandés par le Colonel Sandys, qui s'avançoient par un défilé dans le voisinage. Aussitôt le Prince & ses gens montent à cheval, & avec un courage & une présence d'esprit admirables, attaquent l'ennemi comme il sortoit du défilé, & le mettent entièrement en déroute après avoir tué le Commandant & environ trente hommes, & après avoir fait plusieurs Officiers prisonniers. Le succès de cette première escarmouche inspira le plus grand courage aux partisans de Charles, & imprima à ses ennemis la terreur du Prince Rupert qui avoit donné de si bonne heure des preuves de sa conduite & de sa bravoure. Immédiatement après cette action, le Prince conduisit son convoi à Shrewsbury où l'on fondit la vaisselle d'Oxford pour l'usage du Roi, & le lendemain le Comte d'Essex entra dans Worcester,

où il résida quelques tems pour mettre en sûreté les villes d'Hertford, de Glocester & de Bristol. 1642.

Le Roi ayant assemblé une armée avec laquelle il crut pouvoir agir offensivement, marcha de Shrewsbury à Londres, & deux jours après, Essex se mit en mouvement pour harceler son arrière-garde. Lorsque Charles apprit que le Comte étoit à six milles de lui à Keniton, village situé sur les limites du Comté de Warwick, il rangea son armée à Edge-Hill, & lui livra bataille le Dimanche vingt-trois Octobre. L'armée commandée par Essex étoit de beaucoup supérieure à celle du Roi qui ne montoit pas à plus de dix mille hommes d'infanterie & de cavalerie. Il posta sur l'aîle gauche Ramsay, Officier Ecossois, avec un corps de mille cavaliers, & prit lui-même le commandement de la ligne d'infanterie qui s'étendoit depuis Keniton jusques vers Edge Hill. Sir Guillaume Balfour, sous les ordres du Comte de Bedford, commandoit un corps de réserve. L'aîle droite du Roi, toute composée de cavalerie, avoit à sa tête le Prince Rupert, & la gauche étoit commandée par le Commissaire Wil,

mot, & par Sir Arthur Ashton. Le
1642. Comte de Lindsey, quoique Général, combattoit à pied à la tête de son régiment; Sir Edmond Verney, Chevalier Maréchal, portoit l'étendard royal; & Sir Jean Byron, avec son seul régiment, formoit le corps de réserve. Vers les trois heures après midi, comme le Prince Rupert s'avançoit pour charger l'aîle gauche de l'ennemi, Sir Fidéle Fortescue abandonna Ramsay avec toute sa troupe, & se joignit au Prince qui tomba avec tant d'impétuosité sur les ennemis, qu'ils furent d'abord mis en déroute, & poursuivis l'espace de deux milles. Wilmot & Sir Arthur Ashton eurent le même succès contre l'aîle droite d'Essex, & la réserve, que commandoit Byron, se joignit à eux pour la poursuite, laissant l'infanterie des deux partis se disputer la victoire. Pendant le combat, Sir Guillaume Balfour, s'avança avec son corps de réserve, prit les Royalistes en flanc, & leur tua beaucoup de monde. Le Comte de Lindsey fut blessé mortellement, & son fils, le Lord Willoughby, fut fait prisonnier en défendant son père. Sir Edmond Verney ayant été

tué, l'étendard royal tomba entre les mains de l'ennemi; mais il fut recouvré par la valeur du Capitaine Jean Smith. La confusion extrême qui regnoit dans l'Infanterie des Royalistes, exposa le Roi & ses fils au danger d'être pris par la réserve de l'ennemi. Lorsque le Prince Rupert & Wilmot revinrent de la poursuite, leurs troupes étoient si fatiguées & si peu en ordre, qu'il ne fut pas possible de les ranger pour retourner à la charge, ensorte que la victoire resta indécise. On conserva son terrein de part & d'autre, & le lendemain les deux armées se trouvèrent encore en présence. Il étoit resté environ cinq mille hommes sur le champ de bataille, dont le plus grand nombre avoit été écrasé par la cavalerie du Roi. Outre le Comte de Lindsey & Sir Edmond Verney, le Roi perdit le Lord Aubigney, frère du Duc de Richmond & de Lennox. Du nombre de ceux qui périrent dans l'autre parti, furent le Lord St Jean de Bletnezo, l'aîné des fils du Comte de Bolingbroke, & Charles Essex, Officier de grande réputation. Le Lord Willougby, Sir Edouard Stradling, Sir Thomas Lunsford & plusieurs au-

1642.

1642. tres Officiers de distinction de l'armée du Roi furent faits prisonniers. Les soldats souffrirent excessivement du froid, & des deux côtés les armées paroissoient vaincues. Essex se retira au château de Warvick, & le Roi, après avoir nommé Ruthven Général de son armée, à la place du Comte de Lindsey, marcha à Bambury, & somma le château de se rendre. Quoique la garnison fût composée de huit cents hommes d'infanterie & d'un corps de cavalerie, elle capitula aussi-tôt, & la plûpart prirent parti dans l'armée du Roi. Il laissa une garnison dans cette place, sous les ordres du Comte de Northampton, & le lendemain il entra dans Oxford, où il fut reçu par les habitans & par les écoliers avec les plus grandes démonstrations de joie.

Les deux Chambres s'étoient arrogé la victoire, mais elles furent consternées en apprenant les détails de cette journée. Les amis du Roi à Londres saisirent cette occasion d'exagérer les exploits des Royalistes, & d'insister sur la nécessité de faire la paix. Charles, de son côté, qui reclamoit la victoire de l'affaire d'Edge-Hill, & qui ne cherchoit qu'à fortifier ses prétentions

& à intimider ses ennemis, envoya offrir le pardon à la ville de Londres & à plusieurs autres qui s'étoient déclarées pour le Parlement. Ses amis secrets ne laissoient échapper aucune occasion d'exalter ses avantages, & d'inspirer au peuple de l'aversion pour la guerre. D'un autre côté le Parlement résolut de demander la paix, mais de faire en même tems des préparatifs pour continuer la guerre, &, en cas de nécessité, de demander du secours aux Ecossois. L'armée d'Essex fut recrutée par un grand nombre d'apprentifs qui s'enrôlèrent en conséquence d'une déclaration des deux Chambres, portant que tout le tems de leur service dans l'armée, seroit imputé sur celui de leur apprentissage. Le Roi, de l'avis de ses amis, résolut de s'approcher de Londres avant que la consternation causée par les nouvelles de la bataille fût dissipée, dans l'espérance qu'il pourroit se former quelque soulèvement en sa faveur. En conséquence il marcha à Reading qui fut abandonné avec précipitation par les troupes du Parlement. De-là il s'avança jusqu'à Colebrook. Ce mouvement allarma les deux Chambres; les craintes du

1642.

1642. peuple devinrent tumultueuses, & produisirent de grandes clameurs, ce qui engagea le Parlement à députer vers le Roi les Comtes de Northumberland & de Pembroke, avec trois Membres des Communes, pour supplier Sa Majesté de choisir sa résidence dans quelque place voisine de Londres, où elle pût être à portée de traiter d'une façon convenable avec son Parlement, afin de prévenir une plus grande effusion de sang & de rétablir la paix du Royaume. Charles fit une réponse également gracieuse & favorable aux Députés, & choisit le château de Windsor dont le Parlement étoit en possession, pour y résider pendant tout le tems de la négociation; mais ces heureuses apparences d'un accommodement furent détruites par l'impétuosité du Prince Rupert. Ce jeune guerrier, sur la nouvelle que le Comte d'Essex avoit pris possession de Kingston, d'Acton & de Brentford, s'avança avec toute sa cavalerie jusqu'à Hounslow, où, au risque d'être coupé, il envoya un message au Roi pour demander d'être soutenu par le reste de l'armée. L'infanterie se mit aussitôt en marche, & emporta Brentford d'assaut,

d'assaut, après un combat très-vif dans lequel les Royalistes firent plus de cinq cents prisonniers & prirent onze drapeaux, quinze piéces de canon & une grande quantité de munitions. Les Chambres se récrièrent hautement contre cette attaque qu'elles assûroient être une preuve du peu de sincérité & des desseins perfides du Roi, quoiqu'elles n'eussent aucune raison de se plaindre, puisqu'elles n'avoient pas demandé de suspension d'armes, & que leur Général s'étoit emparé de Kingston & d'Acton. Cependant Charles envoya un message au Parlement pour lui déclarer qu'il n'avoit agi qu'en conséquence des mouvemens du Comte d'Essex; mais qu'il étoit toujours disposé à la paix, & qu'il attendroit leurs Députés à Brentford. Son messager fut maltraité & emprisonné; les deux Chambres prétendirent que le Roi avoit intention de saccager & de détruire la ville de Londres, & en conséquence elles ordonnèrent au Maire d'envoyer la milice bourgeoise pour renforcer le Comte d'Essex. En même tems les citoyens de Londres prêtèrent de l'argent au Parlement qui leur en assûra l'intérêt, & qui engagea 1642.

1642. la foi publique du Royaume pour le remboursement. Avec ce secours les Chambres renforcèrent leur armée, dont elles établirent le Comte d'Essex seul Général.

Toute espérance de paix étant alors évanouie, Charles laissa une forte garnison à Reading & marcha avec le reste de son armée à Oxford. Il garnit également de troupes les villes de Wallingford, de Bril, sur les confins du Comté de Buckingham & de Banbury, & il établit le quartier général de sa cavalerie à Abington. Comme Marlborough, dans le Comté de Wilt, étoit entre les mains de Ramsay qui le tenoit pour le Parlement, le Roi y envoya Wilmot, nommé depuis peu Lieutenant Général de la cavalerie, avec un fort détachement; il emporta la ville d'assaut, prit le Gouverneur, les Officiers, fit mille prisonniers & retourna à Oxford avec quatre piéces de canon & une quantité prodigieuse d'armes & de munitions. Cet avantage fut en quelque sorte contrebalancé par la perte du Lord Grandison, qui fut pris à Winchester avec trois ou quatre régiments de Cavalerie, d'où il trouva ensuite moyen de s'échapper à

Oxford. Quoique les revenus du Roi eussent été interceptés, l'attachement & la générosité d'Oxford, l'affection de ses fidéles partisans & particuliérement les sommes que lui fournirent ses amis de Londres, le mirent en état de défrayer son armée & de faire des préparatifs pour la campagne suivante. Le Parlement, pour subvenir à ses besoins, nomma un Comité qui fut chargé de faire mettre en lieu de sûreté l'argent monnoyé ou autre, ainsi que les chevaux, pour empêcher qu'ils ne tombâssent entre les mains des Royalistes. Il fut aussi ordonné au Maire de Londres de contraindre tous les habitans de la ville qui ne contribueroient pas au-dessus du vingtième de leurs revenus, de saisir leurs biens pour satisfaire à cette imposition, de percevoir leurs rentes, de composer pour leurs dettes, & même d'emprisonner des familles entières. Un grand nombre de citoyens, qui étoient affectionnés au Roi, dressèrent une requête par laquelle ils demandoient au Parlement de faire un traité de paix; mais les deux Chambres refusèrent de la recevoir. Le Parlement paroissoit n'avoir rien plus à cœur que l'abolition 1642.

1642. de l'Episcopat ; en conséquence les Communes préparèrent un Bill, qui, par leurs intrigues, passa dans la Chambre haute, où il auroit naturellement dû éprouver les plus fortes oppositions. Ce point important une fois gagné, les Communes commencèrent à rédiger des propositions de paix pour être présentées à Sa Majesté.

Cependant le Comte de Newcastle, ayant levé dans le Nord des troupes pour le service du Roi, rencontra au passage de la rivière Tus, le jeune Hotham à la tête d'un fort détachement de l'armée du Lord Fairfax qui commandoit dans cette place pour le Parlement. Le Comte força le passage & prit possession d'York à la tête de huit mille hommes. Il attaqua ensuite les retranchemens de Fairfax à Tadcaster, mais il fut obligé de se retirer après un combat très-vif. A Gisborough, Sir Hugues Cholmley défit six cents hommes des troupes du Roi. Le jeune Fairfax, fils du Général de ce nom, prit la ville de Luds, dont la garnison montoit à quinze cents hommes que commandoit Sir Guillaume Saville. Dans la partie méridionale du Royaume, Sir Guillaume Savilie, pour le

Parlement, réduisit Farnham, Winchester & Chichester. Au mois de Février suivant, le Prince Rupert prit d'assaut la ville de Cisemesteo, & fit douze cents prisonniers. Le Lord Brook fut tué en attaquant quelques troupes du Roi à Litchfield; mais l'avantage resta à son parti. Ce Commandant fut remplacé par Jean Gill, qui, avec un renfort de troupes que Sir Guillaume Brereton lui envoya de Nantwich, marcha à Stafford pour chercher le Comte de Northampton qui lui livra bataille à Hopton-heath, quoique Gill eût trois fois plus de monde que lui. Au premier choc la cavalerie des ennemis fut rompue; mais le Comte, après avoir donné les plus grandes preuves de courage, fut démonté & périt sur le champ de bataille en refusant de recevoir quartier des mains de ces infames rebelles. Sir Jean Byron, qui commandoit la cavalerie victorieuse, eût recommencé l'attaque le lendemain, si l'ennemi ne se fût retiré à la faveur des ténèbres. La guerre ne se faisoit pas avec moins de vigueur dans les Comtés occidentaux. Le Marquis d'Hertford, commandant pour le Roi dans cette partie, établit son

1642.

quartier général à Bath ; mais le
1642. Comte de Bedford, qui commandoit pour le Parlement, ayant levé une armée nombreuse, l'obligea de se retirer dans le pays de Galles, d'où le Marquis détacha Sir Raoul Hopton avec cinq cents chevaux pour soutenir les intérêts du Roi dans le Comté de Cornouaille. Sir Raoul y fut très bien reçu, & par le crédit de Sir Bevil Greenvil, tout le Comté se déclara pour le Roi. Après avoir assemblé trois mille hommes de Cornouaille, Hopton chassa les Commissaires du Parlement de Lanceston & de Faltash; mais ses troupes ayant refusé de servir dans d'autres Comtés, il les congédia après cette expédition. Cependant il trouva moyen d'entretenir environ cinq cents hommes de troupes réglées, avec lesquels il fit des incursions dans le Devonshire. Le Parlement, allarmé de ses succès, forma une armée des troupes qu'il avoit fait lever dans les Comtés de Devon, Darsit & Sommerset, & en donna le commandement au Comte de Stamford. Ce Seigneur envoya un fort détachement dans le Cornouaille, sous les ordres de Ruthven, Officier Ecossois & Gouverneur

de Plymouth, qui fut défait par Sir Raoul Hopton. Les vainqueurs partagèrent leurs forces : une partie marcha avec le Lord Mohun & Sir Raoul Hopton à Saltash, où Ruthven s'étoit réfugié après la dernière affaire, & qu'ils prirent d'assaut; mais l'Ecossois leur échappa & s'enfuit par mer à Plymouth. La seconde division, conduite par Sir Jean Berkley, s'avança contre le Comte de Northampton à Tavistock, que ce Général abandonna à l'approche des Royalistes. Vers le milieu du mois de Février, la Reine arriva de Hollande à la baye de Burlington, où elle fut reçue par le Comte de Newcastle, qui l'escorta jusqu'à York, d'où on la conduisit à Oxford.

1642.

Lorsque le Parlement eut mis la dernière main à ses propositions, il demanda au Roi un sauf-conduit pour un Comité, & il fut accordé aux Comtes de Northumberland, Pembroke, Salisbury & Holland, aux Lords Vicomtes Wenman & Dungarvon; à Sir Jean Holland, Sir Guillaume Litton, Guillaume Pierpoint, Bulstrode, Whitelock, Edmond Waller, & Richard Winwood. Ils reçurent à Oxford l'accueil le plus gracieux

de Sa Majesté. Le Comte de Northumberland lui présenta les propositions, portant : que le Roi congédieroit son armée, retourneroit au Parlement, abandonneroit les coupables au glaive de la justice, passeroit le Bill pour abolir l'Episcopat, ainsi que plusieurs autres pour anéantir le Papisme, & se remettroit à la merci des deux Chambres. Le Roi, de son côté, proposa que ses revenus, villes, forts, magasins & vaisseaux lui fûssent rendus ; que le Parlement renonçât à toute puissance illégale ; que toutes personnes exceptées dans le traité fûssent jugées par leurs Pairs ; que l'on convînt d'une suspension d'armes immédiate, & que la liberté du commerce fût rétablie dans toute l'étendue du Royaume. On ouvrit les conférences sur ces articles ; mais aucun des deux partis ne voulant rien accorder à l'autre, les deux Chambres rappellèrent leurs Commissaires & rompirent la négociation.

1642.

1643. Pendant ce Congrès, Charles détacha le Prince Rupert pour ouvrir une communication entre Yock & Oxford, & il s'étoit déja rendu maître de Birmingham & de Litchfield lors-

qu'il fut rappellé pour marcher au secours de Reading, assiégé par le Comte d'Essex. La garnison étoit commandée par Sir Arthur Ashton; mais une blessure qu'il reçut au commencement du siége, fit passer le commandement au Colonel Fielding. Le Lieutenant Général Vilmot jetta dans la ville un renfort de trois cents hommes avec quelques provisions de poudre. Malgré ce secours, Fielding rendit la place, à condition qu'il lui seroit permis de se retirer avec les honneurs de la guerre. Il avoit négligé de stipuler la grace des déserteurs, & le Comte d'Essex les fit tous exécuter. Fielding fut jugé par un conseil de guerre & condamné à la mort pour avoir rendu la place à de telles conditions; mais le Roi lui fit grace en considération de ses anciens services, & cet Officier vécut pour signaler son courage & donner en différentes occasions de nouvelles preuves de sa fidélité. 1643.

Le Comte d'Essex ayant été joint par Sir Guillaume Waller, fit une tentative infructueuse sur Worcester; il reçut ordre des deux Chambres de marcher à Oxford, où l'on croyoit le

Roi dans le plus grand embarras, faute de munitions. En conséquence le
1643. Comte s'avança jusqu'à Thame, à quelques milles de cette ville. Pendant qu'il occupoit ce poste, le Colonel Urrey, Officier Ecossois, saisit cette occasion de passer dans le parti du Roi, & persuada au Prince Rupert de surprendre les quartiers de l'ennemi, proposant de l'accompagner en qualité de Volontaire. On lui confia un détachement qu'il conduisit à une partie de ces quartiers, où il défit quelques régimens & prit nombre d'Officiers & de soldats qu'il emmena prisonniers à Oxford. Le Prince Rupert, encouragé par ce succès, partit d'Oxford avec un gros détachement de cavalerie, &, après un long circuit, arriva à la pointe du jour à Wiekham, où il tailla en piéces deux régimens des ennemis. Il attaqua ensuite un autre quartier avec le même succès, & essaya de se retirer par un pont, où il avoit laissé une garde suffisante; mais le Comte d'Essex détacha une partie de sa cavalerie pour tenir le Prince en échec jusqu'à ce qu'il pût s'avancer avec son infanterie qui l'atteignit à la plaine de Chalograve. Le Prince fit

volte-face, & les chargea avec tant d'impétuosité, qu'ils prirent la fuite après avoir perdu leurs meilleurs Officiers, entr'autres le célèbre Jean Hambden qui avoit rempli les fonctions de Colonel depuis le commencement de la guerre, avec un courage égal aux autres qualités admirables dont il étoit doué. L'armée du Comte d'Essex, abattue par ces échecs & affoiblie par les maladies & par la disette, diminua de jour en jour, ensorte que ce Général se vit obligé d'abandonner le poste de Thame, & de mettre ses troupes en quartier de rafraîchissement à Uxbridge & à St. Alban. Le Prince Rupert retourna en triomphe à Oxford, & recommanda Urrey au Roi, qui lui conféra les honneurs de la Chevalerie & le commandement d'un régiment. Vers le milieu du mois de Mai, le Comte de Stamford marcha dans le Comté de Cornouaille, à la tête de sept mille hommes d'infanterie & de cavalerie, & avec un train considérable d'artillerie. Il campa sur une hauteur près de Straton, & détacha Sir Georges Chudleigh avec douze cents cavaliers, pour surprendre le grand Shériff de Bodmin, 1643.

1643. Les Royalistes du Comté, sous les ordres du Lord Mohun & de Sir Raoul Hopton, saisirent cette occasion d'attaquer l'infanterie de Stamford pendant l'absence de sa cavalerie. Ils partagèrent leur petite armée en quatre colonnes, & attaquèrent la hauteur par autant de différens côtés. Après un combat opiniâtre, ils gagnèrent le sommet; désarmèrent le Major Général Chudleigh, mirent les Parlementaires en déroute, & s'emparèrent du camp & du canon. Le Comte de Stamford se retira avec précipitation à Exeter, & Sir Georges Chudleigh avec la cavalerie, prit la même route aussitôt qu'il eut appris le désastre du Comte. Les Royalistes marchèrent ensuite dans le Comté de Sommerset, pour se joindre au Prince Maurice & au Marquis d'Hertford. Les deux corps ainsi réunis, formoient une armée de sept mille hommes en très-bon ordre & munie d'une excellente artillerie, ce qui les mit en état de prendre, presque sans coup férir, Bridgewater & le château de Dunstar.

Immédiatement après la bataille de Stratton, le Parlement envoya Sir Guillaume Waller lever une armée

dans le Comté de Sommerset. Cet Officier se conduisit avec tant de diligence & de secret, qu'un détachement de cette armée fut en état de surprendre les quartiers du Comte de Somerton, avant que celui ci eût aucune nouvelle de l'approche des ennemis. Ils furent cependant repoussés par le Comte de Carnarvon, qui les poursuivit si loin qu'il tomba dans une sorte d'embuscade, formée par un gros parti des dragons de Waller, devant lesquels il fut obligé de fuir à son tour, jusqu'à ce qu'il fut joint par le Prince Maurice. Il s'entama une action très-vive, dans laquelle le Prince donna des preuves multipliées de son intrépide valeur, & l'ennemi fut enfin mis en déroute avec une perte considérable. Après quelques escarmouches suivies de différens succès, le Prince & le Marquis marchèrent à Mansfeild, cinq milles au-delà de Bath sur la route d'Oxford. Waller, qui avoit dessein d'empêcher leur jonction avec le Roi, ayant reçu de Londres un renfort de cinq cents cavaliers, complettement armés de cuirasses & d'armes défensives, s'empara de la hauteur de Landsdown,

1643.

qu'il fortifia de canons & de parapets. Ensuite il détacha vers Mansfeild un corps de cavalerie, qui fut repoussé par les Royalistes. Après quoi ceux-ci se rangèrent en bataille dans la place ; mais voyant la position avantageuse de l'ennemi, ils se retirèrent dans leurs anciens quartiers. Waller envoya toute sa cavalerie pour les prendre en flanc & en queue. Le nouveau régiment de cuirassiers fit des prodiges, & la cavalerie Royale, regardée jusqu'alors comme invincible, fut rompue & prit l'épouvante. Cependant elle ne tarda pas à être ralliée par la valeur de ses Officiers, & elle força l'ennemi de fuir à son tour. Alors les Royalistes attaquèrent la hauteur avec un courage surprenant, & gagnèrent le sommet après un combat des plus vifs. L'ennemi se retira derrière un retranchement, où il fit face aux troupes du Roi jusqu'à la nuit, à la faveur de laquelle il se retira à Bath. Le Marquis resta sur le champ de bataille ; mais cette victoire coûta cher. Sir Bevil Greenvil fut tué dans l'attaque, avec plusieurs autres Officiers de mérite, & le lendemain comme Sir Raoul Hapton & le Sergent-Major

1643.

Sheldon battoient l'estrade à cheval, ils furent renversés par l'explosion d'un chariot à poudre. Le Major mourut le lendemain, au regret inexprimable de l'armée, dont il étoit chéri pour son courage & la douceur de son caractère. Sir Raoul fut tellement maltraité que l'on désespéra de sa vie. La perte de ce grand homme, qui étoit l'idole des soldats, leur fut aussi sensible qu'une défaite, & ils se retirèrent à Mansfeild le cœur pénétré de douleur. 1643.

Le Marquis résolu alors de joindre Sa Majesté, se mit en marche pour Oxford; mais Waller s'attacha à le suivre avec tant de vigilance & d'activité, que le Marquis jugea impraticable de gagner cette place avec toute son armée. Il fut donc décidé que le Prince Maurice & lui se feroient jour à travers l'ennemi, les armes à la main, & que l'infanterie & le canon resteroient à Devizes, dont Walker forma aussi-tôt le siège. Le Comte de Crawford à la tête de son régiment de cavalerie, tenta de faire entrer dans la place un convoi de munitions; mais il fut coupé par un gros corps de cavalerie ennemie, & ne se sauva qu'a-

vec beaucoup de difficulté après avoir
1643. perdu tout son convoi. Cet échec jetta les assiégés dans le plus grand embarras, & Sir Waller les pressoit si vivement, qu'il leur étoit impossible de défendre long-temps la place. Le Roi, informé de leur situation, détacha le Lord Wilmot, avec quinze cents chevaux & deux pièces de canon pour leur donner du secours. A la première nouvelle de l'approche de Wilmot, Waller rangea ses troupes en bataille dans la plaine de Round-Way, pour empêcher la jonction de ce Général avec les troupes du Roi. Wilmot, dans l'espérance que l'infanterie de Devizes sortiroit pendant le combat & s'uniroit à lui, résolut de livrer bataille à l'ennemi. Waller s'avança avec toute sa cavalerie pour charger les Royalistes, mais on le reçut si vigoureusement, que son invincible régiment de cuirassiers fut rompu & toute sa cavalerie mise en déroute avec un grand carnage. Dans ce moment Wilmot ayant été joint par l'infanterie de Cornouaille qui étoit sortie de Devizes, attaqua celle des ennemis avec tant d'impétuosité, que presque tous furent tués ou faits prisonniers: Wal-

ler, avec une poignée de monde se sauva à Bristol, qui tenoit pour le Parlement. Le même jour de cet heureux évènement, le Roi reçut dans la plaine de Keinton la Reine son épouse, qui emmenoit avec elle environ deux mille hommes d'infanterie & mille de cavalerie, avec six pièces de canon, deux mortiers & cent chariots de munitions qui furent conduits en sûreté à Oxford. 1643.

Le Roi, sollicité par le Prince de Rupert, consentit au siege de Bristol, pour lequel toute l'armée fut employée. Le Prince établit ses quartiers du côté de Glocester, & les troupes de Cornouaille prirent poste du côté de Sommerset. Nathaniel Fiennes commandoit dans la place, à la tête de deux mille cinq cents hommes de pied & d'un régiment de dragons. La ville étoit bien fortifiée & munie d'une quantité suffisante de vivres & de munitions. Il fut décidé dans un conseil de guerre de donner l'assaut, & les troupes commencèrent l'attaque des deux côtés de la ville avec une intrépidité étonnante. Celles de Cornouaille, malgré toute leur valeur, furent obligées de battre en retraite

1643. après avoir perdu plusieurs braves Officiers. Le Prince Rupert fut plus heureux : le Colonel Washington força les lignes & ouvrit le passage à la cavalerie. Alors les ennemis abandonnèrent leurs postes, & se retirèrent dans la Ville. Le Gouverneur demanda un pour-parler, & rendit la place à condition qu'il en sortiroit avec armes & bagages. La réduction de Bristol coûta au Roi plusieurs braves Officiers, dont il regretta beaucoup la perte ; on comptoit parmi les blessés le Lord Vicomte Grandison, qui mourut de ses blessures. C'étoit un jeune * Seigneur rempli des sentimens de l'honneur, d'un courage invincible, & d'une fidélité à toute épreuve. Fiennes, Gouverneur de Bristol, fut condamné à mort par le Parlement, pour avoir rendu cette place ; mais on commua la peine, à la sollicitation du Comte d'Essex. Vers le même tems le Comte de Newcastle rencontra le Lord Fairfax à Aterston-Moor, dans le Nord, & le défit entièrement. Fairfax se retira à Hull, dont il fut nommé Gouverneur à la place de Hotham, que le Parlement avoit fait mettre en prison. L'animosité la plus violente com-

mença à éclater entre le Comte d'Essex & Sir Guillaume Waller, ce qui ne contribua pas peu à allarmer les deux Chambres. Le Comte fatigué de la guerre, avoit conçu de la jalousie contre ce favori de la nation, & Waller taxoit le Comte d'avoir négligé son devoir, en laissant passer la Reine à Oxford, & en souffrant que Wilmot eût secouru Devizes. Ce concours de calamités fit une si grande impression sur les deux Chambres qu'elles envoyèrent une députation aux Ecossois pour les engager à venir à leur secours.

1643.

Si, au milieu de ses succès, le Roi eût marché droit à Londres, avant que le Parlement se fût remis de sa frayeur, il est probable, que la guerre se seroit terminée à son honneur & à son avantage : mais il espéroit se rendre maître de toute la Severne, en s'emparant de la Ville de Glocester. La garnison de cette place étoit commandée par le Colonel Massey Officier de fortune, qui avoit d'abord servi dans l'armée du Roi sous les ordres de Sir Guillaume Leg. Ce Général se chargea de sonder les sentimens de Massey en faveur du Roi par une lettre à la-

quelle celui-ci fit une réponse assez
1643. brusque; mais il recommanda en secret au messager d'assurer le Colonel Leg, que Sa Majesté pouvoit compter sur son attachement. Il ajoûta que si le Roi en personne vouloit sommer la Ville, il la lui rendroit aussi-tôt; mais que si le Prince Rupert en faisoit le siège, il la défendroit jusqu'à la dernière extrémité. Le Roi accompagné du Marquis d'Hertford, marcha sans perdre de tems à Glocester, & arriva le dix d'Août dans le voisinage de cette Ville. Il envoya sur le champ un trompette pour sommer la Ville de se rendre; mais il reçut pour réponse que les habitans conserveroient la Ville aussi long-tems qu'il seroit en leur pouvoir, conformément aux ordres de Sa Majesté, signifiées par les deux Chambres du Parlement. Malgré ce contre-tems il fut résolu dans le Conseil du Roi d'assiéger cette place dans toutes les formes.

Jusqu'alors le Parlement avoit agi avec unanimité; mais il commençoit à être troublé par la discorde & les conspirations. Edmond Waller, ce Poëte célèbre, s'étoit opposé par des satyres piquantes & par une éloquence

admirable aux Conseils violens qui gouvernoient les Communes. Il avoit la confiance du Comte de Northumberland & de toutes les personnes modérées qui détestoient les procédés furieux de cette Chambre. De concert avec son beau-frere Tomkyns & Chaloner, l'ami intime du Comte, il forma un association de Lords & de Citoyens, pour refuser le payement des taxes illégales imposées par le Parlement sans le consentement du Roi. Leurs entretiens furent entendus par un valet de Tomkyns, qui les rapporta à Pym. Ils furent arrêtés tous les trois, & condamnés à mort. On pendit Tomkyns & Chaloner à des gibets, qui avoient été dressés devant leurs propres portes : Waller sauva sa vie en déposant contre ses amis, en contrefaisant toute l'expression de la douleur & du repentir, en gagnant les Ministres Puritains & en payant un amende de dix mille livres sterling. Les Lords & les Communes souscrivirent alors une convention à laquelle ils assujettirent leur armée : elle portoit qu'ils ne mettroient jamais bas les armes, tant que les Papistes, qui étoient en guerre avec le Parle- 1643.

ment, ne feroient point livrés à la
1643. Juftice. L'infolence de cette faction étoit montée au point qu'ils accufèrent la Reine de haute trahifon, & préfentèrent cette accufation à la Chambre des Lords. Le Roi, indigné de cette infulte, fit publier un Edit par lequel il défendoit à fes fujets d'obéir aux deux Chambres, qu'il ne reconnoiffoit plus pour Parlement. Plufieurs des membres fe retirèrent de la Chambre où ils ne pouvoient demeurer plus long-tems avec sûreté. En même-tems un grand nombre de Citoyens & de femmes préfentèrent une requête aux deux Cambres pour demander la paix; mais plufieurs de ces malheureux furent tués & d'autres bleffés par une troupe de cavalerie que commandoit un certain Hervey. Le Parlement paffa une ordonnance pour lever une nouvelle armée, fous les ordres du Comte de Manchefter, afin de l'oppofer au Comte de Newcaftle, & de protéger les Comtés affociés. Il envoya enfuite un Comité pour complimenter le Comte d'Effex, qui, depuis quelque tems étoit extrêmement dégoûté de la guerre. Les deux Chambres reçurent Waller après fa défaite, avec les mar-

ques de la plus haute estime. Cependant le Comte de Portland, les Lords Lovelace & Couway se rendirent à Oxford, & leur exemple fut suivi par le Comte de Clare. Les Comtes de Bedford & de Holland s'échappèrent & joignirent la garnison du Roi à Wallingford, & le Comte de Northumberland se retira à sa terre de Petworth dans le Comté de Sussex. 1643.

Tandis que le Roi étoit occupé au siège de Glocester, plusieurs Villes importantes des Comtés occidentaux rentroient sous sa domination. Cependant le Comte d'Essex, à la tête d'un corps de troupes que lui avoit fourni le Parlement, força les Royalistes de lever le siège de Glocester; il entra dans la Ville en triomphe, au moment où la garnison étoit réduite à l'extrémité & prête à se rendre. Après avoir pourvu cette place de vivres, de munitions & d'un renfort de troupes, il se porta tout-à-coup sur Cirencester, où il surprit deux Régimens de Royalistes & s'empara d'une grande quantité de provisions destinées pour l'armée du Roi. Delà il prit sa route par la partie septentrionale du Comté de Wilt, &

1643. avoit déja marché l'espace de vingt milles, avant que le Roi fût informé de ses mouvemens. Charles détacha le Prince Rupert pour le couper dans sa marche, en attendant qu'il pût le joindre en personne avec son infanterie. Le Prince fit tant de diligence, qu'il chargea les ennemis avant qu'ils eussent gagné Newbury, & jetta la confusion dans leur arrière-garde. Le lendemain le Roi, à la tête de son infanterie, prit possession de Newbury, ensorte qu'Essex fut obligé de passer la nuit en pleine campagne sans tentes ni couvert. Il rangea ses troupes en bataille à Bigs-Hill, à un mille de Newbury, & fit ses dispositions avec toute l'habilité que l'on pouvoit attendre d'un aussi grand Général. Les troupes du Roi commencèrent par des escarmouches avec de petits partis détachés; mais elles s'engagèrent insensiblement si avant, que Sa Majesté jugea qu'il étoit indispensable de hazarder une bataille générale. La cavelerie Royale chargea avec son impétuosité ordinaire, & mit en déroute celle du Comte d'Essex; mais elle ne put entamer son infanterie, derrière laquelle la cavalerie se rallia autant de

de fois qu'elle fut mise en désordre. Les milices de Londres sur-tout s'opposèrent comme un rempart aux efforts multipliés des Royalistes, & se servirent avec tant d'adresse de leurs piques, que le Prince Rupert tenta inutilement de les rompre à la tête de l'élite de sa cavalerie. Le combat se soutint avec une égale opiniâtreté de part & d'autre, & la nuit sépara les combattans sans qu'aucun des deux partis pût reclamer la victoire. Le Roi fit retirer ses troupes du champ de bataille, & le lendemain le Comte d'Essex continua sa marche vers Reading, où il arriva avec son canon & ses bagages, malgré que son arrière-garde eût beaucoup souffert du Prince Rupert, qui la chargea dans des défilés, à la tête de sa cavalerie & de mille Mousquetaires. Quoique le nombre des hommes tués à la bataille de Newbury ne fût pas considérable, le Roi fit une perte irréparable par la mort de quelques Seigneurs qui périrent dans cette action. Le Comte de Carnarvon, qui avoit servi son Souverain avec autant de courage que d'habileté, fut percé d'un coup d'épée, & expira une heure après. Le Comte de Sunderland,

1643.

jeune Seigneur qui donnoit les plus
1643. belles eſpérances, fut tué d'un boulet
de canon ; mais rien n'affecta plus le
parti du Roi que la perte généralement regrettée du bon, du grand, de l'aimable Lucius Cary, Lord Vicomte Falkland, Sécrétaire d'Etat, le favori des Muſes, le protecteur de la ſcience & du mérite, le modèle de l'intégrité & de toutes les vertus. Cet excellent perſonnage s'étoit conſtamment oppoſé à la couronne dans toutes les meſures qu'il avoit jugé dangereuſes pour la liberté des ſujets & les priviléges du Parlement ; mais lorſqu'il s'apperçut que le but de ſes chefs étoit de renverſer la conſtitution ; que le Roi avoit ſuffiſamment réparé les erreurs de conduite que l'on pouvoit reprocher à la première partie de ſon règne, par les conceſſions multipliées qu'il avoit faites en faveur de ſes ſujets, il blâma hautement leurs démarches, & embraſſa la cauſe de ſon Souverain opprimé. Cependant il fut toujours ſi fortement affecté de voir ſa patrie plongée dans les malheurs d'une guerre civile, qu'il perdit la ſérénité naturelle de ſon caractère ; devint ſilencieux, penſif & réſervé ; &

lorsqu'il étoit avec ses amis, on lui entendoit souvent pronononcer avec un profond soupir le mot de « paix ». 1643.

A peine le Comte d'Essex eut-il quitté Reading, que le Roi s'assûra de cette place par une forte garnison sous les ordres de Sir Jacob Ashley. Cependant la petite Cour de Charles commençoit à être troublée par des cabales; le Prince Rupert traversoit les mesures du Marquis d'Hertford : la Reine avoit ses favoris particuliers, dont le principal étoit le Lord Jermyn. Les Comtes de Bedford, Clare, & Holland étoient traités avec froideur & avec réserve, même après avoir servi au siége de Glocester, & donné des marques éclatantes de leur valeur dans la dernière bataille. Piqués de cette conduite du Roi, qui étoit incapable de politique & de dissimulation, ils saisirent la première occasion de retourner au Parlement, dont ils obtinrent aisément pardon. Le Comte de Northumberland, informé de la froide réception que le Roi leur avoit faite, reprit séance dans la Chambre des Lords, sans être questionné sur le passé. Le Comité des Communes, qui avoit été envoyé en Ecosse, eut

tout le succès qu'elles pouvoient de-
1643. firer dans leur négociation auprès des
Etats de l'assemblée générale de la na-
tion. Les Ecossois déclarèrent qu'ils étoient prêts à assister leurs frères d'Angleterre, & proposèrent que les deux Royaumes fissent une convention pour abolir l'Episcopat & pour former une union plus intime entre les Parlemens d'Angleterre & d'Ecosse. Le projet de cette ligue ayant été apporté aux deux Chambres, elles le reçurent avec applaudissement. Les Ecossois furent guidés dans cette occasion par l'intérêt & le fanatisme. Ils étoient excités par l'espérance d'établir en Angleterre le Presbytérianisme, & de partager les dépouilles des Royalistes. Attirés par l'appas du gain, & d'abord encouragés par une somme de cent mille livres sterling, les Ecossois levèrent une armée de vingt mille hommes pour le service du Parlement, & en donnèrent le commandement à leur vieux Général le Comte de Leven, qui accepta cet emploi sans hésiter, quoiqu'il eût juré de ne jamais porter les armes contre Sa Majesté. Dans le Traité entre les deux nations il fut stipulé, que le Comité des Ecossois auroit toujours

séance avec celui des Anglois à Westminster, pour pousser la guerre avec une égale autorité, & qu'il ne se feroit aucun traité de paix sans le consentement respectif des Parlemens des deux Royaumes. 1643.

Le Parlement d'Angleterre ayant fait faire un nouveau grand Sceau parfaitement ressemblant à celui que le Lord Garde des Sceaux Littleton avoit remis au Roi, rendit une ordonnance pour déclarer nuls & invalides tous actes & lettres-patentes passés sous le grand Sceau depuis que ce Lord avoit quitté la Chambre ; & pour revêtir leur propre Sceau de l'autorité la plus authentique, il fut confié à six Commissaires, qui jurèrent solemnellement de remplir l'Office de gardes du grand Sceau, conformément aux ordres des deux Chambres du Parlement. Le premier usage qu'ils en firent, fut pour une patente qui constituoit le Comte de Warwick Grand Amiral d'Angleterre. Cependant le Roi ayant adressé des circulaires aux Juges de Westminster pour les ajourner à Oxford, on traita ses messagers comme espions, & on les condamna à être pendus : l'un d'eux fut exécuté, &

l'autre renfermé à Bridewell. Charles, 1643. malgré ses succès pendant le cours de la dernière campagne, avoit reçu plusieurs échecs qui firent beaucoup de tort à ses affaires. Outre le siége de Glocester qu'il avoit été obligé de lever, & la perte qu'il avoit essuyée à Newbury, trois mille hommes de ses troupes, commandées par le Major général Goring, furent encore défaits à Wake-Field par le jeune Fairfax, & leur Commandant tomba entre les mains des ennemis. Le Lord Withrington, avec une partie des troupes que commandoit le Marquis de Newcastle, fut mis en déroute à Horncastle, dans le Comté de Lincoln, par le Comte de Manchester, le Lord Willougby & Olivier Cromwell. Le Roi fut aussi obligé de lever le siége de Hull, qu'une correspondance avec les deux Hothams avoit fait entreprendre; mais ils furent découverts & envoyés prisonniers à Londres. Les Ecossois étoient sur le point d'entrer en Angleterre, & l'orage sembloit grossir de tous les côtés. Cependant Charles pour convaincre ses sujets que les membres restés à Westminster n'avoient aucun droit de prendre le titre de Parlement, fit pu-

blier une ordonnance pour enjoindre aux deux Chambres de s'assembler à Oxford, au jour qu'il leur indiqua dans le mois de Janvier suivant. Il projetta ensuite d'employer pour sa propre défense une partie des troupes qui servoient en Irlande. Les rébelles avoient envoyé plusieurs adresses au Roi pour le supplier de nommer des Commissaires qui pûssent entendre ce qu'ils avoient à dire pour leur justification. Déterminé par ces motifs, il autorisa Ormond & les Justiciers à conclure une trève pour un an avec le Conseil des rébelles à Kilkenney, & ordonna au Comte de transporter une partie de son armée en Angleterre. 1643.

Les Lords & les Communes assemblés à Oxford, convinrent, avec l'agrément du Roi, d'envoyer par un trompette une lettre au Comte d'Essex, dans laquelle ils lui marquoient combien ils desiroient que l'on nommât de part & d'autre des Commissaires pour négocier un accommodement. Cette lettre étoit signée de quarante-trois Seigneurs, Ducs, Marquis, Comtes, Vicomtes & Barons, & de cent quatre-vingt membres de la Chambre des

Communes ; au lieu qu'il n'y avoit
1643. pas plus de vingt-deux Pairs engagés
dans le parti opposé. Le Comte d'Essex
renvoya le trompette avec un mot d'écrit pour le Comte de Brentford, Général des troupes du Roi : il lui marquoit qu'il ne pouvoit pas communiquer la lettre au Parlement, parce qu'elle n'étoit pas adressée aux deux Chambres. En même tems il lui fit remettre des copies de la convention nationale, & une déclaration mystique des deux Royaumes qui prononçoit la malédiction de *Meroz* contre ceux qui ne viendroient pas au secours du Seigneur pour combattre les Puissances du siécle Le Marquis du Newcastle marcha d'York vers le nord pour s'opposer aux Ecossois qui étoient entrés en Angleterre au mois de Janvier ; mais le Colonel Bellasis ayant été défait à Selby par Sir Thomas Fairfax, le Marquis fut obligé de retourner sur ses pas pour mettre York en sûreté ; & Fairfax prit la route du Comté de Chester.

Le Marquis d'Ormond envoya d'Irlande un corps d'infanterie à Chester, où il joignit lui-même le Lord Byron. Ces deux Généraux réduisirent plu-

sieurs places, & désirent un détachement des Parlementaires à Middlewich. Les fuyards se retirèrent à Nantwich, & les vainqueurs entreprirent le siége de cette place; mais leur bonne fortune ne fut pas de longue durée. Fairfax marcha, de concert avec Sir Guillaume Brereton, au secours des assiégés, & chargea subitement les Royalistes, dans un tems où ils étoient séparés par un ruisseau que des pluies abondantes avoient enflé. La garnison faisant en même-tems une sortie, les assiégeans furent entièrement mis en déroute, & le Lord Byron se sauva avec sa cavalerie à Chester. Le fameux Colonel Monk fut pris dans cette action, & envoyé prisonnier à la Tour; mais il s'engagea dans la suite au service du Parlement. Vers le même tems le Parlement perdit son principal soutien par la mort de Jean Pym, homme d'un génie étendu, d'une ardeur infatigable, & qui avoit été pour ainsi dire l'ame de toutes les délibérations. 1643.

La rigueur de la saison n'interrompit pas les opérations de la guerre. A mesure que le Marquis de Newcastle se retiroit, les Ecossois pénétroient dans le Royaume. La Ville de 1644.

1644. Newark dans le Comté de Nottingham, où le Roi entretenoit une garnison, fut assiégée par le Lord Willoughby & par Sir Jean Meldrum, à la tête de cinq mille hommes. Aussitôt Charles détacha le Prince Rupert avec un corps de troupes pour aller au secours de cette place. A son approche, Meldrum, qui commandoit en l'absence de Willoughby, rangea son armée en bataille, & il se livra un combat qui se soutint avec opiniâtreté de part & d'autre jusqu'à la nuit. Meldrum tenta alors de se retirer par un pont où il avoit posté une forte garde pour assûrer sa retraite; mais il fut enveloppé de tout côté, & forcé de capituler. Le Prince consentit que les Officiers & les Soldats cavaliers se retirâssent avec leurs chevaux, & les fantassins avec leurs épées; quant au surplus, Meldrum fut obligé de livrer toutes ses autres armes, ses munitions & son artillerie. Après cette victoire, le Prince marcha au secours de la Comtesse de Derby, qui étoit assiégée dans sa maison de Latham, au Comté de Lancaster, par une troupe de deux mille Parlementaires. Cette Dame s'étoit défendue pendant deux

mois avec un courage incroyable, & les assiégeans abandonnèrent enfin leur entreprise : la plûpart allèrent renforcer la garnison de Bolton, que le Prince prit d'assaut. Ensuite il se rendit maître de Liverpool, où il reçut une lettre du Roi, qui lui ordonnoit de marcher au secours d'York, & de livrer bataille aux ennemis. Cependant le Comte de Manchester avoit joint Fairfax & le Comte de Leven avec un gros corps d'infanterie, & le siége d'York étoit formé dans toutes les règles. Le Marquis de Newcastle fit une vigoureuse défense, & à l'approche du Prince Rupert, les assiégés abandonnèrent leur entreprise, & le Prince entra en triomphe dans la Ville. Dans une conférence avec le Marquis, il proposa de livrer bataille aux ennemis ; & n'eut aucun égard aux remontrances de ce Seigneur, qui l'assûroit que la discorde qui régnoit entre les Anglois & les Ecossois, les porteroit sous peu de jours à se séparer, & que d'ailleurs, il attendoit un renfort de cinq mille hommes qui arrivoient du nord. Le Prince se comporta dans cette occasion avec une hauteur qui piqua vivement le Mar- 1644.

1644. quis, dont la naissance & les services méritoient plus de considération. Lorsque le Prince ordonna que les troupes fûssent prêtes à combattre pour le lendemain, Newcastle lui dit qu'il n'hésiteroit pas à obéir au neveu de son Roi; mais qu'il ne serviroit dans cette action qu'en qualité de volontaire. Le troisiéme jour de Juillet le Prince marcha à l'ennemi, & vers les deux heures après-midi les deux armées se trouvèrent rangées en bataille. Le Prince commandoit l'aîle gauche, composée de cinq mille hommes de cavalerie; la droite avoit pour chefs Sir Charles Lucas & le Colonel Urrey, & le centre étoit sous les ordres du Général Goring. L'aîle droite des ennemis, composée de toute la cavalerie Angloise & de trois régimens de cavalerie Ecossoisse, étoit commandée par Sir Thomas Fairfax: le Comte de Manchester, & le Lieutenant Général Cromwell étoient chargés de la gauche; le Lord Fairfax commandoit le corps de réserve, & le Comte de Leven le centre.

Le Prince Rupert chargea l'aîle droite de l'ennemi avec tant d'impétuosité, qu'il la mit totalement en déroute. Les trois Généraux Parlemen-

taires abandonnèrent le champ de bataille, & prirent la fuite vers le 1644. Château de Cawood. Cependant le combat fut rétabli par la conduite & la valeur d'Olivier Cromwell, qui, à la tête de l'aîle gauche, engagea la droite des Royalistes, où le Marquis de Newcastle combattoit comme volontaire. L'action se soutint pendant quelque tems de part & d'autre avec une fureur incroyable; mais enfin les troupes du Roi furent entièrement défaites; & lorsque l'aîle gauche qui avoit été victorieuse, revint de la poursuite des ennemis, Cromwell, sans lui laisser le tems de se former, l'attaqua avec tant de vivacité, qu'elle fut bientôt rompue & dispersée, ensorte que le parti Parlementaire remporta une victoire complette. Le Prince perdit six mille hommes, dont la moitié resta sur le champ de bataille, avec toute son artillerie, son bagage & ses munitions. Ce revers de fortune lui causa tant de chagrin & de confusion qu'au lieu de retourner à York, pour y attendre les ordres ultérieurs du Roi, il se retira avec les débris de son armée dans le Shropshire. De son côté le Marquis de Newcastle, dé-

goûté de ses procédés impérieux, s'embarqua à Scarborough pour le continent, où il resta jusqu'au tems de la restoration. Ce Seigneur avoit mérité l'estime & le respect de ses concitoyens par ses qualités & par ses vertus. Il étoit libéral, magnifique, ami des beaux arts qu'il protégeoit, d'une fidélité inviolable, d'un courage invincible, & un des plus puissans sujets de l'Angleterre par son crédit étendu; aussi la cause du Roi fit elle une perte irréparable par sa retraite. Après la bataille de Marston-Moor, l'armée du Parlement reprit le siége d'York, que le Gouverneur rendit en peu de jours, ne pouvant tenir plus long-tems sans secours. Le Lord Fairfax prit possession de la Ville; le Comte de Manchester retourna dans les Comtés confédérés; & l'armée Ecossoisse marcha vers le nord pour se joindre au Comte de Calendar, qui venoit d'Ecosse avec un renfort considérable. La première expédition de ces troupes réunies fut le siége de Newcastle qu'elles emportèrent d'assaut.

1644.

Cependant le Parlement avoit levé, outre les armées de Fairfax & de Manchester, dix mille hommes de cavalerie

& d'infanterie, dont il donna le commandement au Comte d'Essex, & il enjoignit aux Comtés associés de Kent, de Surry, de Sussex & de Hants d'entretenir six mille hommes de plus sous les ordres de Sir Guillaume Waller, que les Chambres avoient dessein d'opposer au Prince Maurice, devant lequel tout plioit dans la partie occidentale. Le Roi informé de leur dessein, détacha le Lord Hopton vers le Sussex pour rompre leurs mesures. Waller le rencontra à Farnham; mais après quelques escarmouches, ce Général fit retirer ses troupes dans la Ville, & se rendit à Londres pour représenter aux deux Chambres la nécessité d'avoir un renfort. On lui donna un corps des milices de la Ville, & mille hommes de cavalerie de l'armée du Comte d'Essex, commandés par Sir Guillaume Balfour. Avec ce secours Waller reprit le Château d'Arundel, que Hopton avoit réduit pendant son absence; mais celui-ci qui avoit aussi reçu un renfort des troupes du Roi, résolut de livrer bataille à l'ennemi. Le vingt-neuf Mars les deux armées se trouvèrent en présence près d'Alresford. Balfour mit en déroute la cavalerie du

1644.

1644. Roi, & l'infanterie fut auſſi très-maltraitée; cependant le combat dura jusqu'à la nuit, que le Lord Hopton ſe retira avec ſon artillerie & ſes munitions vers Reading, laiſſant Waller maître du champ de bataille. Le vainqueur marcha auſſi-tôt à Winchester, qu'il pilla; mais il tenta vainement de s'emparer du Château. Le Parlement, animé par cet avantage, réſolut de finir la guerre d'un ſeul coup, en prenant Oxford, qui étoit le lieu de la réſidence du Roi. En conſéquence les armées d'Eſſex & de Waller commencèrent à ſe mettre en marche; le Comte à la tête de trois mille hommes de cavalerie & de douze mille d'infanterie, & Waller avec quinze cents dragons & ſept mille fantaſſins. Aux approches du Comte, les Officiers du Roi abandonnèrent la Ville d'Abington, où Charles avoit aſſemblé une armée de douze mille hommes pour arrêter les progrès des ennemis, & ceux-ci prirent auſſi-tôt poſſeſſion de cette place. Enſuite ils paſſèrent avec quelque difficulté l'Iſis & le Cherwell, où le Roi avoit placé une forte garde ſur les deux rives. Les Parlementaires croyoient enfin tenir

leur Souverain renfermé; mais il se sauva à la faveur des ténèbres avec un petit corps de cavalerie, à la tête duquel lui & le Prince de Galles arrivèrent en sûreté à Worcester: la Reine s'étoit retirée quelque-tems auparavant à Exeter, où elle mit au monde une Princesse, qui fut nommée Henriette; & lorsque le Comte d'Essex s'avança dans les Comtés occidentaux, elle demanda un sauf-conduit pour Bristol; mais on le lui refusa. Elle se retira dans le Cornouaille, où elle s'embarqua pour passer en France, sous l'escorte d'un vaisseau de guerre que le Prince d'Orange avoit envoyé. 1644.

Le Roi, après son arrivée à Worcester, pour tromper la vigilance de Waller, qui l'avoit suivi avec une ardeur étonnante, fit une fausse marche du côté de Shrewsbury, comme s'il eût eu le projet de se réunir au Prince Rupert. Waller, persuadé que c'étoit réellement son dessein, prit poste entre le Roi & Shrewsbury. Alors Charles fit volte face, & reprit la route d'Oxford, où il fut joint par le reste de son armée. Il marcha ensuite dans le Comté de Buckingham pour livrer bataille à l'ennemi. Waller s'avança

dans le même dessein, & les deux armées parurent en présence, le vingt-
1644. neuf Juin, aux deux côtés opposés du Cherwell. Le Roi, dans la vûe de tirer Waller de sa position avantageuse, feignit de se mettre en marche pour le Comté de Northampton, laissant une forte garde au pont du Cropredy pour disputer le passage aux ennemis. Informé en même tems qu'un gros détachement de Parlementaires n'étoit qu'à un mille de son avant garde, il fit doubler le pas à ses troupes, dans l'espérance d'enlever ce corps; mais aussitôt que Waller s'apperçut de la grande distance qu'il y avoit entre l'avant garde du Roi & son arrière-garde, il ordonna à un détachement de passer la rivière, pendant que lui-même avec quinze cents cavaliers, mille fantassins & onze piéces de canon attaqua le pont & s'en rendit maître. Il fit passer ensuite le reste de son armée, & tomba sur l'arrière-garde du Roi; mais il fut repoussé par la valeur du Comte de Cleveland, qui le força de repasser la rivière avec précipitation. Le Roi attaqua le pont & le gué à son tour, & se rendit maître du gué, mais il ne put emporter le premier. Les ar-

mées ayant été deux jours en présence, se retirèrent par différentes routes. Le 1644.
Roi résolut de joindre le Prince Maurice, & de livrer bataille au Comte d'Essex. Dans ce dessein il se rendit à Bath où il apprit la triste nouvelle de la défaite de toute son armée à Marston-Moor. Cependant ce malheur ne changea rien à la résolution qu'il avoit formée d'exécuter son projet.

Le Comte d'Essex étoit alors dans une si grande détresse, faute de vivres, que le Roi, qui avoit été renforcé par Sir Richard Greenville, résolut de le réduire sans hazarder de bataille. Il éleva un fort sur les bords de la rivière, par laquelle le Comte pouvoit recevoir du secours, & l'enveloppa de façon à intercepter tous ses convois. Dans cette extrêmité Essex ordonna à Balfour d'ouvrir un passage par les quartiers du Roi, à la tête de la cavalerie. Cet Officier y réussit à la faveur d'une nuit très-obscure. Le Comte s'embarqua à Foy avec quelques chefs, & laissa au Major Général Skippon le soin de faire pour l'infanterie les meilleures conditions qu'il lui seroit possible. Il y eut une conférence entre plusieurs Officiers des deux armées, &

on convint que Skippon livreroit toute 1644. son artillerie, ses armes & ses munitions, & qu'il seroit conduit à Southampton. Le Comte d'Essex, à son retour à Londres, fut traité avec les plus grands égards par les deux Chambres. On donna de nouvelles armes à ses troupes, & on se hâta de les recruter. Le Parlement, loin d'être découragé par les échecs qu'avoient essuyés le Comte d'Essex & Waller, ne daigna pas même écouter des propositions de paix que le Roi lui fit faire de nouveau.

Le Comte d'Essex, après avoir été recruté & renforcé, se mit en marche pour Andover, où Waller avoit pris poste avec un gros corps de troupes; & le Comte de Manchester étoit à portée de joindre ces deux Généraux. Le Roi tenta vainement d'empêcher leur jonction, qui se fit à Reading le vingt Octobre. Il détacha alors le Comte de Northampton avec trois régimens de cavalerie pour aller au secours du Château de Bambury, & lui-même marcha à celui de Donnington, dans le voisinage de Newbury, qu'assiégeoient les troupes du Parlement. Après avoir jetté du secours dans la

place, & créé Chevalier le Gouverneur pour le récompenser de sa vigoureuse défense, il entra dans Newbury où il se retrancha, pendant que les ennemis venoient à lui de Reading avec une armée bien supérieure à la sienne. Le vingt-sept Octobre ils attaquèrent ses retranchemens de deux côtés différens. Le combat se soutint vivement pendant huit heures: enfin les assaillans forcèrent les lignes d'un côté, & prirent plusieurs piéces de canon; mais la nuit les empêcha de profiter de cet avantage. De l'autre côté ils avoient été repoussés avec une perte considérable. Le Roi se retira pendant la nuit à Wallingford, laissant son artillerie & son bagage dans le Château de Donnington, que le Comte de Manchester somma le lendemain de se rendre. Quoique le Gouverneur refusât de capituler, les ennemis ne firent aucune démarche pour réduire la place, & demeurèrent dans l'inaction à Newbury, où les anciennes animosités entre les Généraux se rallumèrent avec une nouvelle violence. Le Roi se retira, sans être troublé, à Oxford, où le Prince Rupert vint le joindre avec la cavalerie du nord, ainsi que le Comte

1644.

1644. de Northampton, qui avoit tiré des troupes de différentes garnisons. Par cette réunion Charles se trouva à la tête d'onze mille hommes, avec lesquels il retourna à Donnington, & qu'il rangea en bataille entre ce Château & la Ville de Newbury. L'ennemi parut dans le même ordre; mais il ne jugea pas à propos d'attaquer le Roi, qui retourna tranquillement à Oxford avec toute l'artillerie, les munitions, & le bagage qu'il avoit laissés dans le Château.

Le Parlement ordonna, dans le cours de cette année, que chaque famille retranchât par semaine un plat de sa table, & en donnât la valeur pour contribuer au service public. Par une autre ordonnance il défendit à ses Officiers de faire aucun quartier aux Irlandois qu'on prendroit au service du Roi. Le onze Novembre l'Archevêque Laud, qui avoit gardé la prison, depuis la première accusation intentée contre lui, fut conduit pour être jugé, & se défendit avec tant de force que les communes, voyant qu'elles ne pouvoient le convaincre par les voies ordinaires, le déclarèrent coupable par un bill de proscription, qui, après quelques dé-

bats, passa à la Chambre des Lords. Le Prélat voulut faire valoir le pardon 1644.
que le Roi lui avoit envoyé d'Oxford; mais les deux Chambres le déclarèrent nul. Lorsqu'il se vit condamné à subir la mort des criminels convaincus de Felonie, il demanda dans une requête, en sa qualité de Prêtre, d'Evêque, de Conseiller privé & de Pair du Royaume, à être décapité; ce que les Communes ne lui accordèrent qu'avec la plus grande difficulté. Le dix Janvier, ce Prélat vénérable fut conduit à l'échaffaud, où il harangua les spectateurs avec un courage vraiment héroïque. Il protesta qu'il n'avoit jamais été ennemi des Parlemens, quoiqu'il ne pût pas applaudir à une partie de leur conduite: il déclara qu'il étoit innocent du dessein qu'on lui imputoit d'avoir voulu renverser les loix du Royaume ou établir le Papisme: il pardonna à tous ses ennnemis, conjura le très-haut de diriger l'esprit du Parlement pour le bien de la nation, & présenta sa tête à l'exécuteur, qui, d'un seul coup, la sépara de son corps. Ainsi périt le fameux Archevêque Laud, Prélat d'une science, d'une piété & d'une vertu peu communes,

mais malheureusement attaché à quel-
1644. ques préjugés qui furent pernicieux à sa patrie. Vers le même tems les deux Hothams furent condamnés à mort par un conseil de guerre, & décapités, pour avoir contribué à l'évasion du Lord Digby, & entretenu correspondance avec le Marquis de Newcastle. Le quatre Janvier les deux Chambres passèrent un bill pour abolir les livres des communes prières & la Liturgie, & pour établir la formule Presbytérienne qui avoit été composée par l'assemblée Ecclésiastique.

Cependant des Députés du Roi eurent ordre de se rendre à Uxbridge pour négocier un traité de paix avec ceux du Parlement. Les Commissaires du Roi étoient le Duc de Richemond, le Marquis d'Hertford, les Comtes de Southampton, de Kingston & de Chichester, & onze Membres des Communes parmi lesquels étoit Sir Edouard Hyde, Chancelier de l'Echiquier, & depuis Comte de Clarendon. Les deux Chambres nommèrent douze Députés, à la tête desquels étoient les Comtes de Northumberland, Pembroke, *Salisbury* & Denbigh. Les chefs des Commissaires

Ecossois

Ecossois étoient le Comte de Loudon, Chancèlier de ce Royaume, & le Marquis d'Argyle. Les propositions faites par les deux Chambres contenoient des conditions qui ne pouvoient être imposées qu'à un Prince que l'on vouloit dépouiller de la puissance & des marques mêmes de la royauté. Elles demandoient, en un mot, que la Hiérarchie fût abolie, & que l'on établît le Presbytérianisme dans les deux Royaumes; que le Roi souscrivît la convention; qu'il abandonnât ses meilleurs amis comme traîtres; qu'il confiât le soin de la milice, & même de ses propres enfans, aux deux Chambres qui s'arrogeoient toute l'autorité souveraine. Quoique de pareilles propositions ne dûssent pas laisser d'espérance pour la paix, les Commissaires du Roi accordèrent dans le cours des conférences que tous les sujets jouiroient de la liberté de conscience; que les Evêques n'exerceroient aucune sorte de Jurisdiction; que ce qui concernoit la milice seroit réglé par vingt Commissaires dont le Roi nommeroit moitié & le Parlement l'autre; mais ces concessions ne purent satisfaire les deux Chambres. Les conférences fu- 1644.

rent rompues sans avoir produit aucun accommodement.

1644.

Le Parti indépendant commençoit alors à se distinguer des Presbytériens, avec lequel il avoit toujours été d'accord pour abaisser l'autorité royale, quoique dans toute autre circonstance leurs vues fûssent tout-à-fait différentes. Les Presbytériens cherchoient à humilier & à restraindre la prérogative; les Indépendans, à abolir le gouvernement Monarchique, & à introduire la Démocratie. Les premiers rejettoient la Hiérarchie; les seconds ne vouloient aucune forme de Gouvernement dans l'Eglise; ils condamnoient même l'ordination des Ministres, & trouvoient bon que toutes personnes, sans exception, enseignâssent, prêchâssent & expliquâssent les saintes Ecritures, suivant les inspirations qu'elles recevroient de Dieu, & suivant leurs talens naturels. Cette Secte étoit composée de fanatiques si outrés, qu'ils se livroient aux rêveries les plus absurdes, & à tout l'emportement de l'enthousiasme. Ils avoient pour chefs Vane, Cromwell, Tate & Haslerig, qui commençoient alors à pratiquer tous les moyens de se con-

cilier l'affection du peuple. Ils répandirent des Emissaires pour exagérer toutes les fautes que l'on avoit commises depuis le commencement de la guerre dans l'administration civile & militaire. Cromwell avoit accusé publiquement le Comte de Manchester de s'être mal conduit dans la dernière bataille de Newbury; Le Comte récrimina contre Cromwell, en déclarant que dans une conférence avec lui, celui-ci avoit dit que si un homme tel que Manchester vouloit s'attacher fortement aux gens de bien, il seroit bientôt à la tête d'une armée qui feroit la loi au Monarque & au Parlement. Cette déclaration allarma les deux Chambres, & on délibéra si l'on n'arrêteroit pas Cromwell; mais on remit à un autre tems à effectuer cette démarche. Cependant Olivier & ses associés pressèrent l'exécution du projet qu'ils avoient formé pour régler l'armée sur un nouveau plan. Ils proposèrent de partager les troupes en nouveaux régimens, & d'exclure les Membres du Parlement de tout emploi civil ou militaire. 1644.

Les Communes s'étant assemblées en grand Comité pour examiner l'état

1644. de la Nation, Cromwell se leva en disant qu'il étoit tems de parler ou qu'il falloit se taire pour toujours. Il assûra que le nom de Parlement deviendroit odieux au peuple, si l'on ne vouloit pas pousser la guerre avec plus de vigueur, d'autant que quelques Membres étoient accusés de la prolonger pour leurs propres intérêts, & il proposa ensuite, comme son sentiment particulier, que chaque Membre résignât la place qu'il possédoit pour marquer son désintéressement en faveur de la Nation. Il fut secondé par quelques-uns de ses associés qui parlèrent en termes généraux. Enfin Tate & Vane proposèrent une ordonnance pour exclure les Membres de tous offices quelconques. On publia un jeûne pour implorer l'assistance de Dieu. Le dix-neuf Décembre l'ordonnance de l'abnégation de soi-même, passa à la Chambre basse; mais elle fut rejettée par les Lords. Malgré cela, les Communes votèrent le nouveau règlement pour l'armée, dont elles donnèrent le commandement à Sir Thomas Fairfax, avec pouvoir de se choisir des Officiers. Ce Général présenta une liste de Colonels, parmi lesquels il n'y avoit

aucun Membre du Parlement.

1645.

Les Comtes d'Essex, de Denbigh & de Manchester, voyant qu'il étoit impossible de résister au torrent populaire, donnèrent leur démission, & le lendemain les Pairs passèrent l'ordonnance de l'abnégation de soi-même. La nomination de Fairfax au Généralat étoit entièrement opposée aux intérêts des Presbytériens. Quoiqu'il professât leur doctrine, il ne leur en étoit pas plus attaché, & il se laissoit guider uniquement par Cromwell, qui cachoit lui-même ses véritables sentimens sous le masque du Presbytérianisme. Pendant le cours de l'année précédente, le Comte de Montrose s'étoit signalé par une suite de victoires remportées sur la ligue Presbytérienne. D'après la promesse que lui avoit faite le Comte d'Antrim de lui fournir un renfort de troupes du Nord de l'Irlande, Montrose gagna les montagnes d'Ecosse, non sans beaucoup de difficulté, & après avoir été obligé de se servir de plusieurs déguisemens pour traverser le pays. Lorsque les Irlandois débarquèrent, au nombre d'onze cents hommes, il produisit la commission du Roi, & assem-

bla environ le même nombre de montagnards bien intentionnés pour la
1645. cause de Charles. Après avoir été joint ensuite par le Comte d'Airly, il mit en déroute, à Aberdeen, deux mille Presbytériens commandés par le Lord Burley. Mais bientôt enveloppé de tous côtés par le Marquis d'Argyle, le Comte de Lothian & par plusieurs autres Seigneurs, avec la milice du pays, il trompa leur vigilance par des retraites, des marches & des stratagêmes étonnans. Il mit tout à feu & à sang dans le pays d'Argyle, & tailla en piéces les troupes du Marquis à Inverlochy. La terreur de son nom dispersa un corps de cinq mille hommes que le Comte de Seaforth avoit assemblé : il prit Dundée d'assaut, & l'abandonna au pillage. Enfin, après avoir remporté encore d'autres victoires, il somma tous les Royalistes d'Ecosse de se mettre en campagne, & fit des préparatifs pour marcher dans la partie méridionale de ce Royaume; son projet étoit de disperser le Parlement qui tenoit son assemblée à Perth avec beaucoup de solemnité.

Cependant Cromwell établit l'armée du Parlement sur un plan

nouveau ; tous les Membres de ce corps en furent exclus ; leurs partisans résignèrent leurs commissions, & les places vacantes furent remplies par des Indépendans qui faisoient, tout à la fois, les fonctions de Ministres & d'Officiers. Dans les intervalles de leur devoir militaire, ils s'exerçoient à faire des sermons, des prières & de pieuses exhortations. Ils étoient ravis en extase, & au milieu de leur enthousiasme fanatique, ils prononçoient des discours qu'eux-mêmes prenoient pour des prophéties & des inspirations. Les simples soldats étoient infectés de la même contagion ; ils marchoient au combat en chantant des pseaumes & des cantiques, se présentoient à l'ennemi avec plus d'assûrance, combattoient avec tout l'emportement du zèle le plus outré, & mouroient dans la pleine confiance d'obtenir la couronne du martyre. Ce fut avec un détachement de pareils guerriers que Cromwell partit de Windsor le vingt-quatre Avril, & qu'aux environs d'Isip, il tailla en piéces quatre régimens de la cavalerie du Roi. Le Colonel Windebank lui rendit Bletchington, à la

1645.

première sommation ; cet Officier passa
1645. au conseil de guerre, & fut condamné à être fusilié pour sa lâcheté. Cependant le Roi prit d'assaut la ville de Leicester, & continua sa marche vers le pays de Galles, où il comptoit être joint par Gerard avec deux mille hommes de cette province, ainsi que par Goring qui devoit lui amener trois mille cavaliers. Cet Officier lui avoit écrit de Taunton, & lui faisoit espérer la réduction de cette place, en lui conseillant de se tenir sur la défensive, jusqu'à ce qu'il pût joindre son armée ; mais la lettre étant tombée entre les mains de Fairfax, ce Général résolut de hasarder la bataille avant que la jonction pût être faite. Il [illegible]it en conséquence les Royalistes, & Charles, voyant l'impossibilité de gagner Leicester sans exposer son arrière garde à une perte certaine, prit le parti de marcher à sa rencontre. Dans cette vûe il revint sur ses pas, & le quatorze Juin il se trouva en présence de l'ennemi qui s'étoit rangé en bataille sur le penchant d'une colline, près d'un village nommé Naseby. L'aîle droite de l'armée royale étoit commandée par le Prince Rupert ; la gauche,

par Sir Marmaduke Langdale; le Lord Ashley marchoit à la tête du centre, & le Roi conduisoit le corps de réserve. La cavalerie, qui composoit l'aîle droite des ennemis, avoit pour chef Cromwell, & la gauche, son gendre Yreton; Skippon & Fairfax étoient au centre. Le Prince Rupert chargea l'aîle gauche avec son impétuosité ordinaire & avec le même succès qui l'avoit toujours accompagné; les ennemis furent rompus & poursuivis jusqu'au village; mais, à son retour, le Prince perdit un tems précieux à vouloir enlever l'artillerie des Ligueurs. Cependant Cromwell soutenoit le combat le plus vif contre Sir Marmaduke Langdale, dont la cavalerie fut enfin rompue, après avoir fait des prodiges de valeur pour entamer celle des ennemis. L'infanterie, des deux côtés, continua quelque tems à se battre avec un égal avantage; mais malgré les efforts de Fairfax & de Skippon, leurs bataillons commençoient à lâcher pied, lorsque Cromwell revint sur ses pas & chargea en flanc l'infanterie royale avec tant de vigueur, qu'elle ne put résister à ce choc, & qu'elle fut mise en déroute & dispersée. Le Prince Rupert avoit 1645.

alors rejoint le Roi & le petit corps de
1645. réserve; mais il ne put gagner sur ses troupes, quoique victorieuses, de retourner à la charge. De tout tems elles avoient été indisciplinables & licentieuses; mais, dans ce moment critique, elles furent intimidées de voir que Fairfax, Skippon & Cromwell avoient remis leurs gens en ordre de bataille, & qu'ils paroissoient également disposés à attaquer & à défendre. Le Roi s'avançoit à la tête de son corps de réserve pour les chasser; mais il en fut empêché par le Comte de Carnwath qui étoit à cheval à côté du Monarque. Ce Seigneur saisit la bride de celui du Roi, & s'écria en jurant: « Voulez-vous donc courir à une » mort inévitable ». Les troupes, qui avoient observé ce mouvement, tournèrent à bride abattue sur la droite, & fuirent dans une si grande confusion, qu'il ne fut plus possible de les rallier. Le Roi, voyant qu'il n'y avoit pas moyen de rétablir le combat, abandonna forcément la victoire à ses ennemis, qui prirent tout son canon, son bagage, & emmenèrent environ cinq mille hommes prisonniers. Entr'autres effets qui tombèrent en leur

pouvoir, il se trouva une cassette qui contenoit des lettres particulières du 1645. Roi adressées à la Reine. Les deux Chambres en firent imprimer & publier quelques-unes pour prouver son peu de sincérité relativement au traité d'Uxbridge.

Après la bataille, le Roi & le Prince se retirèrent avec la cavalerie à Ashby de la Zouche, & de-là à Hertford où ils se séparèrent. Le Prince se rendit à Bristol pour mettre cette place en état de défense, & Charles continua de s'avancer vers le pays de Galles, dans l'espérance d'y assembler une armée. Fairfax marcha à Leicester, qui se rendit par capitulation. Il se porta ensuite dans la partie occidentale, soumit Bridgewater, Sherborn, Bath, &, après avoir défait le Lord Goring à Lamport, il entreprit le siége de Bristol. Cette ville étoit bien munie d'hommes, de vivres & de munitions, & personne ne doutoit qu'elle ne fît la plus vigoureuse défense sous un aussi brave guerrier que le Prince Rupert. Il écrivit au Roi qu'il pourroit tenir quatre mois, à moins que quelque soulèvement ne le forçât de se rendre. Cependant, malgré cette promesse &

l'attente générale, il offrit de capituler
1645. à la première sommation, & livra la place avant que les ennemis eussent fait leurs approches. L'infortuné Monarque, dans les premiers transports du ressentiment que lui causa cette nouvelle, ordonna à son neveu de quitter le Royaume, & révoqua toutes ses commissions. Fairfax, après avoir mis une forte garnison dans Bristol, reprit sa marche vers les Comtés occidentaux, renversant tout ce qui se présentoit devant lui. Cromwell, de son côté, se rendit maître de Devizes & de plusieurs autres places. Dans le même tems Fairfax réduisit Tiverton, & bloqua la ville d'Exeter. Sur la nouvelle que le Prince de Galles avoit assemblé une armée dans le Cornouaille, & qu'il étoit en marche pour lui livrer bataille, il s'avança en toute diligence; mais le Prince jugea à propos de rentrer dans le Cornouaille, après qu'une partie de sa cavalerie eut été surprise par l'ennemi. Le Lord Goring s'étoit retiré en France, & le Prince de Galles avoit donné le commandement de son armée à Hopton; mais ce nouveau Général fut aussi défait en portant du secours à la

ville d'Exeter. Le Prince de Galles, se voyant lui-même en grand danger 1645. d'être pris, s'embarqua à bord d'un petit bâtiment qui le conduisit à l'île de Scilly. Hopton fut enfin enveloppé & forcé de capituler. Il stipula que ses troupes seroient renvoyées & auroient la liberté de passer la mer, ou de se retirer dans leurs maisons. Toutes leurs armes & leurs chevaux furent livrés à Fairfax, qui donna des passeports à ceux qui voulurent quitter le Royaume, après leur avoir fait jurer de ne jamais servir contre le Parlement. Après la conclusion de ce traité, les Lords Hopton & Colepepper furent joindre le Prince de Galles dans l'île de Scilly. Dans le mois d'Avril, Exeter se rendit à Fairfax, & les troupes du Roi dans les Comtés occidentaux, furent totalement dispersées.

Pendant que ces choses se passoient, l'infortuné Charles éprouvoit un enchaînement de malheurs, de dangers & de chagrins qu'il supporta avec autant de courage que de dignité. Il étoit réduit à une situation si triste, qu'il ne vit plus d'autre moyen de rétablir ses affaires, que d'aller joindre Montrose en Ecosse, & ce fut le parti

auquel il se détermina. Ayant appris
1645. qu'un gros corps de cavalerie & de dragons des ennemis, sous les ordres de Pointz, étoit posté entre Hereford & Worcester, il résolut de se rendre par le pays de Galles à Chester, & de traverser ensuite le Comté de Lancaster & de Cumberland, pour gagner les frontières d'Ecosse. A son arrivée devant Chester, il trouva les ennemis en possession des ouvrages extérieurs & des fauxbourgs de cette ville. Aussitôt il détacha Sir Marmaduke Langdale vers Holt-Bridge, pour tomber sur les derrières des assiégeans, pendant qu'il entreroit dans la ville. Pointz, qui avoit fait une marche forcée pour suivre le Roi, parut le lendemain, & fut chargé par Sir Marmaduke qui le força de se retirer à une grande distance. Dès que les assiégeans l'eurent apperçu, ils abandonnèrent les fauxbourgs pour se joindre à lui, & avec ce renfort ils attaquèrent à leur tour les Royalistes. Ceux ci furent accablés par le nombre & poursuivis jusqu'aux portes de Chester. Dans cet instant critique, le Comte de Litchfield & le Lord Gerard, à la tête des gardes du Roi & du reste de la

cavalerie, fondirent sur l'ennemi & l'obligèrent de se retirer ; mais les Mousquetaires de Pointz, qui étoient rangés dans des défilés & derrière des haies, firent un si grand feu sur la petite armée du Roi, qu'elle fut rompue, mise en déroute & dispersée, après que le brave Comte de Litchfield & plusieurs autres gentilshommes de réputation eurent perdu la vie dans cette action. Le Roi se retira avec cinq cents chevaux au château de Denbigh, où, après avoir été joint par le Prince Maurice avec huit cents hommes de cavalerie, & par quelques autres petits renforts, il passa la rivière Dee, gagna un jour de marche sur l'ennemi, & arriva à Bridgenorth. Il y apprit que les châteaux de Berkley & Devizes s'étoient rendus aux Parlementaires, & aussitôt, de l'avis de son Conseil, il partit pour Newark dans le Comté de Nottingham, où il avoit une garnison de deux mille hommes de cavalerie & d'infanterie. Dans cette circonstance il nomma le Lord Digby Lieutenant Général de toutes ses troupes levées & à lever au-delà du Trent, & lui ordonna, ainsi qu'à Sir Marmaduke Langdale, de s'avan-

1645.

cer avec quinze cents chevaux en
1645. Ecosse pour joindre Montrose, qui, depuis peu, avoit été défait par David Lesley. Digby ne perdit point de tems pour cette expédition; il dispersa mille hommes de pied levés dans le voisinage de Doncaster pour le service du Parlement, & attaqua à Sherbourne le Colonel Copley, qui commandoit un corps de cavalerie; mais il fut mis en déroute & se sauva à Skippon, abandonnant son bagage aux ennemis. Cependant, malgré cet échec, il s'avança jusqu'à Dumfries en Ecosse; mais n'ayant eu aucune nouvelle de Montrose, il s'embarqua avec quelques autres Seigneurs Ecossois pour l'Irlande.

Pendant que le Roi étoit encore à Newark, le Prince Rupert se présenta devant lui, & demanda la permission de justifier sa conduite. Charles, qui avoit toujours eu pour lui la plus tendre affection, lui accorda sa demande, reçut ses excuses, & par une déclaration le déchargea de tout soupçon contraire à son honneur. La Noblesse du pays étant mécontente de la conduite de Sir Richard Willis, Gouverneur de Newark, le Roi, qui étoit déterminé à retourner à Oxford, lui

dit que pour l'attacher davantage à sa personne, il vouloit le nommer Capitaine de ses Gardes à cheval, & donner le Gouvernement de Newark au Lord Bellassis. Sir Richard fut vivement piqué de ce discours, & se retira pour consulter ses amis. Pendant que Sa Majesté étoit à dîner avec le Prince Rupert & Maurice, le Lord Gerard & environ vingt Officiers de la garnison, Willis entra dans l'appartement & dit au Roi que sa disgrace étoit devenue la nouvelle de la ville. Le Prince Rupert assûra qu'il n'étoit coupable que de passer pour son ami ; Le Lord Gerard s'écria que c'étoit un complot du Lord Digby qui étoit un traître, & qu'il en fourniroit des preuves. Le Roi, également surpris & offensé de cette démarche, se leva de table en desordre, & dit à Sir Richard de le suivre dans sa chambre à coucher ; mais Willis répondit qu'il avoit reçu une injure publique, & qu'il espéroit avoir une satisfaction qui fût aussi publique. Le Roi ne put se contenir plus longtems ; il leur ordonna de sortir de sa présence avec un ton de dignité & de mécontentement qui les couvrit de confusion & qui les frappa de crainte.

1645.

1645. Auſſitôt qu'ils eurent quitté ſon appartement, il reçut la viſite des Lords & des Gentilshommes de la ville, qui lui firent les plus fortes proteſtations de fidélité, & lui marquèrent combien ils étoient indignés de l'inſulte qu'on lui avoit faite. Les Princes & leurs partiſans ſe retirèrent le lendemain à Wyverton, & de-là au château de Belvoir, d'où ils envoyèrent un meſſage au Parlement pour demander la permiſſion de quitter le Royaume ; cependant ils obtinrent, depuis, leur pardon & entrèrent en faveur auprès du Roi.

La ſituation de Charles devenoit de jour en jour plus déplorable. Ses fidèles Conſeillers & ſes meilleurs amis, ou avoient péri en défendant ſa cauſe, ou avoient été obligés de s'exiler. L'objet le plus tendre de ſa conſolation, la Reine avoit été forcée de chercher un aſile dans un pays étranger. Son fils aîné, le Prince de Galles, étoit, comme un malheureux fugitif, ſur les rochers deſerts de Scilly, & ſes autres enfans couroient les riſques de tomber à tout moment entre les mains de ſes plus grands ennemis ; ſes armées avoient été taillées en piéces ou diſ-

perſées; il ſe voyoit abandonné de ſes ingrats neveux qu'il avoit toujours chéris avec une affection vraiment paternelle, & il ſe trouvoit alors tellement preſſé par ſes ennemis, qu'il lui paroiſſoit impoſſible de leur échapper autrement que par un miracle. Au milieu de tant de dangers, il conſerva toujours un jugement ſain & une égalité d'ame inébranlable. Il envoya un meſſage au Gouverneur d'Oxford, pour lui ordonner de faire trouver la cavalerie de la garniſon, à un certain jour, entre Banbury & Daventry, & il partit lui-même de Newark, dans la nuit, avec cinq cents cavaliers. A trois heures du matin il arriva au château de Belvoir, dont le Gouverneur, Sir Gervais Lucas, l'attendoit avec des guides pour le conduire plus loin. En paſſant près de Burleigh, où les Parlementaires entretenoient une garniſon, il fut harcelé par leur cavalerie, qui tua & prit quelques traîneurs. Le Roi ſe ſentit ſi fatigué le ſoir, qu'il fut obligé de prendre quelque repos dans un village près de Northampton. Vers les dix heures, il ſe remit en marche, & arriva avant le jour à Daventry, où il trouva la cavalerie qui le

1645.

conduisît en sûreté à Oxford, après
1645. avoir éprouvé une suite de malheurs, de fatigues & de dangers qui eussent accablé un Prince moins grand que lui. Il eut tout le tems alors de délibérer sur les moyens de pourvoir à sa propre conservation. Dans cette extrémité, le plus propre lui parut être celui de la négociation. Il demanda aux deux Chambres un sauf-conduit pour le Duc de Richmond, le Comte de Northampton & quelques autres personnes qu'il avoit dessein d'envoyer pour faire des propositions d'accommodement. Il offrit la liberté de conscience aux non-conformistes, proposa, si l'on vouloit congédier les armées, de se joindre aux deux Chambres afin de prendre des mesures pour le paiement des dettes publiques, ainsi que pour régler à leur satisfaction les affaires de la milice & de l'Irlande. Les Chambres rejettèrent toutes ses propositions en lui reprochant d'avoir répandu le sang de ses sujets. Il réfuta leurs odieuses imputations, insista sur un traité personnel, & fit d'autres concessions qui prouvoient combien il desiroit la paix; mais les Parlementaires, qui avoient réduit leur Souverain

à l'extrémité, s'imaginèrent qu'ils pouvoient, à leur tour, lui imposer des conditions. Ils le taxèrent d'avoir formé le projet de faire la paix avec les rébelles d'Irlande, & de se servir de leurs troupes contre le Parlement. 1645.

Telle étoit la situation de Charles, lorsque la Cour de France envoya en Angleterre Montreuil, sous prétexte de ménager la paix entre le Roi & le Parlement; mais son véritable objet étoit de travailler à un accommodement séparé entre Sa Majesté & l'armée Ecossoise. Cet Ambassadeur trouva les Commissaires Ecossois à Londres, disposés à traiter avec le Roi; mais ils insistèrent sur l'abolition de l'Episcopat, comme étant un préliminaire indispensable. Charles, par des motifs de conscience, refusa constamment de s'y prêter, &, pendant que le Ministre François, dans l'espérance de trouver quelque tempérament, faisoit un voyage à l'armée Ecossoise, qui étoit devant Newark, Fairfax s'avançoit avec la sienne à Oxford, ce qui mit le Roi dans le plus grand danger. Le Lord Ashley, à la tête d'environ mille hommes, chercha à gagner Oxford, pour joindre, s'il étoit possi-

ble, Sa Majesté; mais Fairfax, infor-
1645. mé de son dessein, tomba sur lui dans le tems que ses troupes étoient épuisées de fatigue. Après un combat opiniâtre, la petite armée d'Ashley fut mise en déroute, & lui-même fait prisonnier avec Sir Lucas & plusieurs autres Officiers de marque. Ce fut le dernier effort que le Roi fit pour se défendre par la force des armes. Il ne vit plus de possibilité d'échapper à la fureur de ses ennemis, & se détermina en conséquence à se jetter entre les bras des Ecossois, dans l'espérance que, par opposition au parti des Indépendans qu'ils haïssoient, & par affection pour leur Prince naturel, ils seroient portés à embrasser sa cause, ou au moins à protéger sa personne contre la rage de ses ennemis. Les Chefs de l'armée Ecossoise avoient promis cette protection à Montreuil, & ce Ministre conseilla au Roi de s'en rapporter à leur sincérité.

Charles quitta Oxford le vingt-
1646. sept Avril de grand matin, accompagné de Sir Jean Asburnham, & d'un Ecclésiastique nommé Hudson, qui entreprit de le conduire par des chemins peu fréquentés. Il employa

trois ou quatre jours à aller de la maison d'un gentilhomme à celle d'un autre où il n'étoit point connu, & où l'on avoit attention de ne point le nommer. Il passa par Saint Albans & vint même à quelques milles de Londres, comme si son dessein eût été de se présenter devant le Parlement; ensuite il prit le chemin de Newark pour se rendre au camp Ecossois. Aussi-tôt qu'on fut informé à Londres de son invasion, les deux Chambres firent publier une ordonnance qui dénonçoit la peine de haute trahison contre quiconque protégeroit son Souverain ou lui donneroit un azile. Lorsqu'il se découvrit au Comte de Leven, ce Général parut extrêmement surpris & confondu de le voir, cependant il le reçut avec les plus grandes marques de respect & de vénération. Les deux Chambres ne tardèrent pas à être informées de cet événement important, & elles arrêtèrent aussi-tôt que Fairfax abandonneroit son entreprise contre Oxford, & marcheroit droit à Newark; mais cette résolution fut différée, d'après la déclaration des Commissaires Ecossois, qui assûrèrent que l'arrivée du Roi avoit été absolument ignorée

1646.

de leurs Généraux, disposés au surplus à obéir aux ordres du Parlement.
1646.
Les Ecossois instruits du mouvement que Fairfax avoit fait vers le Nord, se retirèrent aussi-tôt avec Sa Majesté à Newcastle, où on lui interdit toute correspondance avec Montreuil. Ashburnham même fut obligé de sortir du Royaume pour ne pas être livré au Parlement. Les prédicateurs Ecossois insultoient le Roi en face dans leurs chaires, & les Officiers le traitoient avec une réserve extrême & un respect contraint. Ils lui conseillèrent de rendre toutes ses garnisons au Parlement, & il y consentit de bonne grace. Ormond reçut ordre de livrer Dublin & plusieurs autre Forts d'Irlande aux Officiers nommés par les deux Chambres; & Montrose, sur le commandement que lui fit son maître de mettre bas les armes en Ecosse, se retira sur le continent.

Le Roi renvoya un message aux deux Chambres, pour les engager à finir l'affaire de la Religion suivant les avis des plus habiles Théologiens. Il consentit à ce qu'elles nommâssent des Commissaires pour la milice pendant l'espace de sept ans, & écrivit à

à la Ville de Londres qu'il étoit disposé à satisfaire les deux Chambres dans tout ce qu'elles demanderoient. 1646.
Les Ecossois publièrent une déclaration portant qu'ils demeureroient attachés au systême Presbytérien, & qu'ils abhorroient toutes pratiques secrettes qui pourroient tendre à produire la mésintelligence entre les deux Royaumes. L'assemblée générale de l'Eglise d'Ecosse écrivit au Parlement d'Angleterre, à la Ville de Londres & à l'assemblée du Clergé pour les prier de travailler à l'œuvre de réformation, suivant la teneur de la convention. La Chambre des Communes vota qu'on n'avoit plus besoin de l'armée Ecossoisse, & que les Commissaires de ce Royaume seroient requis de retirer leurs troupes d'Angleterre. Les Chambres envoyèrent ensuite à Sa Majesté des propositions de paix plus dures encore que celles sur lesquelles elles avoient insisté à Uxbridge. Par ces nouvelles propositions, elles s'arrogeoient tout le pouvoir de l'administration. Le Roi répondit qu'il ne pouvoit se dépouiller de ce qui lui appartenoit par droit de naissance & par les loix du Royaume; mais que

du reste, il consentiroit à toutes les
1646. demandes justes & raisonnables qui lui seroient faites pour le bien de l'État, sans avoir aucun égard à son intérêt particulier. Les Députés d'Ecosse offrirent de retirer leur armée d'Angleterre, à condition qu'on leur payeroit leurs arrérages. On nomma en conséquence des Commissaires pour examiner leurs comptes. Après bien des débats, les Ecossois consentirent à recevoir une somme de quatre cents mille livres sterling pour tenir lieu de toutes leurs demandes : on prétend que ce fut le prix pour lequel ils rendirent leur Roi à ses ennemis. Au commencement de Septembre, le Duc d'Hamilton avoit été transféré au Mont Saint Michel dans le Cornouaille ; mais on le relâcha peu de tems après. Le premier usage que ce Seigneur fit de sa liberté, fut d'aller trouver le Roi à Newcastle, & de le presser de terminer avec les deux Chambres : le Monarque répondit qu'il ne desiroit que d'être entendu ; mais on lui refusa même cette satisfaction. Il ne refusoit pas absolument les propositions qui lui avoient été faites ; cependant il demandoit une occasion favorable

d'expliquer ses sentimens. Il proposa de restraindre la hierarchie à quelques diocèses particuliers, & d'établir la discipline Presbytérienne dans tout le reste du Royaume, espérant que le Clergé ne le presseroit pas d'agir contre sa conscience, jusqu'à ce qu'il fût mieux informé. 1646.

Le dix-huit Décembre les deux Chambres nommèrent un Comité pour conférer avec les Commissaires Ecossois sur ce que l'on feroit de la personne du Roi. Pendant ce tems Charles envoya de fréquens messages au Parlement, pour demander la permission de traiter avec eux en personne, déclarant que son intention étoit d'accorder tout ce qui seroit jugé nécessaire pour le bonheur de son peuple. Il les prioit de considérer que c'étoit leur Roi qui demandoit à être entendu, & qu'on le regarderoit lui-même comme un tyran s'il refusoit cette grace au dernier de ses sujets. 1647.

Les deux Chambres votèrent que Sa Majesté résideroit à sa maison de Holmeby, dans le Comté de Northampton, & qu'elle y seroit traitée avec tout le respect & la déférence qui lui étoient dûs; ensuite elles

1647. nommèrent des Commissaires pour le recevoir des mains des Ecossois, qui le livrèrent au Parlement le trente de Janvier. Le même jour, leur armée se mit en marche pour retourner en Ecosse. Dans son voyage à Holmeby, le Roi trouva les chemins couverts d'une multitude de peuple qui étoit accouru de toutes parts pour voir ce déplorable revers de fortune. Ils exprimoient leur pitié & leur affection par des larmes, des lamentations & des prières ferventes pour sa conservation; & l'opinion de sa sainteté s'empara tellement des esprits, qu'il fut fortement sollicité de toucher un grand nombre de personnes affligées d'écrouelles.

Jusqu'alors les Presbytériens & les Indépendans avoient agi de concert contre leur Souverain; mais bientôt leur animosité mutuelle commença à se manifester. Olivier Cromwell, l'homme le plus infatigable dans ses projets, d'une ambition démesurée & d'une dissimulation impénétrable, dirigeoit toute la conduite des Indépendans. Il avoit gagné un ascendant prodigieux sur l'esprit du Général Fairfax, & avoit rempli l'armée d'Offi-

ciers dévoués à ses intérêts, tels que Lambert, Fleetwood, Ranisborough & Harrisson. La majeure partie des Membres du Parlement craignoit les Officiers Généraux, & ne songeoit qu'à congédier l'armée. Cromwell, instruit de leur dessein, parut approuver le projet des Communes, feignit lui même d'être un rigide Presbytérien, ne parloit que le langage de l'écriture, & persuada à Fairfax qu'il n'avoit en vûe que la gloire de Dieu & l'établissement de la véritable Religion. En même tems il répandit des Emissaires pour exciter un esptit de mutinerie parmi les troupes. Les Officiers subalternes étoient depuis si long-tems accoutumés à la licence militaire, qu'ils ne pouvoient pas supporter l'idée de retourner à leurs premières occupations. Les Communes arrêtèrent que l'armée seroit licenciée, & que les soldats recevroient six semaines de paye du moment qu'on les congédieroit. Cette décision ne servit qu'à exciter la fermentation parmi les troupes, qui se plaignirent d'être renvoyées après avoir répandu leur sang au service du Parlement. Les Communes, allarmées de ces marques de

1647.

mécontentement, résolurent, à la
1647. pluralité des voix, de donner satisfaction à l'armée, & ordonnèrent à Cromwell, Skippon, Ireton & Fleetwood de faire connoître aux soldats leurs intentions favorables. Ce fut à cette occasion que la soldatesque élut des Députés pour discuter ses affaires, & communiquer ses résolutions à un Conseil composé de Généraux, de Maréchaux de Camp & de Capitaines. Ils furent les instrumens dont Cromwell & ses partisans se servirent pour conduire toute la machine militaire. Ces Députés étoient choisis entre les simples soldats ou dans la dernière classe des Officiers, suivant les connoissances qu'on leur attribuoit, & leur talent naturel pour la prédication & la prière. Cependant les deux Chambres persistèrent dans la résolution qu'elles avoient prises de congédier toutes leurs troupes, excepté celles qui étoient destinées pour l'Irlande, & elles commencèrent à régler les lieux & les tems où l'on renverroit les différens régimens.

Les soldats, dans une requête au Général, se plaignirent de cette dureté, & demandèrent que l'on assem-

blât l'armée dans un lieu où ils pûssent examiner, avant d'être congédiés, les 1647.
moyens de remédier à leurs griefs; qu'autrement ils feroient obligés de prendre des mesures qu'il étoit facile de prévenir en leur accordant leur demande. Le Général, de l'avis d'un conseil de guerre, resserra aussi-tôt ses quartiers, &, dans une lettre adressée aux deux Chambres, les [illegible]plia de concerter les moyens d'appaiser l'armée, & de prévenir une rupture dangereuse. Le Parlement, intimidé par cette nouvelle, résolut, s'il étoit possible, de partager ses troupes: mais quelques concessions qu'il fît, elles ne contentèrent point l'armée. Ses chefs insistèrent, pour qu'elle ne fût point congédiée, afin de soutenir le parti Presbytérien. Elle devint bien-tôt une sorte de république où la voix du simple soldat avoit autant de poids que celle du Colonel, & où chaque brigade croyoit avoir le droit de prendre des résolutions, & de les exécuter au nom de l'armée. Quelques régimens de cavalerie résolurent de se rendre maîtres de la personne du Roi. Ils choisirent pour cet effet un Cornette nommé Joyce, qui, avant la guerre, avoit été

tailleur. Cet homme arrive, le trois
1647. Juin, vers le point du jour, avec un détachement de cinquante chevaux à Holmeby; monte les escaliers, suivi de trois de ses gens, & frappe à la porte de l'appartement du Roi. On leur ouvre; Joyce & ses compagnons s'avancent le chapeau bas & le pistolet à la main, en disant à Charles qu'il faut qu'il vienne à l'armée. Le Roi leur demande de quelle autorité ils agissent : par celle ci, répond le Cornette, en lui présentant son pistolet, & en le priant de s'habiller promptement, parce que la diligence étoit nécessaire. Le Roi ordonna à l'un de ses domestiques de faire venir le Comité des deux Chambres, qui étoit chargé de la garde de sa personne. Ils ne furent pas peu surpris de l'arrivée de Joyce, & lui demandèrent s'il agissoit par ordre du Parlement, mais il répondit que non, en présentant des pistolets. Les membres dirent qu'ils écriroient au Parlement pour savoir ses intentions, & Joyce repliqua qu'ils pouvoient le faire, mais qu'il falloit que le Roi marchât sur le champ avec lui. Le Colonel Brown ayant sondé la garde que le Parlement avoit donnée

à Sa Majesté, ne la trouva point disposée à faire aucune résistance; ensorte que le Roi, suivi de quelques domestiques seulement, se résigna à la volonté de Joyce, non sans soupçonner que cet homme le menoit peut-être dans quelque lieu écarté pour l'assassiner. La première nuit l'infortuné Monarque coucha dans la maison du Colonel Montague, près de Cambridge, & le lendemain il arriva à Newmarket où il fut traité avec beaucoup de respect par les Officiers de l'armée. Les régimens s'étant assemblés, présentèrent une requête au Général pour se plaindre du Parlement, & le lendemain ils signèrent tous un écrit intitulé l'engagement, par lequel ils consentoient à être congédiés, à condition qu'on remédieroit aux griefs dont ils se plaignoient, suivant les décisions d'un Conseil composé des Généraux, de deux Officiers & d'autant de soldats de chaque Régiment, & ils déclarèrent en même tems qu'ils ne se sépareroient jamais qu'ils n'eussent reçu cette satisfaction. L'armée s'avança jusqu'à St. Albans, distant de Londres d'environ vingt milles, & le Général envoya un message aux deux

1647.

Chambres pour les conjurer de pren-
1647. dre les mesures les plus promptes & les plus propres à satisfaire le soldat. Ces Démagogues, qui avoient donné le signal de la rebellion contre leur Souverain, sous prétexte de délivrer les sujets du joug de la tyrannie, étoient devenus eux-mêmes les auteurs des extorsions les plus insupportables. Ils avoient levé, par des exactions aussi violentes qu'arbitraires, plus de trente millions sterling dans l'espace de cinq ans; & le peuple n'en étoit pas moins encore chargé de dettes & de fardeaux énormes. On assûre qu'ils partagèrent entr'eux une somme de trois cent mille livres sterling. On avoit étendu les impôts jusques sur la viande de boucherie & sur toutes les denrées de première nécessité. La moitié des terres du Royaume avoit été sequestrée, parce qu'elles appartenoient à des Royalistes : on refusoit toute espéce de justice à ces malheureuses victimes; la plûpart des Ecclésiastiques furent dépouillés de leurs bénéfices, & réduits à la mendicité, parce qu'ils ne vouloient pas renoncer à leurs principes civils & religieux. Dans les causes entre particuliers, ces

tyrans se vengeoient de ceux qui favorisoient leur Souverain, & vendoient leur protection au plus offrant. Ils disoient qu'ils avoient le droit de dépouiller les Egyptiens; nommoient leur conduite tyrannique, la domination des Elus; prétendoient jouir de la vûe du Seigneur dans la prière, & couvroient leurs injustices du voile de l'hypocrisie. 1647.

Le mouvement de l'armée jetta la consternation dans le Parlement. Les Chambres donnèrent aussi-tôt pouvoir à la ville de Londres de lever quelque cavalerie, comme si elles eussent eu intention de se mettre en état de défense. Elles assignèrent en même tems une somme de dix mille livres sterling pour être distribuée aux soldats qui quitteroient pour s'engager dans l'expédition d'Irlande. L'armée, qui connoissoit toute sa force, présenta aux deux Chambres une remontrance dans laquelle elle demandoit que l'on purgeât le Parlement des Membres corrompus & de ceux qui n'avoient pas été élus légitimement; que les comptes publics fûssent réglés équitablement; & qu'après quelques actes de justice contre les délinquants, on passât un acte d'amnistie. Elle

1647. fit ensuite une démarche très-hardie en intentant une accusation contre onze Membres du Parlement qui étoient les chefs du parti Presbytérien : elle demandoit qu'ils fûssent bannis des Communes pour avoir arrêté le cours de la justice. Les deux Chambres se virent forcées de consentir à toutes les demandes de l'armée, qui exigea de plus que l'on revoquât la déclaration donnée pour inviter les Officiers & les soldats à se retirer; que le Roi resteroit avec l'armée, & que le Parlement termineroit le différend qui subsistoit entre elle & lui. Les amis du Roi commençoient à espérer qu'une rupture entre le Parlement & l'armée pourroit tourner à l'avantage de Sa Majesté. Charles s'en flattoit lui même; il étoit traité par les troupes avec toute la déférence imaginable, & il jouissoit au milieu d'elles de toute l'aisance qu'il pouvoit desirer. Cromwell & ses confédérés l'assûroient qu'ils ne songeoient qu'à le rétablir dans sa première dignité. Les deux Chambres furent tellement frappées de cette crainte, qu'elles résolurent de ne rien refuser à l'armée. Les Membres accu-

sés demandèrent à se retirer, & l'on fit plusieurs autres démarches pour la satisfaction des troupes, qui parurent enfin contentes, & établirent leurs quartiers généraux à Wickham. Peu de tems après, l'armée demanda par une requête, que le Parlement publiât une déclaration pour défendre l'entrée du Royaume aux troupes étrangères, assûrer la paie actuelle, & rétablir la milice de Londres sur l'ancien pied. Les Chambres consentirent aussi-tôt à cette requête. Les Presbytériens rigides, irrités de cette complaisance servile, se joignirent au Conseil commun de la ville de Londres, &, de concert avec un grand nombre de Membres du Parlement, formèrent une association par laquelle ils s'obligèrent à se soutenir mutuellement dans leur opposition à l'armée dont ils jugeoient que le dessein étoit de renverser toutes les mesures prises jusqu'alors pour rétablir la paix du Royaume. Ils s'engagèrent à sacrifier leurs vies & leurs fortunes pour défendre la personne & l'autorité du Roi, les privilèges du Parlement & les libertés de la Nation.

1647.

Le Parlement s'étant assemblé, après

un court ajournement, trouva que les
1647. Orateurs des deux Chambres avoient quitté Londres, ainsi qu'un grand nombre d'autres Membres. Les Chambres nommèrent aussi-tôt d'autres Orateurs, satisfaites de voir que les partisans de l'armée s'étoient retirés d'eux-mêmes. Elles arrêtèrent que le Roi reviendroit à Londres; que le Comité de la milice de cette Capitale seroit autorisé à lever des troupes pour la défense de la ville, & à choisir un Général qui fût agréable au Parlement, & qui auroit le pouvoir de nommer des Officiers avec l'approbation du Comité. Le choix tomba sur le Major Genéral Massey, & le jour fut pris pour délivrer les commissions & pour former les troupes en Régimens. Le Parlement informé que le Général approchoit de Londres, sous prétexte de le protéger contre la violence, lui envoya un message pour l'assûrer que les Chambres n'avoient pas besoin de protection, & pour lui ordonner expressément de tenir ses troupes à une plus grande distance, parce que leur marche vers la capitale ne pouvoit qu'occasionner les plus grands troubles. Elles rappellèrent en même-tems les

Membres absens, pendant que Massey, Waller & Pointz s'occupoient à former leurs régimens & leurs compagnies. Les deux Orateurs & les autres Membres qui s'étoient absentés au nombre de soixante-six, réclamèrent la protection du Général, alléguant qu'ils avoient été obligés de quitter les Chambres, dans la crainte d'être mis en piéces par la populace. L'armée, ravie de trouver ce prétexte pour marcher à Londres, publia un manifeste pour se justifier des imputations dont on la chargeoit. On y récapituloit toutes les mesures prises par la faction Presbytérienne, & l'armée déclaroit qu'elle soutiendroit les deux Orateurs & qu'elle puniroit les auteurs de tous ces désordres. Les citoyens perdirent courage, quand ils apprirent que l'armée s'étoit avancée jusqu'à Hounslow. Le Conseil de la Bourgeoisie écrivit une lettre au Général pour lui marquer que, puisque, suivant sa propre déclaration, il n'avoit d'autre dessein que de rendre justice aux Membres absens, la ville étoit prête d'y concourir avec lui; qu'en conséquence on avoit donné des ordres pour que toutes les avenues fûssent ouvertes, & que l'on ces-

1647.

fât tous préparatifs de défense. Le
1647. sixième jour d'Août, Fairfax, accompagné des Orateurs & des Membres qui s'étoient absentés, entra dans Westminster, escorté par un détachement de dragons, & ces Membres reprirent aussi tôt leurs places dans le Parlement. Les deux Chambres votèrent unanimement que le Général seroit établi Gouverneur de la Tour. Elles indiquèrent aussi un jour d'action de grâces pour le rétablissement paisible du Parlement, & ordonnèrent que l'armée recevroit un mois de paie par forme de gratification. Quoique l'armée n'eût prétendu d'abord s'occuper que de ce qui la concernoit, elle parut alors fixer toutes ses vues sur l'établissement d'une République, &, avant de marcher à Londres, elle présenta aux Commissaires du Parlement un corps de propositions dressées en apparence à ce sujet, mais calculées par ses auteurs de façon à éloigner au contraire l'établissement qu'ils feignoient de vouloir accélérer & rendre stable.

Le Roi étoit toujours dans l'armée, où on le traitoit avec les marques les plus flatteuses de distinction. Ses Cha-

pelains avoient la permission de demeurer auprès de lui & de célébrer le 1647.
service divin suivant la forme de l'Eglise Anglicane. Il lui fut aussi permis de s'entretenir avec ses anciens serviteurs. Sir Jean Berkley & Ashburnham étoient auprès de sa personne, & même le Marquis d'Ormond avoit un libre accès auprès de lui ; mais la plus grande satisfaction que goutât alors ce Monarque, fut la compagnie de ses enfans, avec lesquels il eut plusieurs entrevues si attendrissantes, que le cœur de Cromwell en parut touché. Ce Chef déclara qu'il n'avoit jamais vu de scène plus pathétique, & donna de grands éloges au caractère sensible de ce Prince. Cromwell, Ireton & les autres Chefs de la faction des Indépendans amusèrent Charles par de vaines espérances, jusqu'à ce qu'ils eussent gagné le dessus sur les Presbytériens & sur la ville de Londres. Alors ils commencèrent à retrancher du respect qu'ils avoient montré au Roi. Il fut étroitement gardé à Hamptoncourt, & commença à craindre pour sa propre personne. Ce Prince, averti de différens côtés des desseins formés contre sa vie, résolut de

s'éloigner de l'armée. Il se retira un
1647. soir de bonne heure dans sa chambre, sous prétexte d'indisposition, & à une heure après minuit, il descendit par un petit escalier dérobé, accompagné d'Asburnham & de Legg, tous deux Gentilshommes de sa chambre. Sir Jean Berkley l'attendoit à la porte du parc avec des chevaux sur lesquels ils montèrent sans perdre de tems, & ils dirigèrent leur route vers le Comté de Hamp. Ashburnham assûra qu'il avoit frêté un vaisseau pour transporter le Roi dans quelque partie du continent; mais le bâtiment ne se trouva pas au lieu indiqué. Le Monarque fugitif, ainsi trompé dans son attente, se rendit à Titchfield, maison de campagne au Comte de Southampton, & se découvrit à la mère de ce Seigneur, qui le reçut avec la plus grande cordialité. Ses amis lui conseillèrent de passer dans l'île de Wight, dont le Gouverneur, qui étoit le Colonel Hammond, avoit beaucoup de part à la confiance de Cromwell. Ashburnham & Berkley prirent les devants pour exiger du Gouverneur sa parole de ne point retenir la personne de Sa Majesté, dans le cas où il ne pourroit point

lui donner asile. Hammond parut étonné de cette proposition : cependant il marqua tout le desir possible de servir le Roi ; mais il ajoûta en même-tems qu'il étoit obligé d'obéir à ses supérieurs. Lorsqu'il eut appris que le Roi étoit à Titchfield, il s'y transporta avec une garde de soldats, & demeura dans une salle basse pendant qu'Ashburnham monta à l'appartement où étoit le Roi. Dès que ce Prince sut que Hammond étoit dans la maison, il s'écria : « Ah! malheureux, tu m'as » perdu! » Ashburnham fondit en pleurs, & offrit d'aller tuer le Colonel ; mais le Roi ne voulut pas consentir à un pareil expédient. Il rappella toute sa fermeté, & fit monter Hammond qui renouvella ses protestations de respect, & parut croire que l'armée ne feroit aucune démarche à son préjudice. Charles se soumit à son sort, accompagna le Colonel à l'île de Wight, & fut logé au château de Carisbrook, où on le traita d'abord avec toutes les marques de soumission & de respect. Quoique la conduite d'Ashburnham eût l'air d'une trahison, le Roi le justifia lui-même ; mais si ce Gentilhomme fut innocent, il n'eut

1647.

pas moins à se reprocher la présomption & la témérité la plus impardonnable.

1647. Cromwell informa les deux Chambres de l'évasion du Roi, par une lettre que Charles avoit laissée sur sa table, & qui étoit adressée au Parlement. Ce Monarque se plaignoit de la rigoureuse captivité qu'on lui avoit fait souffrir au milieu de gens qui varioient sans cesse dans leurs principes, qui n'avoient pas honte de laisser voir leur projet formé de détruire la Noblesse, en privant les Pairs de leur voix négative en Parlement, & qui favorisoient & encourageoient le systême de l'égalité des hommes en matière d'administration. Il marquoit que son intention étoit de demeurer caché pendant quelque tems, même à ses amis; que cependant il desiroit ardemment la paix, & promettoit de contribuer en tout ce qui dépendroit de lui à la satisfaction des deux partis. Il finissoit par demander à être entendu avec honneur & sûreté, assûrant que, si les Chambres y consentoient, il quitteroit aussi-tôt sa retraite, & reparoîtroit en public. Le Comte de Manchester, Orateur de la Chambre

haute, reçut une lettre du Colonel Hammond, par laquelle ce Gouverneur informoit les Lords que le Roi étoit venu dans l'île de Wight se mettre sous sa protection. Charles, trompé dans l'espérance qu'il avoit conçue de s'échapper, envoya un message aux Chambres, pour leur proposer des concessions encore plus grandes que toutes celles qu'il avoit faites jusqu'alors, & les plus avantageuses qu'elles eussent pu espérer, si elles n'avoient pas été décidées à le perdre. Il leur offrit d'abolir la Cour des Garde-Nobles & des Livrées, de passer un acte de pardon général, & demanda en même-tems à traiter avec elles en personne avec sûreté, honneur & liberté. Les Ecossois espéroient conclure un traité particulier avec le Roi; mais ils insistèrent toujours sur l'abolition de l'Episcopat, & ce Prince ne voulut jamais y consentir. Enfin les deux Chambres se déterminèrent à traiter avec leur Souverain, pourvû qu'il approuvât la publication de quatre actes préliminaires : le premier, pour annuller toutes les délibérations données contre le Parlement & ses adhérents; le second, pour l'établisse- 1647.

ment de la milice; le troisiéme, pour
1647. priver les Pairs créés depuis les troubles, du droit de séance au Parlement; & le quatriéme, pour autoriser les deux Chambres à s'ajourner suivant leur bon plaisir. Ces Bills furent dressés avec tant de diligence, que les Indépendans n'eurent pas le tems de faire leurs objections, & en vain les Commissaires Ecossois essayèrent-ils d'y mettre obstacle. Les deux Chambres étoient résolues alors de rompre les mesures des Indépendans. Cependant les Commissaires Ecossois présentèrent au Parlement un long mémoire par lequel ils se plaignoient de ce que les deux Chambres violoient la convention en cherchant à traiter de la paix sans leur concours. Les Chambres répondirent à ce mémoire en termes peu ménagés, & firent emprisonner l'Imprimeur, après quoi elles nommèrent un Comité pour présenter les Bills au Roi.

Dans le même tems, les Commissaires Ecossois passèrent à l'île de Wight avec les articles d'un traité rédigé en forme. Le Roi refusa prudemment de donner son consentement aux quatre Bills, sans avoir de

sûreté pour le succès du traité, craignant avec raison qu'après avoir accordé ces concessions, le Parlement ne se montrât aussi implacable qu'auparavant. Il goûta davantage les conditions que lui offrirent les Ecossois. Le Duc d'Hamilton & le Marquis d'Ormond avoient employé leurs bons offices au grand contentement de Sa Majesté. Les Ecossois promettoient de lever une armée pour le secourir, & il étoit persuadé que l'union de ses amis avec les Presbytériens des deux Royaumes suffiroit pour écraser l'hydre de la faction des Indépendans. Engagé par ces considérations, Charles conclut avec les Commissaires Ecossois, un traité secret, par lequel il s'obligeoit à confirmer la convention entre l'Angleterre & l'Ecosse, ainsi que le Gouvernement Presbytérien, pour trois années, pendant lesquelles les affaires de Religion seroient réglées dans une assemblée de Théologiens & d'Ecclésiastiques des deux Royaumes. De leur côté les Ecossois s'engageoient à défendre les droits de sa couronne contre tous opposans, & à envoyer une armée en Angleterre pour le rétablir sur le trône, effectuer une alliance entre les

1647.

deux Nations, & procurer une paix
1647. solide & constante. Après que le Roi eut renvoyé le Comité du Parlement, il fut gardé si étroitement dans le château, que personne ne pouvoit lui parler sans la permission du Gouverneur. Lorsque la réponse de Charles fut rapportée aux Communes, Cromwell déclama avec violence contre sa personne, le traitant d'homme de sang & d'imposteur. Son avis fut de ne plus envoyer aucunes adresses au Roi, & de régler, sans son concours, les affaires du Royaume. La proposition d'Olivier trouva des approbateurs dans ses partisans, &, après quelques débats fort vifs, la Chambre arrêta qu'à l'avenir il ne seroit envoyé au Roi, ni adresse, ni message. Elle fit publier à ce sujet une déclaration composée avec toute l'aigreur & tout le venin de la fameuse remontrance sur l'état de la Nation, en y ajoûtant encore des reproches contre la conduite que le Roi avoit tenue depuis.

Les Commissaires d'Ecosse, avant de retourner dans leur pays, prirent des mesures avec le Marquis d'Ormond, avec les autres amis du Roi en Angleterre, & avec les Chefs du parti

Presbytérien.

Presbytérien. L'Irlande avoit aussi pro-
mis de faire passer au Marquis un ren- 1647.
fort considérable de troupes. Les cavaliers entreprirent en même tems d'exciter des soulèvemens dans différens Comtés de l'Angleterre. Sir Marmaduke Langdale & Sir Philippe Musgrave résolurent de s'assûrer de Berwick & de Carlisle, & les Presbytériens de Londres & de la Chambre des Communes commencèrent à se déclarer ouvertement contre le Parlement. Si ce projet avoit été exécuté à point, Cromvell auroit eu besoin de tous ses grands talens pour conserver ce qu'il avoit gagné; mais comme les Royalistes ne suivirent pas de concert le plan projetté, toute opposition de leur part fut anéantie. Les Presbytériens modérés d'Ecosse avoient à leur tête le Duc d'Hamilton, son frère le Comte de Lanerk & le Lord Loudon. Le Comité, après avoir examiné l'état du Royaume, le trouva en grand danger, & déclara qu'il étoit indispensable de lever une armée de quarante mille hommes pour pourvoir à sa sûreté. Mais le Duc d'Hamilton, qui fut nommé Général, au lieu de quarante mille hommes, n'en put ras-

sembler que quatorze mille, mal armés
1647. & indisciplinés, & ils ne furent en état d'entrer en Angleterre qu'au commencement de Juillet. Pendant ces préparatifs, Langhorn, Powel & Poyer, trois Colonels qui avoient servi dans l'armée du Parlement, se déclarèrent pour le Roi, s'assûrèrent du château de Pembroke, & engagèrent la plus grande partie des Comtés méridionaux du pays de Galles à embrasser la cause royale. D'un autre côté le Lord Byron mit tout en usage dans la partie du Nord de cette province & dans le Comté de Chester, pour exciter un soulèvement en faveur de son Souverain, & le peuple de Kent prit les armes sous la conduite de Hales, jeune gentilhomme très-riche, mais peu expérimenté. Fairfax envoya Cromwell avec un détachement, pour réduire les Gallois & s'opposer aux Ecossois, s'ils tentoient de faire une invasion, pendant que lui-même resteroit à Londres pour prévenir les troubles dans cette Capitale, & pour observer les mouvemens des habitans de la province de Kent. Le Lord Goring, depuis peu Comte de Norwich, traversa la Tamise à

Gravefend, dans des barques, avec environ cinq cents hommes, pour 1647.
aller joindre les amis du Roi dans le Comté d'Essex. Ils y étoient assemblés au nombre de trois mille, sous les ordres de Lord Capel, de Sir Guillaume Compton, de Sir Charles Lucas, de Sir George Lisle, de Sir Bernard Gascoign, & du Colonel Farr, qui avoit été au service du Parlement. Ils prirent possession de Colchester, où ils se proposoient de demeurer jusqu'à ce qu'ils pûssent joindre l'armée Ecossoise qu'ils savoient être en marche. Mais ils furent bientôt investis par Fairfax, qui bloqua la ville de façon que les assiégés ne pouvoient recevoir le moindre secours.

Dans ces circonstances, il s'éleva un tumulte à Londres parmi la populace, qui favorisoit le Roi. Elle défit un corps de milice, s'empara de deux portes de la ville, força le Maire de se réfugier dans la Tour, & marcha à Whitehall en s'écriant « : Pour Dieu » & pour le Roi ». Mais elle fut bientôt dispersée par deux régimens de cavalerie. Jacques, Duc d'York, & second fils du Roi, trouva moyen de s'échapper de Saint James, & se retira

1647. en Hollande où il fut reçu avec cordialité par sa sœur la Princesse d'Orange. Landgale & Musgrave surprirent Bervick & Carlisle, & se virent en peu de tems à la tête de quatre mille Royalistes. Vers la fin de Mai, les matelots d'une escadre, qui mouilloit aux Dunes, se révoltèrent contre leur Commandant Rainsborough, qu'ils mirent à terre, ainsi que quelques autres Officiers opposés à la cause du Roi. Après avoir reçu des vivres de leurs amis du Comté de Kent, ils firent voile pour la Brill, où ils livrèrent l'escadre au Duc d'York, que le Roi avoit nommé Grand Amiral d'Angleterre. Le Prince de Galles, qui s'étoit retiré à Paris où il résidoit avec sa mère, n'eut pas plutôt appris cet heureux évènement, qu'il se rendit à Helvoetsluys, & de-là à bord de l'escadre, où il fut reçu avec les plus grandes acclamations de joie. Il envoya son frère à la Haye, & fit voile pour l'Angleterre, dans le dessein de joindre l'armée Ecossoise, quand elle entreroit sur le territoire de ce Royaume. Lorsqu'il arriva devant Yarmouth, les habitans lui en refusèrent l'entrée, ce qui le détermina à remonter la Ta-

mise, où il s'empara de plusieurs bâtimens Londonnois richement chargés, 1647.
qui furent rendus par la suite. Cependant le Comte de Warwick assembla une escadre pour donner la chasse à celle du Prince, & vint jetter l'ancre si près de ses vaisseaux, que le combat paroissoit inévitable. Le Prince de Galles le desiroit avec ardeur, & avoit déja appareillé pour attaquer le Comte, quand le vent changea tout-à-coup & l'obligea de retourner à Helvoetsluys, où l'ennemi le suivit. Au commencement de Juin, les Royalistes surprirent le château de Pontefract dans le Comté d'York, & y mirent une forte garnison; & vers le même tems Scarborough, qui étoit au Parlement, se révolta pour le Roi. Dans cette conjoncture le Comte de Holland forma un projet en faveur de son Souverain. L'armée Ecossoise étoit prête à marcher; Cromwell faisoit le siége du château de Pembroke; Fairfax tenoit Colchester bloqué, pendant qu'il ne restoit pas deux régimens à Londres, & que le parti Presbytérien avoit repris le dessus dans le Parlement. Le Comte de Holland, jugeant que le moment étoit favorable

pour l'exécution de ſon plan, ſortit
1647. publiquement de Londres, accompagné d'environ cent cavaliers, & fut joint à Kingſton, ſur la Tamiſe, par le Duc de Buckingham, par ſon frère le Lord François Villiers, & par le Comte de Peterborough, qui lui amenèrent quelques troupes. Ils écrivirent auſſi-tôt au Maire & au Conſeil de la Bourgeoiſie de Londres, pour leur déclarer l'intention qu'ils avoient de délivrer le Roi, & de rendre la paix à la nation, & pour leur demander le ſecours de la Capitale, d'autant qu'ils n'agiſſoient que dans la vue d'aſsûrer la tranquillité & le bonheur du Royaume. Les Magiſtrats portèrent cette lettre au Parlement, qui déclara auſſi-tôt ces trois Seigneurs traîtres à leur patrie. Ils furent attaqués le même jour & mis en déroute par le Colonel Lewesy, près de Kingſton; le Lord François Villiers périt dans le combat. Peu de jours après ils furent ſurpris à Saint Neot par le Colonel Scroop, qui prit le Comte de Holland, & le conduiſit à Londres, d'où on le tranſporta au château de Warwick. Les deux autres Seigneurs ſe dérobèrent à la pourſuite des ennemis, & le pro-

jet échoua. Le onze de Juillet, le Duc d'Hamilton entra en Angleterre à la tête de l'armée Ecossoise, & Cromwell, après avoir réduit le château de Pembroke, se mit en marche pour joindre Lambert, qui commandoit pour le Parlement dans les Comtés du Nord. 1647.

Les Presbytériens, qui étoient dans l'armée du Duc d'Hamilton, refusèrent de marcher avec les Royalistes, parce que ceux-ci ne vouloient pas reconnoître la convention; D'ailleurs les premiers soupçonnoient leur Général de favoriser l'Episcopat, & ce fut une raison pour eux de traverser ses mesures, & de retarder ses opérations. Sir Marmaduke Langdale joignit le Duc avec quatre mille hommes de pied & sept cents chevaux; mais cet Officier fut toujours obligé de marcher à quelque distance des Ecossois, pour éluder les ordres de leur Parlement, qui avoit expressément défendu à Hamilton d'agir de concert avec ceux des Anglois qui refuseroient de souscrire la convention. Lambert se retira à leur approche avec tant de précipitation, qu'il auroit été entièrement défait, si le Duc l'eût poursuivi

dans sa retraite; mais ce Général, au
1647. lieu de profiter de ce désordre, s'arrêta plusieurs jours à Carlisle, & entra ensuite dans le Westmoreland, où il resta jusqu'à ce que l'armée eût consommé ses vivres, après quoi il s'avança avec une partie de ses troupes dans le Lancaster, & établit son quartier général à Preston. Cromwell, qui avoit joint Lambert, se mit aussi-tôt en marche pour cette ville. Cependant Sir Marmaduke Langdale, dont la division formoit l'avant-garde du Duc, lui fit savoir que Cromwell avançoit vers Preston, & lui conseilla de rapprocher ses quartiers trop écartés les uns des autres. Le Duc, croyant que ce n'étoit qu'un détachement de l'armée de Cromwell, négligea l'avis de l'Officier Anglois, qui fut bien-tôt attaqué par la Cavalerie ennemie, & forcé, après un combat très-opiniâtre, de se replier sur Preston. Le Duc lui ordonna de marcher de nouveau en avant, & lui promit de le soutenir; mais il ne tint pas sa parole, & le seize Août, Langdale fut entièrement mis en déroute. Après cette victoire la cavalerie de Cromwell marcha à Preston, qu'elle trouva dans une

confusion extrême, & dont elle s'empara après une action très-vive. Le 1647.
Duc se retira de l'autre côté du pont, à la tête duquel il mit une forte garde qui le défendit pendant quelque tems avec beaucoup de bravoure; mais la plûpart ayant été taillés en piéces, le reste fut enfin obligé de l'abandonner aux vainqueurs. Ceux-ci poursuivirent les fuyards, qui s'arrêtèrent & défendirent encore un défilé pendant plusieurs heures avant de se rendre prisonniers de guerre. Le Duc d'Hamilton prit la fuite avec environ trois mille chevaux du côté d'Uttoxeter; mais Lambert le suivit de si près, que le Duc & tous ses Officiers tombèrent entre les mains de l'ennemi, pendant que le reste de la cavalerie fuyoit à toutes jambes vers le Cumberland. Cromwell s'avança jusqu'à Edimbourg, où il fut reçu avec solemnité par les intrigues du Duc d'Argyle, avec lequel il avoit lié une étroite amitié. On lui livra Berwick & Carlisle, &, de concert avec les Ecossois, il laissa Lambert pour contenir les mal intentionnés du pays; après quoi il retourna triomphant en Angleterre.

1647. Le peu de troupes qui défendirent Colchester pour le Roi, se comportèrent avec une résolution & une intrépidité étonnante, jusqu'à ce que la famine les força de se rendre à discrétion. Le Général ennemi souilla sa victoire par un acte de cruauté que lui inspira le barbare & sanguinaire Ireton. On décida dans un Conseil de guerre de faire mourir Lucas, Lisle & Gascoign; mais ce dernier eut la vie sauve à cause de sa qualité d'Etranger. Les deux autres furent condamnés à avoir la tête cassée : Lucas cria lui-même « feu » avec autant de courage que s'il eût été à la tête de son régiment. L'Isle embrassa tendrement son compagnon après que celui-ci eut reçu le coup de la mort, & pria ceux qui devoient l'arquebuser lui même, de s'approcher davantage. Un des soldats lui ayant répondu : « Je vous garantis, Monsieur, que nous ne vous manquerons pas ». « Amis (dit-il en souriant) j'ai été encore plus près de vous dans le combat, & vous m'avez manqué ». On tira sur lui comme il prononçoit ces paroles, & il tomba mort, regretté de tous les gens de bien qui avoient eu occasion de con-

noître la bonté de son cœur & la douceur de son caractère. Gascoign, qui 1647.
étoit Florentin, après s'être déshabillé pour subir le même sort, demanda une plume, de l'encre & du papier pour instruire le grand Duc de son genre de mort, afin que sa famille ne fût pas privée de sa succession; mais le Conseil de guerre, voyant qu'il étoit Etranger, ne voulut pas le faire mourir, dans la crainte que le Grand Duc de Toscane n'usât de représailles sur les sujets Anglois qui se trouvoient dans ses Etats.

La Chambre des Communes, après avoir délibéré sur la forme de l'administration qu'il convenoit d'établir, vota que la Nation seroit gouvernée par le Roi & par les deux Chambres du Parlement, &, le cinq Mai, les Communes firent publier une déclaration, portant : qu'elles vouloient soutenir la convention & se joindre aux Ecossois pour traiter avec Sa Majesté. Les habitans de Surry se rendirent en foule à Westminster, & demandèrent au Parlement que le Roi fût rétabli dans tous ses droits & prérogatives, & que l'on congédiât les troupes. Ils maltraitèrent tellement les gardes du

Parlement, qu'on fut obligé d'avoir
1647. recours à un détachement de cavalerie qui les dissipa après en avoir tué & blessé un grand nombre. Malgré l'opposition des Indépendants, il fut décidé par les deux Chambres qu'après que le Roi auroit signé les trois Bills sur l'établissement de la milice, sur le culte Presbytérien & sur la révocation des déclarations publiques contre le Parlement, elles traiteroient avec Sa Majesté sur le surplus des propositions auxquelles on avoit consenti. Le commencement de cette négociation fut retardé par des disputes entre les Lords & les Communes. On nomma un Comité dont l'avis fut d'annuller la délibération qui défendoit de présenter des adresses au Roi, de ne point insister préliminairement sur les trois Bills, & de faire transférer Sa Majesté à une de ses maisons dans le voisinage de Londres. Cet avis fut approuvé des Lords; mais les Communes refusèrent de traiter autrement qu'aux trois premières conditions. La ville de Londres appuya le sentiment de la Chambre haute, & paroissoit menacer les Communes de prendre les mesures les plus violentes. Celles-ci, de leur

côté, chargèrent Skippon d'enrôler des ſoldats pour former une nouvelle garde, ſous prétexte qu'elles craignoient les deſſeins des cavaliers, qui ſe rendoient en foule dans la Capitale; & les Indépendants firent jouer en même tems tous leurs reſſorts pour fomenter la diviſion. Cependant, après beaucoup de débats, les Communes conſentirent à ne point exiger l'acceptation des trois Bills préliminaires; mais cinquante jours s'écoulèrent avant qu'on pût convenir de la forme, du tems & du lieu où ſe feroit le traité, &, dans cet intervalle, les Ecoſſois & les Royaliſtes furent défaits de toutes parts, ce qui répandit la terreur parmi le parti Presbytérien, & ranima le crédit des Indépendants dans les deux Chambres. Les Communes donnèrent des inſtructions au Colonel Hammond, pour conduire le Roi à Newport, & exigèrent de Sa Majeſté qu'elle donnât ſa parole royale de ne point quitter l'île de Wight pendant le tems des conférences, ni même vingt-huit jours après qu'elles feroient terminées. Cependant la ville de Londres préſenta pluſieurs pétitions au Parlement, pour demander

1647.

1647. que le Roi fût mis en liberté, & qu'on l'invitât à faire un traité personnel. Les deux Chambres envoyèrent alors des Commissaires à l'île de Wight, pour traiter avec Sa Majesté. Le changement qu'ils remarquèrent dans leur infortuné Souverain, les frappa d'étonnement. Privé de ses domestiques & de toute communication humaine, il avoit entièrement négligé le soin de sa personne; sa barbe étoit longue, ses cheveux qu'avoient blanchis le tems & le chagrin, étoient épars sur ses épaules; en un mot tout son extérieur présentoit l'image du malheur & de la détresse. Dans cet état il parut encore avec une figure si majestueuse & si vénérable, que ses adversaires ne purent l'envisager qu'avec respect, & qu'ils sentirent en même-tems la compassion naître dans leurs cœurs. Quelque altération qu'il y eût dans les traits de ce Monarque, son ame avoit conservé toute sa sécurité : il reçut les Commissaires d'un air affable, & dans le cours des conférences, il fit paroître une étendue de génie surprenante. Le Comte de Salisbury, étonné de lui voir des connoissances aussi peu com-

munes, dit à Sir Philippe Warwick: 1647.
» Le Roi a fait de grands progrès depuis peu «. » Il a toujours été de même (répondit Warwick) mais ce n'est que d'aujourd'hui que vous vous en appercevez «. Sir Henri Vane vouloit qu'ils fûssent très-circonspects & même rigides dans les propositions d'un accommodement, à cause de l'habileté extraordinaire du Roi. Charles consentit volontiers à casser les déclarations qui avoient été publiées contre le Parlement; mais ce ne fut qu'avec la plus grande répugnance qu'il reconnut qu'ils avoient pris les armes pour leur propre défense. Il abandonna au Parlement tout pouvoir de régler la milice & de lever de l'argent pour la soutenir pendant l'espace de vingt années, & même pour un plus long-tems, si on le croyoit nécessaire pour la sûreté publique. Quant à la Religion, il dit que sa conscience ne lui permettoit pas de consentir à l'abolition de l'Episcopat, qu'il croyoit fermement être d'institution apostolique, & qu'à l'égard de la vente des terres de l'Eglise, non seulement il la regardoit comme sacrilége, mais même contraire au

serment de son couronnement, par
1647. lequel il s'étoit engagé à maintenir les droits du Clergé. Cependant pour convaincre le Parlement du desir sincère qu'il avoit de rétablir la paix, il consentit à réduire l'Episcopat à son institution primitive; que l'on abolît les Archevêques, les Doyens & les Chapitres; que la discipline Presbytérienne fût observée trois ans, pendant lesquels le Roi & le Parlement, de l'avis des Ecclésiastiques & autres Théologiens nommés par Sa Majesté, conviendroient d'un plan raisonnable pour le gouvernement de l'Eglise. Il promit de donner son consentement à un acte pour lever les fonds nécessaires à la liquidation des dettes publiques, reconnut leur grand sceau, & leur abandonna le sien avec pouvoir de créer des Pairs sans le vœu unanime des deux Chambres, & d'obliger les Royalistes à composer pour leurs biens. En un mot il leur accorda tout ce qu'elles desiroient; mais lorsqu'elles demandèrent qu'il fût passé un Bill de proscription contre le Marquis de Newcastle, le Lord Digby, le Lord Byron, Sir Marmaduke Langdale, Sir Richard Greenvill, Sir

François Doddington & le Juge Jenkins, il refusa absolument de sacrifier ses plus chers amis à leur vengeance, & consentit seulement à ce qu'ils fûssent bannis pour un tems limité. Depuis sa détention, ce Monarque avoit eu tout le loisir de se retracer sa conduite passée, & il se reprochoit sans cesse d'avoir eu la foiblesse d'abandonner le Comte de Strafford à la fureur d'une faction implacable. Quoiqu'il se dépouillât presque entièrement de la royauté pour satisfaire l'arrogance d'un Parlement usurpateur, les deux Chambres, après avoir examiné ses réponses, & pesé ses concessions, votèrent qu'elles étoient insuffisantes pour ce qui concernoit l'Episcopat, la convention, la vente des terres de l'Eglise & les délinquants. Elles demandèrent au Roi une réponse positive : leur intention, disoient-elles, étoit de traiter avec leur Souverain, & elles vouloient le forcer à souscrire aveuglément à toutes leurs demandes! Est-il possible de ne pas se sentir transporté d'indignation en se représentant l'insolence & l'opiniâtreté de ces Plébéyens? 1647.

Dans ces circonstances, les Officiers

de l'armée dressèrent une remontrance qu'ils présentèrent aux deux
1647. Chambres, pour demander que le Roi fût livré à la justice, comme auteur de tout le sang qui avoit été versé, & de tous les maux que le Royaume avoit eu à souffrir. Ils demandoient de plus que l'on proclamât le Prince de Galles & le Duc d'York, traîtres à la Patrie, & qu'on les bannît à perpétuité, à moins qu'ils ne se soumîssent dans un tems limité; qu'on séquestrât les revenus de la couronne, pour les appliquer au bien public; qu'on établît une continuité successive de Parlement, suivant le plan dont on conviendroit; & qu'à l'avenir on ne reconnût point de Roi, à moins qu'il n'eût le suffrage du Parlement, & après que le sujet, ainsi élu, auroit renoncé expressément à sa voix négative contre les résolutions des Communes. Le Général rappella Hammond, & envoya le Colonel Ewer pour prendre le Roi sous sa garde, & le transférer au château de Hurst, dans le Comté de Hamp, jusqu'à nouvel ordre. Le premier jour de Décembre, le Général écrivit à la ville de Londres, pour lui notifier qu'il dirigeoit sa marche vers

cette Capitale, à cause du mépris avec lequel le Parlement avoit reçu sa remontrance. Il protestoit qu'il n'avoit aucun dessein sinistre contre la ville, & demandoit que les Magistrats eûssent à lui fournir une somme de quarante mille livres sterling dans l'espace de quarante-huit heures. La somme fut promise, mais on ne l'envoya point, & on pria le Général de ne pas avancer plus près de Londres. Pendant que le Parlement étoit occupé à examiner les offres du Roi, le Général arriva avec plusieurs régimens, & prit possession de Westminster. Lorsque la Chambre des Communes apprit que le Roi avoit été transféré de l'île de Wight au château de Hurst, elle vota que Sa Majesté avoit été enlevée sans son consentement, & arrêta en même-tems que les concessions du Roi serviroient de fondement à la paix. Elle nomma ensuite un Comité pour traiter avec Fairfax du rétablissement de la bonne intelligence entre le Parlement & l'armée. Le six, ce Général congédia la milice qui avoit servi de garde pendant quelque tems aux deux Chambres, & il ordonna à ses soldats de s'emparer des avenues de la salle de

1647.

1647. Westminster. Quarante & un Membres qui se rendoient à la Chambre basse, furent arrêtés & confinés dans une maison voisine ; & lorsque l'Orateur y envoya un Huissier pour les sommer de venir prendre séance, l'Officier qui les gardoit, répondit qu'il ne connoissoit point d'ordres supérieurs à ceux auxquels il obéissoit. Le Colonel Walley, accompagné de plusieurs Officiers, se rendit à la Chambre basse, & y présenta un écrit intitulé : » Propositions & demandes » de l'armée pour sa justification «. Ils y accusoient le Major Général Brown, & quatre-vingt-dix Membres de la Chambre, d'avoir fait naître tous les obstacles qui s'étoient opposés au rétablissement de la paix, & demandoient leur exclusion immédiate. Le Général, voyant que les Communes ne s'empressoient pas de satisfaire à sa demande, plaça une forte garde des deux côtés de la Chambre, pour en interdire l'entrée aux quatre-vingt-dix Membres. Après cette exclusion des Membres Presbytériens, la Chambre ne resta plus composée que d'Indépendants ; & lorsque Cromwell, dont les intrigues seules avoient opéré ce chan-

gement, y reprit séance, la Chambre le remercia des services importans qu'il avoit rendus. En même tems le Général fit entrer dans la ville trois régimens pour s'emparer d'une somme de vingt mille livres sterling qui appartenoit au corps des Marchands. Le vingt Décembre, il rendit la liberté à seize des Membres emprisonnés, avec la permission de reprendre leurs places dans le Parlement. Le petit nombre de Pairs qui siégeoient dans la Chambre haute, jugeant qu'il étoit impossible de résister au torrent, se détermina à acquiescer aux mesures du parti dominant.

1647.

Ce reste insolent de la Chambre des Communes prit alors une résolution qui surpassoit tout ce que l'esprit de perfidie & de fanatisme avoit encore inventé. Ils nommèrent un Comité pour dresser une accusation en forme contre leur Souverain. Le Colonel Harrisson, fils d'un Boucher, eut ordre de conduire le Roi du château de Hurst à Windsor. On lui permit sur la route de dîner à la maison du Lord Newburgh, qui avoit adroitement formé le projet de le faire échapper sur un coursier léger; mais, avant

l'arrivée du Roi, l'animal fut blessé
1647. par un coup de pied d'un autre cheval qui le mit hors d'état de servir. Le Duc d'Hamilton, qui étoit prisonnier à Windsor, ayant eu la permission de voir son Souverain, courut à lui avec toute l'ardeur qu'inspire la plus vive affection, & se jettant à ses genoux, s'écria : » Ah! mon cher maître!... « L'infortuné Monarque le releva, l'embrassa tendrement, & lui répondit en versant quelques larmes, » il est vrai que » j'ai été un maître bien cher à votre » cœur «. Dans le moment on arracha le Roi des bras de ce fidéle Seigneur, qui fondit en pleurs, prévoyant que c'étoit pour la dernière fois qu'il voyoit ce malheureux Prince. Telles étoient la résignation & la fermeté héroïque de ce Monarque, que tous ses malheurs ne lui arrachèrent jamais une larme; mais il ne put voir, sans attendrissement, l'infortune & la perte de ses amis. Quelque tems après la fin déplorable du brave Sir Charles Lucas, un parent de ce gentilhomme ayant paru devant le Roi en habit de deuil, ce Prince, pénétré du motif, répandit un torrent de larmes, comme un tribut qu'il payoit à la mémoire

du défunt. Lorſque Charles arriva à Windſor, le Conſeil de guerre ordonna qu'il ne ſeroit plus traité à l'avenir en Souverain. En conſéquence on retrancha toute eſpéce de cérémonial; on lui ôta même ſes domeſtiques, & il ſe vit expoſé aux inſultes de la familiarité la plus indécente. Quelqu'affreuſes que fûſſent ces humiliations, il les ſupporta ſans murmurer. Il ne pouvoit s'imaginer que ſes ennemis osâſſent le juger juridiquement : il s'attendoit plutôt à être aſſaſſiné de nuit; mais il fut détrompé par Harriſon, qui l'aſſûra que ſa fin ſeroit auſſi publique que le ſoleil eſt éclatant à midi. 1647.

Le vingt-huit Décembre les Communes érigèrent une haute Cour de Juſtice, à laquelle elles attribuèrent le pouvoir de juger leur Souverain, ſous le nom de Charles Stuart, pour avoir formé le déteſtable deſſein de renverſer les loix fondamentales & les libertés de la Nation, & d'introduire un gouvernement arbitraire & tyrannique; pour avoir fait contre ſon Parlement une guerre cruelle, qui avoit ravagé le Royaume, épuiſé le tréſor public, ruiné le commerce, détruit des mil-

liers de sujets, & produit un nombre
1647. infini de maux. Thomas, Lord Fairfax, Olivier Cromwell, Henri Ireton, Sir Hardress Waller, Philippe Skippon, & plusieurs autres, au nombre de cent quarante-cinq, furent nommés Commissaires & Juges de ce procès inoui. On envoya à la Chambre haute l'Ordonnance pour accuser le Roi, mais elle y fut rejettée unanimement par seize Pairs qui s'ajournèrent à l'instant pour dix jours. Les Communes votèrent que les Membres de leur Chambre, & les autres Commissaires nommés pour juger le Roi, exécuteroient leurs commissions, quoique les Lords eûssent rejetté l'ordonnance. On raya en même tems de la Commission les noms de six Pairs qui avoient été inscrits parmi les Juges, & on en établit six autres à leurs places, du nombre desquels fut un Praticien nommé Bradshaw, que les Communes élurent ensuite Président de leur haute Cour de Justice. Cependant la Chambre vota que la souveraine puissance résidoit originairement dans le peuple; que l'autorité de la Nation étoit entre les mains des Communes d'Angleterre assemblées en Parlement, comme

représentans

repréſentans le peuple ; & que tout ce qui étoit déclaré loi par les Communes, avoit la force d'un ſtatut, ſans qu'il fût beſoin du conſentement du Roi ou des Pairs. Depuis le ſix juſqu'au vingt Janvier, elles ne s'occupèrent que des préparatifs de ce procès auſſi inoui que barbare, qui fut inſtruit dans la ſalle de Weſtminſter. Coke, ayant été choiſi pour Procureur Général, la Cour de Juſtice entendit les charges contre le Roi, & établit un Comité pour examiner les preuves. Le premier jour de l'inſtruction, l'Huiſſier de la Cour appella tous les Commiſſaires par leur nom, mais perſonne n'ayant répondu pour Thomas, Lord Fairfax, ſon nom fut répété, & on entendit une voix de femme qui s'écria de la galerie : » Il a trop d'eſprit » pour être ici «. Quand on lut dans l'accuſation » au nom de tout le bon » peuple d'Angleterre. Non (repliqua » la même voix d'un ton plus élevé) » non, pas la vingtiéme partie «. Un des Officiers ordonna à un rang de fuſiliers de faire feu ſur l'endroit d'où cette voix étoit partie ; mais on reconnut auſſi-tôt que la perſonne qui avoit parlé, étoit Mylady Fairfax, & on la

1647.

pria de se retirer. Le Roi, ayant été
1647. conduit de Windsor à St James, fut amené, le jour suivant, devant la Cour à Westminster, gardé par le Colonel Hacker, & par une trentaine d'Officiers armés de pertuisannes. Le Massier de la Cour reçut le Monarque à la porte, & le conduisit à un siége placé au dedans de la barre, où il s'assit sans ôter son chapeau, & en regardant, avec un dédain majestueux, les Membres de la Cour qui étoient aussi restés la tête couverte. Le Président Bradshaw lui signifia qu'il avoit été traduit devant eux pour être jugé sur une accusation intentée contre sa personne par les Communes d'Angleterre. Le Roi se disposoit à parler, mais il fut interrompu. Lorsqu'il entendit cette partie de l'accusation par laquelle on le rendoit coupable de tout le sang qui avoit été versé depuis le commencement de la guerre, il sourit de leur insolence, & demanda de quelle autorité on le faisoit comparoître devant cet indigne Tribunal? Bradshaw répondit: » Au nom des » Communes d'Angleterre «. Charles observa que sans le Roi & les Lords il ne pouvoit point y avoir de Parle-

ment; que le Royaume d'Angleterre étoit héréditaire, & que, bien loin d'être convaincu de la légitimité de leurs prétentions, il croiroit manquer à lui-même & à la justice, s'il répondoit sur les chefs de leur accusation. Après avoir été sommé plusieurs fois de répondre, ce qu'il refusa toujours de faire, on le conduisit à St James, & la Cour s'ajourna. A la seconde séance de la haute Cour, le Président requit le Roi de répondre sur l'accusation de haute trahison portée contre lui. Le Monarque persista à décliner l'autorité de la Cour; il soutint que les Communes d'Angleterre n'avoient jamais formé une Cour de Judicature, demanda à Bradshaw d'en produire un seul exemple, & offrit d'exposer ses raisons, pour leur prouver que sa conscience & son devoir ne pouvoient lui permettre de se soumettre à leur autorité; mais il fut interrompu par le Président, & reconduit à son appartement. A la troisiéme comparution, il se montra également ferme, & refusa de répondre à aucun article, jusqu'à ce qu'ils pûssent le convaincre que leur conduite n'étoit point opposée aux loix fondamentales du Royau-

1647.

1647. me. Il ajoûta qu'ils avoient fait leur Roi prisonnier, pendant qu'il étoit en négociation sur la foi publique, & qu'il étoit prêt à donner satisfaction à son peuple, & cela, pour le traduire comme un criminel devant un Tribunal qui ne pouvoit avoir aucune autorité légale. Il fut souvent interrompu par Bradshaw, qui lui fit les réponses les plus insolentes; après quoi on le conduisit dans le voisinage à la maison de Sir Robert Cotton, où il passa la nuit.

Le vingt-sept du mois, la haute Cour siégea dans la salle de Westminster, où le Roi, en s'y rendant, fut insulté par les soldats & par la plus vile populace, qui s'écria : » Justice, » justice! exécution, exécution! » Le Monarque se présenta avec la même sérénité, son chapeau sur sa tête, & leur dit qu'ayant à faire des propositions pour la paix du Royaume & la liberté des sujets, il desiroit pouvoir être entendu dans la Chambre peinte, en présence des Lords & des Communes. Ses Juges se retirèrent dans la cour des gardes, où plusieurs Membres opinèrent qu'il convenoit d'accorder au Roi ce qu'il demandoit;

mais le grand nombre d'avis contraires l'emporta; sur quoi le Colonel Harvey & plusieurs autres quittèrent l'assemblée, fort mécontens, & résolus de ne plus prendre séance avec le reste des Commissaires. La proposition du Roi ayant été rejettée, ce Prince déclara qu'il n'avoit plus rien à dire. Le Président s'étendit sur sa mauvaise administration, & s'efforça de prouver, par des exemples tirés de l'histoire, que les Rois étoient responsables de leur conduite envers leurs sujets. Ensuite il ordonna au Greffier de lire la sentence, contenant l'énumération des trahisons & des crimes dont il étoit accusé, pour lesquels la Cour condamnoit ledit Charles Stuart comme tyran, traître, meurtrier & ennemi public, à être mis à mort par la séparation de sa tête d'avec son corps. Le Monarque ne laissa échapper aucun signe d'émotion à cet outrage inoui fait à la justice, à l'humanité & à la décence. Cependant il demanda une seconde fois à être entendu, mais on lui refusa cette satisfaction. Lorsqu'il traversa la salle pour sortir de cet exécrable Tribunal, les soldats & la populace, excités par leurs chefs, re-

1647.

commencèrent à crier : » Justice ! exé-
1647. » cution « ! Ils le raillèrent & l'insultèrent dans les termes les plus amers & les plus atroces : on lui souffla au nez la fumée du tabac, pour laquelle il avoit une aversion invincible, & un de ces scélérats eut l'audace de lui cracher au visage. L'infortuné Charles supporta ces outrages avec une patience & une piété dignes des premiers martyrs, & sourit même de leur emportement. » Les pauvres gens, » (disoit-il) pour un peu d'argent, trai- » teroient leurs Commandans de la » même manière ». Il adressa en même tems quelques prières au ciel pour ses ennemis. Un soldat fondant en larmes à la vûe de son Roi malheureux & aussi indignement humilié, ne put s'empêcher d'implorer à haute voix la bénédiction du ciel sur sa tête royale ; un Officier, qui entendit sa prière, le maltraita & le renversa par terre en présence du Monarque, qui dit : » Il me semble que la punition » excède l'offense «. A son retour à Whitehall, il demanda la permission de voir ses enfans, & d'être accompagné dans ses dévotions particulières par le Docteur Juxon qui avoit été

Evêque de Londres ; on lui accorda l'un & l'autre. 1647.

Les Nations du Continent ne virent qu'avec horreur le projet détestable de traduire un Roi comme un malfaiteur devant un Tribunal composé de ses propres sujets. Les Ministres François & Hollandois interposèrent leurs bons offices en faveur du Monarque. La Reine & le Prince de Galles écrivirent les lettres les plus touchantes au Parlement. Le Duc de Richmond, les Comtes d'Hertford, de Southampton & de Lindsey présentèrent une remontrance aux Communes, dans laquelle ils exposoient qu'ayant été les Conseillers du Roi, eux seuls étoient coupables de tout ce qu'on lui imputoit comme autant de crimes, & ils s'offroient de sacrifier leurs vies pour sauver celle de leur Souverain. Ces efforts de générosité en faveur de leur infortuné maître, ces propositions héroïques, qui feront un honneur éternel à la mémoire de ces fidéles Seigneurs, ne produisirent aucun effet sur les cœurs endurcis des Communes, & la haute Cour de Justice fixa l'exécution du Roi au trente Janvier. Pendant ce court intervalle de trois jours

entre la sentence & la mort de Charles, il eut une entrevue très-tendre avec ses deux enfans, la Princesse Elisabeth, & le Duc de Glocester qu'on lui amena de la maison de Sion. Le dernier étoit encore en bas âge; mais la Princesse, quoique très-jeune, parut sentir vivement les malheurs qui affligeoient sa famille. Ce Monarque pleura sur ces tendres rejettons qui alloient devenir orphelins, & les serra dans ses bras paternels. Il donna à sa fille de sages conseils, & lui fit les exhortations les plus pieuses : il la chargea de dire à la Reine sa mère, qu'il n'avoit jamais eu même la pensée de lui manquer de fidélité, & que sa tendresse conjugale ne pouvoit finir qu'avec sa vie. Il lui donna deux cachets ornés de pierreries, la seule richesse qui restoit à ce Monarque. Il supplia le ciel de répandre sa bénédiction sur ces innocentes créatures, ainsi que sur ses autres enfans, &, après leur avoir dit le dernier adieu, il se résigna à son sort avec toute la tranquillité d'un Héros. L'énormité de cette catastrophe avoit frappé le peuple de crainte & d'étonnement : chacun se tenoit dans une horreur si-

1647.

lentieuse, comme s'il eût attendu la dissolution de la nature. Fairfax, qui employoit tout son crédit pour empêcher l'exécution, fut entraîné par les artifices du fanatisme le plus outré, & de l'enthousiasme le plus frénétique. Cromwell & Ireton l'assûrèrent que le Seigneur avoit rejetté le Roi, & l'exhortèrent à attirer par ses prières quelque inspiration particulière du ciel. On lui donna Harrison pour le seconder dans ses exercices de dévotion, qu'on prolongea par des pseaumes & des lamentations jusqu'à ce que le coup fatal fût frappé. 1647.

L'ordre ayant été délivré par la haute Cour de Justice pour l'exécution du Roi, ce Monarque fut conduit le trente Janvier par le parc St. James à Whitehall, accompagné du Docteur Juxon, & gardé par un régiment d'infanterie, sous les ordres du Colonel Tomlinson. Il avoit reçu le sacrement le matin, & il continua ses dévotions à Whitehall jusqu'à midi qu'il but un verre de vin, & mangea un morceau de pain. Il se rendit ensuite par la salle des banquets à l'échaffaud, qui étoit dressé près du Palais. On l'avoit couvert de drap noir; au

milieu étoit le billot avec la hache, 1648. & deux exécuteurs masqués se tenoient de bout devant le funeste appareil. La place étoit remplie d'une multitude innombrable de spectateurs ; & de chaque côté on avoit rangé plusieurs compagnies de cavalerie & d'infanterie pour contenir la populace, & l'empêcher d'approcher de l'échaffaud. Le Roi regarda tranquillement les instrumens de son supplice, & demanda s'il n'y avoit pas un billot plus élevé. Ensuite s'adressant au Colonel Tomlinson, au Docteur Juxon & à quelques autres personnes qui étoient sur l'échaffaud, il leur déclara qu'il étoit innocent d'avoir commencé la guerre contre le Parlement, & reconnut que sa mort étoit un juste jugement du ciel pour avoir consenti à l'exécution d'une sentence inique prononcée contre l'infortuné Comte de Strafford. Il pardonna à tous ses ennemis, exhorta le peuple à rentrer dans l'obéissance, & à reconnoître le Prince de Galles, son successeur, pour leur légitime Souverain, & professa son attachement inviolable à la Religion Protestante, telle qu'elle étoit pratiquée dans l'Eglise Anglicane.

Pendant qu'il se préparoit à mettre sa tête sur le billot, le Docteur Juxon lui dit qu'il n'y avoit plus qu'un pas à faire, effrayant à la vérité, mais court, & qui le conduiroit au ciel où il trouveroit une joie & une consolation ineffables. » Je vais passer (répondit » Sa Majesté) d'une couronne corrup- » tible à celle dont nulle corruption » ne peut approcher, & que je suis sûr » de posséder sans trouble «. Vous » changez (reprit le bon Evêque) une » couronne temporelle contre une cou- » ronne éternelle ; quelle heureuse » différence «! Charles, après avoir ôté ses habits, remit son St. George au Prélat, en prononçant le mot » souvenez-vous ». Il posa ensuite sa tête sur le billot, & ayant tendu ses mains comme pour donner le signal, un des hommes masqués lui trancha la tête d'un seul coup, & l'autre l'élevant en l'air, encore toute dégouttante de sang, s'écria » : Voilà la tête d'un » traître «. Les spectateurs exprimèrent leur douleur par les soupirs, les larmes & les cris, & un grand nombre d'entr'eux voulurent tremper leurs mouchoirs dans le sang de cet infortuné Monarque, qu'ils regardoient 1648.

comme un bienheureux martyr. Cet
1648. affreux ſpectacle fit une telle impreſſion, que pluſieurs femmes enceintes perdirent le fruit de leurs entrailles; d'autres furent ſaiſies de convulſions qui les menèrent au tombeau : les chaires même, qui depuis long-tems retentiſſoient des cris de l'inſolence & de la ſédition, ne furent plus trempées que des larmes de la douleur la plus ſincère, & le peuple, en général, conçut des ſentimens d'indignation & de haine contre ces exécrables hypocrites, qui, ſous le maſque de la ſainteté, avoient, par une abomination ſans exemple, imprimé une tache ineffaçable ſur la nation Angloiſe. Le corps, après avoir été mis dans un cercueil couvert de velours noir, fut porté à Whitehall où on l'embauma, après quoi on l'expoſa pendant pluſieurs jours au Palais de St. James. Enfin le Duc de Richmond, le Marquis d'Hertford & les Comtes de Southampton & de Lindſey obtinrent la permiſſion de l'inhumer dans l'Egliſe de Windſor, où il fut dépoſé ſans aucune cérémonie funèbre.

Tel fut le ſort inoui de l'infortuné Charles I, Roi d'Angleterre, victime

de la trahiſon la plus atroce & de la fureur du fanatiſme. Il périt dans la quarante-neuviéme année de ſon âge, & la vingt-quatriéme de ſon règne. Ce Prince étoit d'une taille moyenne, robuſte & bien proportionnée. Il avoit les cheveux noirs, le teint pâle, le front élevé, le viſage long, & l'air mélancolique. La naturè l'avoit doué d'une grande étendue d'intelligence qu'il avoit pris ſoin de cultiver : ſa pénétration étoit nette & préciſe; ſon jugement ſolide & déciſif; il excelloit dans l'art de monter à cheval, & dans tous les exercices du corps, avoit un goût délicat pour les Arts libéraux, & protégeoit libéralement la Peinture, la Sculpture, la Muſique & l'Architecture. Ses mœurs étoient exemplaires; il fut chaſte, tempérant, religieux & perſonnellement brave; en un mot on peut dire avec ſon Hiſtorien » que ce » Prince ſe montra le plus digne Gentilhomme, le meilleur ami, le meilleur maître, le meilleur père, le meilleur mari & le meilleur chrétien » du ſiécle où il vécut «. Il gouverna dans un tems où le peuple étoit devenu trop puiſſant, & le ſyſtême d'indépendance démocratique trop accré- 1648.

dité pour pouvoir être resserré dans
1648. les bornes que l'autorité royale lui prescrivoit suivant les constitutions de l'Etat, & où le torrent du fanatisme commençoit à renverser la religion du pays, à laquelle ce Monarque étoit attaché par les principes de sa conscience. Il eut le malheur d'être élevé dans de hautes idées de sa prérogative, qu'il croyoit de son honneur & de son devoir de soutenir. Il se laissa guider par des Conseillers qui, non-seulement, lui étoient inférieurs en lumières & en jugement, mais en général altiers, partials & inflexibles. Par un excès de sa tendresse pour sa femme, il déféra trop aux avis de la Reine, qui étoit aveuglément attachée aux dogmes de l'Eglise Romaine, & qui l'importunoit sans cesse en faveur des Papistes. Telles furent les sources de toute la mauvaise administration qu'on lui imputa pendant les quinze premières années de son règne. Depuis le commencement de la guerre civile jusqu'à l'affreuse époque qui termina ses jours, il paroît que sa conduite ne mérita aucun reproche. La conversation de ce Prince n'étoit pas agréable; cependant la droiture de son cœur &

l'innocence de sa conduite lui gagnèrent l'affection de tous ceux qui l'approchoient, sans en excepter même ceux de ses ennemis qui étoient chargés de le garder pendant sa captivité. Enfin il mérita à juste titre celui de Prince vertueux. Il eut de la Reine sa femme, quatre fils & cinq filles : Jacques qui mourut au berceau; Charles, Prince de Galles qui succéda à son père; Jacques, Duc d'York, par la suite Jacques second, Roi d'Angleterre; Henri, Duc de Glocester, qui mourut après la restauration; Marie, qui épousa le Prince d'Orange; Elisabeth, qui fut renfermée par les Régicides dans le château de Carisbrook où elle mourut de chagrin; Anne & Catherine qui ne parvinrent pas à l'âge de raison; & Henriette-Marie, qui fut mariée à Philippe, Duc d'Anjou & d'Orléans, frère de Louis XIV Roi de France. 1648.



1648.

CHARLES II.

AUSSI-TOT après la mort de l'infortuné Charles I, les Communes publièrent une proclamation par laquelle elles défendoient à toutes personnes, sous peine de haute trahison, de reconnoître ou déclarer Charles Stuart, fils aîné du dernier Roi, pour Souverain de l'Angleterre. Elles votèrent en même tems que la Chambre des Lords étoit dangereuse & inutile, & passèrent un acte pour statuer que l'Etat seroit gouverné seulement par les représentans du peuple, séans en la Chambre des Communes, sous la forme d'une République. Elles firent graver sur leur nouveau grand sceau les armes d'Angleterre & d'Irlande, avec cette inscription, « grand sceau d'Angleterre «. Le revers représentoit la Chambre des Communes avec cet exergue : » Dans la première année » de la liberté rétablie par la bénédic- » tion de Dieu, 1648 «. Ce sceau fut remis entre les mains d'un certain nombre de personnes auxquelles on


CHARLES. II.

donna le titre de Conservateurs de la liberté d'Angleterre, & tous les ordres publics s'expédièrent en leurs noms, sous le bon plaisir du Parlement. On érigea une nouvelle haute Cour de Justice pour faire le procès à quelques Seigneurs qui étoient demeurés en prison, & Bradshaw en fut encore élu Président. 1648.

Les malheureux Seigneurs sacrifiés au ressentiment des Communes, furent le Duc d'Hamilton, le Comte de Holland, Poving, créé depuis peu Comte de Norwich, le Lord Capel & Sir Jean Owen. On les accusa de s'être révoltés contre le Parlement, en prenant les armes pour leur Souverain, & en conséquence on les condamna à perdre leurs têtes. Sir Jean Owen ayant entendu sa sentence, remercia la Cour avec une profonde révérence de ce qu'elle le jugeoit digne d'une mort aussi honorable, & jura que toute sa crainte avoit été qu'ils ne le condamnâssent à être pendu comme un félon. Les amis de ces Seigneurs présentèrent des requêtes au Parlement en leur faveur, & à leur sollicitation, on accorda un sursis au Comte de Norwich & à Jean Owen. Lorsque le

Duc d'Hamilton monta sur l'échaffaud,
1648. il se plaignit amèrement de la sentence qui le condamnoit à mort, uniquement pour avoir obéi à des ordres qu'il n'auroit pu rejetter sans encourir la peine de haute trahison, ajoûtant que c'étoit en vertu d'une commission du Parlement d'Ecosse, qu'il avoit agi en faveur du dernier Roi. Le Lord Capel se comporta dans ses derniers momens avec autant de courage que de dignité. Dans une harangue qu'il prononça sur l'échaffaud, il exalta les vertus du Souverain dont ses propres sujets avoient été les meurtriers, & exhorta le peuple à reconnoître son fils, le Prince de Galles, dont il loua les manières affables, le génie, le courage & la piété. Ce Seigneur donna par sa mort un exemple éclatant de mérite, de valeur & de fidélité.

Le Prince de Galles, âgé alors de dix-huit ans, résidoit à la Haye, où il reçut la nouvelle de la fin tragique de son père. Il prit aussi-tôt le titre de Roi, & tous ceux qui l'accompagnoient & qui avoient été membres du Conseil de Charles I, furent continués dans leur dignité, & prêtèrent en conséquence serment au nouveau

Roi. Il subsistoit des bontés de son beau-frère, le Prince d'Orange; mais il eut bien-tôt lieu de craindre que le Parlement Anglois ne lui ôtat cette ressource, en exigeant des Etats Généraux qu'ils l'obligeâssent de sortir de leur territoire. Le jeune Roi, informé que les Etats avoient intention de prévenir la demande du Parlement de Londres, résolut de ne pas attendre qu'ils exécutâssent leur projet, quoiqu'il ne sût où trouver un asyle assûré. Du vivant de son père, il avoit été trop mal reçu en France, pour se flatter que cette Cour voulût préférer son amitié à celle de la nouvelle République. Il n'étoit pas disposé, d'ailleurs, à vivre avec une mère qui avoit déja fait tous ses efforts pour diriger sa conduite avec l'autorité la plus despotique. Ce Prince jetta enfin les yeux sur l'Irlande, où le Nonce du Pape s'étoit rendu si odieux aux Catholiques de ce Royaume, qu'il avoit été forcé d'en sortir. Le Marquis d'Ormond s'étoit mis à la tête des troupes du pays, & avoit repris au Parlement les villes de Dundalk, Newry, Trim & Drogheda, résolu d'entreprendre même le siége de Dublin. Le Prince Ru- 1648.

pert, qui commandoit alors la flotte
1648. royale, avoit mouillé dans le port de Kinſale, pour favoriſer les opérations du Marquis. Ce fut là où Charles projetta de ſe retirer; mais ſon deſſein fut ſuſpendu par les nouvelles qu'il reçut d'Ecoſſe.

Le Parlement de ce Royaume s'étant aſſemblé, avoit publié une proclamation par laquelle il reconnoiſſoit Charles II pour ſon Souverain légitime & héréditaire, ſous les conditions qu'avant d'être admis à l'exercice de ſes fonctions royales, il donneroit aux Ecoſſois une ſatisfaction convenable touchant la ſûreté de leur Religion, l'union entre les deux nations, & la paix de l'Ecoſſe, conformément à la ligue ſolemnelle faite ſous le nom de convention nationale. On envoya des Députés à la Haye, pour faire part de cet arrêté au jeune Prince, qui, peu de jours après leur arrivée, reçut la viſite du Marquis de Montroſe & des Comtes de Lanerk & de Landerdale. Montroſe, après avoir quitté l'Ecoſſe pour ſe retirer au Continent, s'étoit engagé au ſervice de l'Empereur; mais lorſqu'il eut appris le martyre de ſon maître, il ſe rendit à la Haye avec

une suite nombreuse de Gentilshommes attachés à sa fortune, & il y offrit ses services à son jeune Souverain. Ce Prince se trouva alors comme assiégé par trois partis de la nation Ecossoise, qui se haïssoient mutuellement; par les Presbytériens rigides qui avoient pour chef le Duc d'Argyle; par les Presbytériens modérés qui adhéroient au Duc d'Hamilton; & par les Royalistes que soutenoient Montrose. Le Roi n'avoit pas lieu d'être satisfait d'une proclamation accompagnée de pareilles restrictions. Il se souvenoit que la perte de son père avoit été entièrement causée par les Presbytériens Ecossois, & ne comptoit que foiblement sur leur puissance & leur unanimité, détestoit leur hypocrisie, & conservoit la plus grande aversion pour l'austérité de leurs usages. Aussi éluda-t-il leur invitation, & au lieu de souscrire aux conditions qu'ils lui proposoient, il persista dans son projet de passer en Irlande, & donna en même-tems une commission à Montrose pour faire une descente en Ecosse. 1648.

Charles, cédant aux importunités de sa mère, résolut de se rendre au-

1648. près d'elle avant son voyage d'Irlande qu'il fut obligé de précipiter par un incident qui causa beaucoup d'ombrage aux Hollandois. Un Docteur nommé Dorislaus, natif de Delft, qui avoit résidé plusieurs années en Angleterre, & qui avoit été employé en qualité de Juge-Avocat dans l'armée du Parlement, venoit d'être envoyé à la Haye avec le titre d'Agent des deux Chambres. Le soir même de son arrivée, comme il étoit à souper dans une auberge, cinq ou six Etrangers entrèrent dans la salle, l'épée à la main : L'un d'entr'eux dit à la compagnie de n'avoir aucune crainte, parce qu'ils n'en vouloient qu'à Dorislaus, Agent des rebelles d'Angleterre, qui avoient commis le meurtre le plus horrible dans la personne de leur Souverain. A peine l'inconnu eut-il achevé ces mots, qu'il arracha le Docteur de son siége, & le tua sur la place. L'assassin & ses confédérés se retirèrent sans être inquiétés ; mais ils furent reconnus pour des Officiers Ecossois attachés au Marquis de Montrose. Les Etats se plaignirent de cet outrage ; cependant ils procédèrent avec tant de lenteur dans leurs

perquisitions, que les coupables eurent tout le tems de pourvoir à leur sûreté. 1648. Les amis du Roi en Ecosse, informés que Sa Majesté répugnoit aux conditions que le Parlement vouloit lui imposer, résolurent d'exciter un soulèvement en sa faveur; & si ce Prince avoit le bonheur d'être couronné, de le recevoir aux conditions qu'il lui plairoit de dicter. Environ dans le même tems, Charles envoya le Lord Cottington & le Chancelier Hyde avec la qualité d'Ambassadeurs & de Ministres Plénipotentiaires à la Cour de Madrid, pour solliciter des secours auprès de Sa Majesté Catholique.

Cependant la face des affaires en Irlande changea au point qu'il devint 1649. impossible au Roi de s'y rendre avec quelque espérance de succès. Le Parlement d'Angleterre avoit eu tout le tems de pourvoir à la sûreté de cette île. Les Communes, allarmées de l'union des Royalistes & des Catholiques Romains Irlandois, votèrent qu'il seroit levé une forte armée pour ce service, & nommèrent Cromwell Lord Lieutenant de ce Royaume.

Pendant qu'Olivier étoit occupé à

lever des troupes pour l'expédition
1649. d'Irlande, Ormond entreprit le siége de Dublin; mais sur les avis qu'il reçut que Cromwell se proposoit de faire descendre ses troupes dans le Munster, il détacha le Lord Inchequin dans cette province, pour s'y opposer, & commença à bloquer Dublin dans les formes, quoique son armée fût considérablement affoiblie. Le Colonel Jones, qui commandoit dans la ville, ayant reçu un renfort de trois mille hommes de l'armée de Cromwell, fit une sortie sur les assiégeans, & les attaqua avec tant de vivacité, que l'armée du Marquis prit la fuite; il eut lui même beaucoup de peine à se sauver, après avoir fait la plus belle défense avec un corps d'Officiers. Cromwell, instruit de cet avantage, changea son plan, &, au lieu de débarquer dans le Munster, fit voile pour Dublin, où il arriva dans les premiers jours d'Août. Alors le Marquis se retira avec les débris de son armée, à une plus grande distance de la Capitale, après avoir jetté une nombreuse garnison dans Tredagh, sous les ordres de Sir Arthur Ashton. Vers le même tems les Royalistes furent obli-

gés

gés de lever le siége de Londonderry, après un échec considérable qu'ils reçurent dans une sortie que fit sur eux Sir Charles Coote, Gouverneur de cette place. Ces désavantages détournèrent le Roi du projet qu'il avoit formé de passer en Irlande. Il se retira avec son frère le Duc d'York & sa petite Cour, dans l'île de Jersey, dont le Gouverneur, Sir George Carteret, étoit inviolablement attaché à la cause royale. 1649.

Le Parlement d'Ecosse dépêcha George Windram au Roi, avec des propositions pour le recevoir en Ecosse, suivant un traité qui seroit conclu entre ce Prince & les Etats du Royaume; mais ils protestèrent qu'ils n'entameroient point de négociation, qu'il n'eût reconnu la légitimité du Parlement actuel. Avant que leur Député fût arrivé à Jersey, le Roi avoit reçu la nouvelle de la défaite d'Ormond, & des succès de Cromwell en Irlande, où ce dernier avoit pris Tredagh d'assaut, & passé la garnison & les habitans au fil de l'épée, sans distinction d'âge ni de sexe. A son arrivée à Jersey, Windram trouva le Roi très disposé à traiter, non que ce Prince eût

porté à ce point la condeſcendance,
1649. s'il avoit pu trouver quelque autre reſſource capable de lui épargner la mortification de traiter avec des gens qu'il regardoit comme les plus dangereux des rebelles. Lorſque Windram fut de retour en Ecoſſe, le Parlement & l'aſſemblée générale du Clergé, guidés par le Marquis d'Argyle, préparèrent des propoſitions, & nommèrent des Députés pour ouvrir les conférences à Bréda.

1650. Ils trouvèrent le Roi au lieu & au tems marqué, & lui préſentèrent quatre articles de paix, que Sa Majeſté ne reçut pas ſans indignation : mais comme ce Prince n'étoit pas dans une condition à pouvoir faire éclater ſon reſſentiment, il prit ſur lui de diſſimuler, & offrit de confirmer par un acte du Parlement, la diſcipline Presbytérienne en Ecoſſe ; mais il trouva également étrange & déraiſonnable l'eſpérance dont ils ſe flattoient qu'il renonceroit à la Religion dans laquelle il avoit été élevé. Il leur laiſſa voir en même-tems toute ſon averſion pour la Ligue, qu'il déteſtoit en effet, & leur demanda s'ils avoient pouvoir de ſe relâcher ſur quelques-

unes de leurs propositions, ou de traiter des secours qu'il pouvoit attendre des Ecossois, pour le rétablir sur le trône d'Angleterre. Ils répondirent que leurs pouvoirs ne s'étendoient pas jusques-là, & qu'il pouvoit opter ou de recevoir, ou de rejetter leurs propositions. Charles fut choqué de l'insolence de ce discours; mais il crut devoir nécessairement temporiser & prolonger la négociation, jusqu'à ce qu'il eût reçu des nouvelles de Montrose, sur les succès duquel il fondoit toutes ses espérances. Ce brave Seigneur, après avoir rassemblé quelques troupes en Ecosse, surprit un château où il mit en sûreté les munitions de guerre qu'il avoit reçues de Suede. Ensuite il publia un manifeste dans lequel il exposoit qu'il étoit venu en vertu d'une commission de Sa Majesté, pour protéger ses compatriotes, sans aucune intention d'interrompre la négociation de Bréda. Le Parlement d'Edimbourg vit clairement alors que le dessein du Roi étoit de faire lui-même ses conditions. En conséquence les Etats assemblèrent une armée sous les ordres de David Lesley, & détachèrent Strachan dans le Nord de l'Ecosse

1650.

avec quelque cavalerie, pour empê-
1650. cher les Royaliſtes de joindre Montroſe. Ce Chef n'avoit point de cavalerie, & de tous ſes partiſans il n'y avoit encore qu'un petit nombre qui ſe fût rangé ſous ſes drapeaux. L'ennemi tomba tout-à-coup ſur ſa petite armée, & après un combat opiniâtre, la mit entièrement en déroute. Le Marquis combattit avec ſon intrépidité ordinaire; mais, forcé enfin de chercher ſon ſalut dans la fuite, il jetta ſon Saint-George & ſa jarretière, &, ayant changé d'habit avec un payſan, il gagna, ſous ce déguiſement, la maiſon d'un Gentilhomme qui avoit autrefois ſervi ſous ſes ordres. Après y avoir demeuré caché pendant deux jours, il tomba entre les mains de Leſley, qui le traita avec la plus grande inſolence, & l'expoſa à la vue du peuple, dans ſon vil habillement. Enſuite il le fit conduire à Edimbourg, où le Parlement étoit alors aſſemblé, Il le livra à la porte de la ville aux Magiſtrats, qui le firent lier ſur un ſiége placé dans une charette, & mener ainſi par toute la ville, pour donner au peuple le ſpectacle d'un homme, dont le ſeul nom les avoit tant

de fois fait trembler. L'Exécuteur public étoit à ses côtés, & devant la charette marchoient, chargés de fers, les Officiers qui avoient été pris dans le combat. On conduisit ainsi l'infortuné Montrose jusqu'à la prison, où il fut traité comme un malfaiteur de la dernière classe des hommes; mais il supporta toutes ces indignités avec un noble dédain, souriant quelquefois de la vengeance méprisable & ridicule de ses ennemis.

1650.

Lorsqu'il comparut devant le Parlement, le Comte de Loudon, Chancelier, lui reprocha d'avoir rompu la convention, de s'être révolté contre Dieu, & d'avoir commis les meurtres, les trahisons & les impiétés les plus horribles. Montrose répondit que puisque Sa Majesté avoit daigné traiter avec eux, il se comporteroit à leur égard avec plus de respect qu'il n'en auroit montré pour une telle assemblée. Il ajoûta qu'il avoit reçu & observé la première convention, tant qu'ils ne s'étoient point écartés de l'objet qu'on s'y étoit proposé; qu'il n'avoit jamais souscrit à la seconde, parce qu'elle ne respiroit que l'esprit de rebellion; qu'il avoit levé des trou-

1650. pes par l'ordre de Sa Majesté, & s'étoit conduit en brave & fidéle sujet, sans se souiller d'aucun des crimes dont on l'accusoit, ni souffrir qu'il fût répandu de sang, excepté dans les combats; qu'il avoit toujours arrêté le carnage dès qu'il avoit pû, & qu'il avoit sauvé la vie à plusieurs personnes qui étoient présentes, & au témoignage desquelles il en appelloit. Il observa qu'il avoit mis bas les armes, & quitté le Royaume aussi-tôt que le défunt Roi son Maître le lui avoit ordonné, & qu'il n'étoit rentré en Ecosse que par l'autorité de Sa Majesté actuellement régnante. Il les pria de considérer de quelle conséquence il pouvoit être de procéder contre lui d'une manière aussi illégale, & demanda à être jugé par les loix du pays, ou par celles des Nations. Il fut condamné à être pendu le lendemain à un gibet de trente pieds de hauteur, à être ensuite écartelé, & à avoir ses membres exposés dans différens endroits du Royaume. Pendant ce court intervalle, il fut encore tourmenté par leurs Ministres, qui ne se firent pas un scrupule de prononcer sur lui la damnation éternelle. Il les écouta avec

mépris, & déclara qu'il étoit aussi satisfait d'entendre que sa tête seroit exposée sur le *Tolbooth*, qu'il le pourroit être, si on lui apprenoit que le Roi fît mettre son portrait dans son appartement, & qu'il souhaiteroit que son corps fût distribué dans toutes les villes de l'Europe, comme un témoignage de la cause pour laquelle il souffroit. Lorsqu'il fut arrivé au lieu de l'exécution, le Bourreau lui attacha au cou un livre Latin qui contenoit l'histoire de ses exploits, écrite par le Docteur Wisehatt, son Chapelain : il sourit de leur méchanceté ironique, & protesta qu'il trouvoit plus de gloire à porter ce collier, qu'il n'en avoit reçu de celui de la Jarretière. Il montra jusqu'à la fin un courage vraiment héroïque & la plus pieuse résignation. Il s'étendit sur les vertus de son malheureux Maître qu'ils avoient assassiné publiquement, fit l'éloge du Roi Charles II, & pria le Ciel qu'ils ne pûssent pas le trahir, comme ils avoient trahi son père. Après avoir donné quelques instans au recueillement intérieur, il se soumit avec joie à la sentence, qui fut exécutée avec toutes les circonstances d'un triomphe barbare. Telle

1650.

fut la mort cruelle & ignominieuse
1650. de Jacques Graham, Marquis de Montrose, Seigneur d'une naissance illustre, d'une valeur étonnante, d'une fidélité inviolable & d'une grandeur d'ame digne de servir d'exemple à la postérité. Il posséda plus qu'aucun homme de son siécle les vertus de l'héroïsme : plein d'ardeur pour la gloire, insensible au danger, il se croyoit au-dessus des exploits les plus difficiles, & c'est à cette heureuse opinion, qu'il dut ses hauts faits d'armes & ce courage inaltérable qui lui fit entreprendre un nombre infini d'aventures les plus surprenantes. On exécuta dans différens endroits du Royaume, trente des Officiers pris avec Montrose, entr'autres le Colonel Urrey qui avoit si souvent changé de parti depuis le commencement de la guerre. Le Colonel Whiteford obtint sa grace en déclarant, comme on le conduisoit au supplice, qu'il étoit l'auteur de la mort de Dorislaus, qui avoit été complice du meurtre du dernier Roi. Ce discours ayant été rapporté au Conseil, ils crurent devoir éviter le reproche qu'on pourroit leur faire à ce sujet ; ce qui sauva la vie au Colonel.

Après la mort du Marquis de Montrose, Charles se trouva dans la nécessité, n'ayant plus d'autre ressource, de souscrire aux conditions que le Comité Ecossois lui avoit présentées. En conséquence il s'embarqua pour l'Ecosse, accompagné du Comte de Lanerk, alors Duc d'Hamilton, & de son parent le Comte de Landerdale, qui se retirèrent aussi-tôt dans leurs maisons, pour ne point causer d'ombrage aux Presbytériens auxquels ils savoient être suspects. Le Marquis d'Argyle reçut Sa Majesté avec toutes les démonstrations du respect le plus profond; cependant il éloigna de la personne du Roi tous les Anglois de sa suite, excepté le Duc de Buckingham, & les remplaça par de rigides Presbytériens. Ce Prince, sans cesse obsédé par leur Clergé, qui prétendoit l'instruire dans leur religion, se vit obligé d'assister constamment à de longues prières & à d'ennuyeux sermons, dont le texte rouloit ordinairement sur la tyrannie de son père, sur l'idolâtrie de sa mère, & sur ses propres dispositions vicieuses; & s'il lui arrivoit de sourire à leurs momeries religieuses, on le reprimandoit 1650.

févèrement de cette profanation. Cependant il vivoit dans l'abondance & avec tout l'éclat de la royauté; mais il étoit privé de tout exercice de la puissance souveraine, & de tout ce qui pouvoit lui procurer quelque satisfaction particulière. Argyle ne négligea rien, d'abord, pour gagner ses bonnes graces, & mit en usage tout ce qu'il crut le plus propre à flatter Sa Majesté; mais lorsque le Roi lui fit connoître le dessein qu'il avoit d'établir une union intime entre lui & Hamilton, il parut très éloigné de s'y prêter, & se retira peu à peu de toute communication avec son Souverain, qu'il soupçonna vouloir le perdre par le moyen de son ancien rival.

1650.

Le Parlement d'Angleterre, allarmé du traité de Breda, résolut de porter la guerre en Ecosse. Dans cette vue il rappella Cromwell d'Irlande, presque entièrement soumise alors. Le Marquis d'Ormond, s'étant trouvé hors d'état de s'opposer à ses progrès, le Général Monk, après une longue prison, avoit consenti à entrer au service du Parlement, & faisoit alors les fonctions de Général sous Cromwell. Il conclut un traité de paix avec

O' Neal, en vertu des pouvoirs que lui avoit donnés à cet effet le Conseil d'Etat. Dans cet intervalle Cromwell réduisit Kilkenny, ainsi que plusieurs autres places. Il fit publier en même tems une proclamation par laquelle il permettoit à tous Officiers Irlandois qui desireroient entrer au service étranger, d'enrôler autant de soldats qu'ils voudroient, avec assûrance de les laisser partir sans qu'ils pûssent être inquiétés. Cinq mille hommes, environ, profitèrent de cette permission, & passèrent au service de France, ce qui acheva de détruire toute opposition. A son retour à Londres, Cromwell prit séance à la Chambre Basse, & reçut les remercimens des Communes pour les services signalés qu'il avoit rendus à la République. On proposa ensuite à Fairfax de se mettre à la tête des troupes destinées à marcher en Ecosse; mais sur le refus de ce Général, le commandement fut donné à Cromwell. 1650.

Le Parlement d'Ecosse avoit commencé à lever des troupes, & sur la nouvelle des préparatifs que faisoient les Anglois, il redoubla de diligence pour assembler une armée dont le

1650. généralat fut confié à Lesley, Comte de Leven. Dans la revûe qu'en fit le Duc d'Argyle, il exclut tous les Officiers & soldats qu'il soupçonna être attachés au parti du Roi. On n'accorda de commissions qu'aux Presbytériens, & la plûpart n'avoient pas plus de courage que de discipline. Les Ministres firent tous leurs efforts pour les animer par de longues prières, leur promettant la victoire avec autant d'assûrance que s'ils eussent été réellement inspirés. Ce ne fut qu'avec la plus grande difficulté que le Roi obtint la permission de se rendre à l'armée. Le Comité remarqua que les soldats étoient flattés de voir leur Souverain, & il n'en fallut pas davantage pour faire éloigner ce Prince. Vers le milieu de Juillet, Cromwell, à la tête de dix-huit mille hommes, commença à se mettre en marche pour l'Ecosse, où il publia son manifeste. Il fut informé que le nombre des Ecossois montoit à vingt-huit mille hommes bien armés, & qu'ils étoient campés dans le voisinage d'Edimbourg. Les habitans de la campagne avoient reçu ordre des Commissaires d'abandonner leurs habitations, & de transporter leurs effets dans le pays situé

entre Berwick & la capitale; ensorte que Cromwell traversa sans obstacle des contrées désertes, côtoyé par une flotte qui lui fournissoit des vivres. Il trouva l'ennemi si fortement retranché entre Leith, Edimbourg & Dalkeith, qu'il ne put se flatter de l'attaquer avec avantage, & en conséquence il jugea à propos de se retirer vers Musselburgh. Lesley détacha quelques troupes pour tomber sur son arrière-garde, qui fut entamée à diverses reprises. Cependant Cromwell fit un autre mouvement vers les Ecossois, dans l'espérance de les attirer hors de leurs retranchemens; mais tous ses efforts furent inutiles. Après que les deux armées eurent demeuré plusieurs semaines en présence, Cromwell se trouva forcé de se retirer, faute de vivres. Il résolut de faire embarquer son infanterie à bord de la flotte, & de gagner Berwick avec sa cavalerie. Dans cette vûe il marcha à Dunbar, où étoient mouillés ses vaisseaux, & à son arrivée dans cette place, il trouva que son armée étoit réduite à douze mille hommes. Les Ecossois le suivirent jusqu'à un mille de Dunbar, & se campèrent sur une hauteur à l'opposite de

1650.

la ville, dans la ferme confiance qu'ils
1650. alloient mettre fin à la guerre, par l'entière destruction de l'armée Angloise.

Le Général Lesley, connoissant tout l'avantage d'une situation qui le rendoit maître d'intercepter les convois de l'ennemi, se détermina à garder son terrein & à surveiller les mouvemens de Cromwell; mais les clameurs des Ministres Ecossois, qui promettoient la victoire au nom du Seigneur, excitèrent l'impatience des soldats au point que le Général fut obligé de marcher contre l'armée Angloise. Cromwell, après avoir passé le tems en prières, en prédications & en contemplations du Seigneur, qu'il assûroit aussi devoir lui être favorable dans toutes ses entreprises, s'écria en appercevant les Ecossois. » Le Seigneur les » a livrés entre nos mains », & ordonna à ses troupes de chanter un Pseaume en action de grâces, comme s'il eût remporté une victoire complette. Il commença l'attaque le vingt-trois Septembre: la cavalerie de l'aîle droite des Ecossois chargea vigoureusement; mais elle fut bien-tôt repoussée, & mise en déroute: l'aîle gauche aban-

donna le champ de bataille sans combattre, & toute leur infanterie 1650.
prit la fuite avec la plus grande précipitation, excepté trois Régimens qui se laissèrent tailler en pièces. Cromwell poursuivit les fuyards, fit sept ou huit mille prisonniers, & prit vingt-sept pièces de canon avec tout leur bagage & leurs munitions. Il resta environ trois mille Ecossois sur le champ de bataille, tandis que les Anglois ne perdirent pas plus de quarante hommes dans le combat. Cromwell s'empara aussi-tôt de Leith & d'Edimbourg, mais le Château ne se rendit qu'à la fin de Décembre.

Charles apprit avec une secrette satisfaction la défaite de l'armée Ecossoisse, qui n'étoit composée que de rigides Presbytériens, & le Parlement d'Ecosse sentit alors la nécessité d'employer les Royalistes pour sauver le Royaume: en conséquence il commença à traiter le Roi comme une personne de quelque importance dans l'Etat. Il fut arrêté que l'on rétabliroit dans leurs Emplois civils & militaires tous ceux qui en avoient été précédemment exclus, pourvû qu'ils donnâssent des preuves de leur repentir.

1650. Un grand nombre d'entr'eux se soumirent à la pénitence publique, dans la vue de rendre service à leur Patrie, & le Roi eut bien-tôt la satisfaction de voir ses amis en état d'agir pour ses intérêts. Ce changement éprouva de grandes oppositions de la part des Presbytériens; ils obligèrent Charles de publier une déclaration par laquelle il reconnoissoit le péché que son père avoit commis en s'alliant à une famille idolâtre, & qu'il étoit coupable de tout le sang qui avoit été versé pendant la guerre civile. Il y marquoit son repentir d'avoir accordé une commission à Montrose; exprimoit la plus profonde douleur de l'éducation pernicieuse qu'il avoit reçue, & protestoit qu'il persisteroit toute sa vie dans cette déclaration. Ce ne fut qu'avec la dernière répugnance que Charles consentit à cette démarche qu'exigeoit de lui le Parlement, & elle ne produisit point l'effet qu'on en attendoit. Le Roi fut piqué de voir qu'il s'étoit ainsi compromis à pure perte, & il commença à être très-mécontent de sa situation. Dans cet état il prêta l'oreille aux propositions des Royalistes, qui le sollicitoient de les

joindre à Dundée, où il trouveroit un parti considérable en armes. En conséquence ce Prince se sauva de Saint-Johnston pendant la nuit; mais lorsqu'il arriva à Dundée, il n'y trouva qu'un petit corps de ses partisans, & pendant qu'il délibéroit sur la route qu'il prendroit, il fut surpris par le Colonel Montgommery, qu'Argyle avoit détaché avec une troupe de cavalerie pour le poursuivre. Le Roi ne fut pas peu mortifié de ce contre-tems, qui le forçoit de retourner à Saint-Johnston: cependant la tentative qu'il avoit faite pour s'échapper, eut des suites favorables pour lui. Argyle & le Comité, caignant que la rigueur avec laquelle ils le traitoient, ne le déterminât à se joindre aux cavaliers, ce qui auroit rallumé la guerre civile, se relâchèrent de leur sévérité, & lui laissèrent même prendre quelque part à l'administration. 1650.

Charles, voyant qu'il n'avoit rien à espérer sans le secours d'Argyle, fit tous ses efforts pour attacher ce Seigneur à ses intérêts. Il le traita avec toutes les marques possibles d'estime & d'affabilité, & lui laissa même entrevoir quelque desir d'épouser sa fille.

Le Marquis se tint toujours sur la ré-
1650. serve ; mais son fils, le Lord Lorn, s'attacha de bonne foi à Sa Majesté, & exécuta fidélement ses commissions secrettes. La cérémonie du couronnement se fit à Scone, après quoi toutes personnes, indistinctement, furent admises au service du Roi. On leva des troupes dans toute l'étendue du Royaume, & avant le commencement de Juin, Charles se trouva à la tête d'une armée de dix-huit mille hommes, prête à entrer en campagne.

1651. Le Roi nomma David Lesley son Lieutenant Général, prit lui-même le commandement de l'armée, & alla camper à Torwood, poste avantageux entre Edimbourg & Sterling. Tous les passages de la rivière Forth étoient gardés avec soin, & les retranchemens qu'il fit élever autour de son camp, le mirent entièrement à l'abri des attaques de l'ennemi. Cromwell se mit en marche, & lui offrit la bataille; mais les Ecossois ne voulurent point quitter leur camp. Après que les deux armées eurent été en présence pendant six semaines, Olivier détacha le Colonel Overton, avec six cents hommes, vers Edimbourg. Il fut suivi de

près par Lambert, qui conduisoit un corps encore plus considérable. Ces deux Commandans ayant réuni leurs forces, prirent poste dans le Comté de Fife. Aussi-tôt que le Roi apprit que les ennemis étoient en possession de la province de Fife, il détacha le Major Général Brown avec quatre mille hommes pour leur livrer bataille; mais il fut totalement mis en déroute par Lambert, & Cromwell fit passer ensuite toute son armée dans cette province, sans rencontrer d'obstacle. Charles, au lieu de suivre Cromwell, qui s'étoit rendu maître de Perth, saisit cette occasion pour entrer en Angleterre, où il ne doutoit pas qu'il ne fût joint par un grand nombre de Royalistes & de Presbytériens. Dans cet espoir, il prit avec la plus grande diligence la route de Carlisle, & il étoit en marche depuis plusieurs jours, avant que Cromwell fût instruit de son projet. Olivier écrivit aussi tôt au Parlement d'Angleterre, pour l'informer qu'il seroit dans peu sur les talons de Charles. En même-tems il détacha Lambert & Harrison avec sa cavalerie, pour harceler le Roi dans sa marche, laissa en Ecosse Monk avec 1651.

cinq mille hommes, pour réduire Ster-
1651. ling & Dundée, & se mit lui-même en marche pour l'Angleterre, dans l'espérance de joindre le Roi avant qu'il pût arriver à Londres.

Le Comte de Derby, après avoir assemblé douze cents hommes pour le service de Sa Majesté dans le Comté de Lancaster, fut rencontré par le Colonel Lilburne, qui étoit en marche pour joindre Cromwell. Derby fut défait après un combat opiniâtre dans lequel périt le Lord Withrington. L'armée du Roi étant considérablement diminuée par la désertion & les maladies, Sa Majesté renonça au dessein qu'elle avoit formé de marcher à Londres, & prit la route de Worcester, où elle fut très-bien reçue des Magistrats de cette ville, & proclamée le lendemain de la manière la plus solemnelle. Cependant Cromwell, ayant été renforcé, marcha vers cette place avec toute son armée, bien supérieure à celle des Royalistes, qui, campés à un mille de la ville, attendoient, sans s'ébranler, que l'ennemi vînt les attaquer. Cromwell, voulant faire une diversion sur le bord opposé de la Saverne, détacha Lambert avec

ordre de paſſer la rivière au pont d'Upton. Il étoit gardé par Maſſey, qui le défendit vigoureuſement; mais cet Officier ayant été bleſſé & pris, le pont fut abandonné par les Royaliſtes, & l'ennemi paſſa ſans aucune oppoſition. Le trois Septembre, Cromwell attaqua l'armée du Roi aux deux extrémités de la ville. Le combat dura pluſieurs heures, pendant leſquelles la brigade, commandée par le Duc d'Hamilton & par le Général Middleton, fit des prodiges de valeur, juſqu'à ce que ces deux Généraux furent dangereuſement bleſſés; & la plûpart des Officiers & des ſoldats, tués ou mis hors de combat. La cavalerie fut repouſſée juſques dans la ville, & augmenta encore la terreur & la confuſion où étoient ſes habitans. Charles fit tous ſes efforts pour rallier les troupes & les reconduire à la charge; mais elles s'abandonnèrent à la fuite, & la cavalerie des ennemis en tua un grand nombre, & diſperſa le reſte. Il reſta deux mille Ecoſſois ſur le champ de bataille, & le nombre des priſonniers monta à huit mille, qui furent vendus pour eſclaves aux Colons de l'Amérique. Les Comtes

1651.

de Landerdale, Rothes, Carnwath, Kelly, Derby, Cleveland, & le Général David Lesley tombèrent entre les mains des ennemis, & le Duc d'Hamilton mourut de ses blessures, sincèrement regretté de tous les gens de bien, comme un Seigneur du plus grand mérite & d'une intégrité inviolable.

1651.

Le Roi se retira du champ de bataille avec Lesley & un gros corps de cavalerie; mais voyant qu'ils étoient accablés de crainte & de fatigue, il les quitta pendant la nuit avec trois de ses domestiques qu'il renvoya après s'être fait couper les cheveux, pour courir moins de risque d'être reconnu. Il gagna, sous la conduite de Derby, Boscobel, dans le Comté de Shrop, où il fut accueilli quelque tems par quatre frères nommés Pendrell : trois d'entr'eux alloient à la découverte, pendant que le quatriéme accompagnoit le Roi, qui, déguisé en paysan, travailloit à abattre du bois. Charles fit ensuite une tentative pour se retirer dans le pays de Galles; mais les bords de la Saverne étoient si étroitement gardés, qu'il désespéra de pouvoir exécuter son dessein avec sûreté, & fut

obligé de revenir à Boscobel, où il trouva le Colonel Careless, qui s'étoit échappé comme lui de la bataille de Worcester. Pendant leur résidence dans le voisinage de cette place, ils furent obligés une fois de se cacher sur un grand chêne, dont les branches touffues leur servirent de retraite pendant tout le jour. Dans cette position ils entendirent les conversations de différentes personnes qui parcouroient ce pays pour y chercher leur infortuné Souverain, & le livrer entre les mains de ses ennemis. A l'approche de la nuit, Careless conduisit le Roi au travers des hayes & des forêts, l'espace de huit milles, jusqu'à ce qu'ils arrivèrent à la chaumière d'un pauvre paysan Catholique Romain, qui étoit connu du Colonel. On fit entendre à ce bon homme que le Roi étoit un cavalier échappé de la bataille de Worcester, & il le conduisit dans une grange presque remplie de foin, où Charles dormit d'un profond sommeil, accablé par la fatigue qu'il avoit éprouvée en voyageant toute la nuit en bottes. Avant de prendre ce repos, il ordonna à Careless de se retirer, jugeant que le danger seroit plus grand, 1651.

s'ils continuoient de voyager ensemble, & il lui recommanda de lui envoyer quelque personne de confiance pour le conduire en lieu plus sûr. Pendant son séjour dans cette misérable chaumière, il ne vécut que de pain bis & de lait de beurre, son hôte ne pouvant lui donner de meilleure nourriture, sans s'exposer aux soupçons de ses voisins.

1651.

Après qu'il eut passé deux nuits, ainsi couché dans le foin, il lui arriva un homme, envoyé par Carelesf, pour le conduire dans une autre maison plus éloignée des grandes routes, & qui étoit à douze milles de la première. Avant de partir, il changea d'habits avec le paysan, qui lui procura, au lieu de ses bottes, une vieille paire de souliers; mais ils lui étoient si étroits, qu'après avoir fait quelques milles, il fut obligé de les quitter & de marcher avec ses bas que déchirèrent bien-tôt les hayes sur lesquelles il étoit forcé de passer. Ses pieds furent tellement blessés par les ronces & les cailloux, & il se trouva si épuisé par la fatigue, qu'il se jetta plusieurs fois à terre, prêt à s'abandonner au plus violent désespoir, & à préférer de tomber entre

tre les mains de ses ennemis, plutôt que de renouveller ses souffrances, en continuant une marche aussi pénible. Cependant son guide l'encouragea à faire de nouveaux efforts, &, avant le jour, ils arrivèrent au lieu indiqué, où le Roi fut encore logé dans une grange, & nourri des mets les plus grossiers. De-là on le conduisit, après lui avoir donné des bas & des souliers, dans une troisiéme maison, & pendant plusieurs jours il passa ainsi de chaumière en chaumière, qu'habitoient de pauvres Catholiques Romains, qui le cachèrent avec la plus grande fidélité. Il reçut ensuite beaucoup de secours d'un Moine Bénédictin nommé M. Huddlestone, qui lui procura un cheval, & un habit plus décent, que celui que ce Prince avoit porté depuis qu'il étoit parti de la première maison où Careless l'avoit conduit. 1651.

M. Huddlestone ménagea une entrevue entre le Roi & le Lord Wilmot, qui se tenoit également caché dans le voisinage. Ce Seigneur introduisit Charles chez un M. Lane, bon Gentilhomme du Comté de Stafford, dans la maison duquel il trouva tout ce que l'hospitalité peut offrir de plus

commode. Ce fut-là où le Roi lut la
1651. proclamation, portant promesse d'une somme de mille livres sterling à celui qui s'assûreroit de sa personne, & déclarant coupable de haute trahison, quiconque recevroit, protégeroit ou cacheroit la personne de Charles Stuart. Il délibéra avec M. Lane des moyens de se sauver en France, & on admit à la confidence le fils de ce Gentilhomme, qui avoit été Colonel au service de Sa Majesté. Il fut convenu que, puisque le Roi desiroit se rendre dans la partie occidentale sur le bord de la mer, ce Prince iroit à cheval devant la fille de M. Lane, qui devoit aller passer quelque tems dans les environs de Bristol, chez Mistriss Norton, sa parente. Ce voyage ne pouvoit se faire en moins de quatre à cinq jours, & il falloit absolument traverser plusieurs villes de marché, où le Roi couroit risque d'être reconnu; mais il étoit résolu à tout hasarder. On lui donna des habits convenables & des bottes; Miss Lane monta en croupe derrière lui, suivie d'un valet en livrée, & le Colonel les accompagnoit à quelque distance avec un faucon & des chiens, comme s'il

eût eu dessein de prendre le divertissement de la chasse. Ils partirent dans cet équipage au mois d'Octobre, & dans la maison où ils logèrent la première nuit, ils trouvèrent le Lord Wilmot avec lequel ils convinrent des lieux où ils se rejoindroient, de manière qu'on ne le vit pas fréquemment dans leur compagnie. Le matin du quatriéme jour, le Colonel Lane retourna chez son père, & le Roi, avec sa conductrice, arriva heureusement à la maison de Mistriss Norton. Pendant ce voyage, Miss Lane avoit eu soin, dans tous les endroits où ils devoient reposer la nuit, de faire passer le Roi pour le fils d'un voisin, qui voyageoit avec elle, par l'ordre de son père, pour se remettre d'une fiévre quarte qui le tourmentoit depuis long tems. Sous ce prétexte elle lui faisoit toujours donner une chambre commode où il se retiroit, & elle lui apportoit elle-même à souper. Il ne se passoit point de jour qu'il ne rencontrât quelques personnes qu'il connoissoit, &, en traversant Bristol, il ne put s'empêcher de se détourner de la route par un mouvement de curiosité, & de faire le tour de la place où 1651.

étoit autrefois le château. A son arrivée chez Mistriss Norton, la première
1651. personne qu'il vit, fut le Docteur Gorges, un de ses propres Chapelains, qui, assis à la porte, s'amusoit à voir le peuple jouer à la boule. Miss Lane, après les premiers complimens entre Mistriss Norton & elle, demanda une chambre pour Guillaume, qui sortoit d'avoir la fiévre. Dès qu'elle fut prête, on y conduisit le Roi, qui, sous prétexte d'avoir soin de son cheval, s'étoit dabord rendu à l'écurie. Le Sommellier étant venu lui porter un bouillon, ne l'eut pas plutôt envisagé, qu'il tomba sur ses genoux, & s'écria, les joues couvertes de larmes : » Que je » m'estime heureux de voir Votre Ma» jesté «. Cet homme avoit été Fauconnier de Sir Thomas Jermyn, & connoissoit parfaitement la phisionomie de Charles, qui lui enjoignit de garder le secret, même vis-à vis de M. Norton & de sa femme. Ce bon serviteur l'assûra de sa fidélité, & lui tint exactement parole. Après le souper, Charles reçut la visite du Docteur Gorges, qui pratiquoit alors la Médecine, & qui, en cette qualité, vint lui offrir ses services. Le Roi se retira

1651.

dans l'endroit le plus obſcur de la chambre, où le Docteur lui tâta le pouls, lui fit diverſes queſtions ſur ſa ſanté, & l'aſſûra que la fiévre l'avoit quitté; enſuite il prit congé de lui, en lui recommandant de ſe tranquilliſer l'eſprit.

Après avoir demeuré quelque tems dans cette maiſon, le Roi & le Lord Wilmot qui logeoit dans le voiſinage, ſe rendirent à celle du Colonel Wyndham, où le Monarque fut très-bien reçu, & préſenté à la mère de ce Gentilhomme, femme vénérable qui avoit perdu trois fils & un petit-fils au ſervice du père de Sa Majeſté. Pendant que Charles demeura dans cette agréable retraite, M. Elliſon, ami du Colonel, loua une barque à Lyme, dans le Comté de Dorſet, pour conduire deux perſonnes en France. Le maître du bâtiment indiqua un lieu dans les environs de la ville, où il promit de les prendre à ſon bord. Le Roi, le Lord Wilmot & le Colonel, ſe rendirent à cheval dans une petite auberge près du rivage; mais après avoir attendu toute la nuit, il ne parut aucun bâtiment, & ils retournèrent le matin à la maiſon du Colonel

d'où ils étoient partis la veille. Ce
1651. contretems fut causé par les craintes de la femme du Patron, qui, soupçonnant que son mari s'étoit engagé dans quelque projet dangereux, lui signifia qu'elle le dénonceroit aux Magistrats, s'il s'avisoit de sortir de la maison avant le jour. Ce fut par une providence particulière que le Roi échappa de la petite auberge où il étoit logé. Il arriva que ce jour étoit une fête solemnelle, & qu'un Tisserand Fanatique, qui avoit servi dans l'armée du Parlement, prêchoit contre Charles Stuart, dans une chapelle vis-à-vis l'auberge où ce Prince étoit alors parmi plusieurs autres Etrangers. Un Maréchal, chargé d'examiner les fers des chevaux de quelques-uns de ces passagers, s'avisa de regarder aussi à ceux du cheval sur lequel le Roi étoit venu de la maison du Colonel Lane, dans l'espérance d'y trouver à faire quelque chose de son métier. Cet homme alla rapporter à l'Aubergiste, qu'un de ces chevaux venoit des Provinces Septentrionales, ce qu'il prétendoit connoître à la façon des fers. Il se rendit ensuite à la chapelle, &, après le Sermon, en parla à plusieurs personnes

de sa connoissance. Ces propos parvinrent enfin aux oreilles du Prédicant, qui déclara que le cavalier ne pouvoit être autre que Charles Stuart. 1651.

Il se transporta aussi-tôt à l'auberge avec un Connétable, & trouvant les Etrangers partis, ils montèrent à cheval pour les poursuivre. Charles retourna à la maison du Colonel Wyndham, d'où il fut conduit à une autre demeure plus sûre, qu'on avoit préparée pour le recevoir dans le voisinage de Salisbury. Il passa au milieu d'un régiment de cavalerie, & rencontra Desborough qui descendoit une hauteur avec plusieurs Officiers. Pendant son séjour chez le Sergent Hyde à Heale, près Salisbury, le Docteur Hickman, Chanoine de la Cathédrale de cette ville, se chargea de lui procurer un navire. Le Colonel Gunter, Gentilhomme du Comté d'Essex, fit venir une barque à Brighthelmstead, où le Roi & le Lord Wilmot furent conduits par Phillips. Charles s'y embarqua pour la Normandie, & descendit sans aucun accident à Fécamp, dans le mois de Novembre, après avoir été exposé à une variété étonnante de dangers & de malheurs, & avoir

éprouvé la fidélité inviolable de quarante personnes différentes de tous les
1651. rangs, qui avoient tenu sa vie entre leurs mains, & auxquelles il en devoit la conservation.

Pendant que ce Prince menoit une vie fugitive, ses ennemis triomphoient par le succès de leur usurpation. Monk, après avoir réduit Stirling en Ecosse, trouva les archives de ce Royaume, & les envoya à Londres où elles sont toujours restées depuis. Il assiégea ensuite Dundée, qu'il prit d'assaut après une résistance opiniâtre, fit massacrer la garnison & les habitans, & abandonna la ville au pillage. Aberdeen, St. André & plusieurs autres places capitulèrent, & en peu de tems tout le plat pays d'Ecosse se soumit au vainqueur. La République d'Angleterre avoit acquis tant de réputation dans les Cours Etrangères, que tous les Princes de l'Europe recherchoient son amitié. Le crédit & la réputation de Cromwell étoient montés à un tel degré, qu'il dirigeoit souverainement toutes les résolutions de la Chambre Basse & les opérations de l'armée. Il retourna en triomphe à Londres; l'Orateur de la Chambre, accompagné

du Lord Maire & des Magiſtrats de la ville, en habits de cérémonie, allèrent au-devant de lui juſqu'à Acton. 1651.
Le Comte de Derby fut jugé par un Conſeil de guerre, convaincu de haute trahiſon, & décapité à Boſton, où il mourut avec beaucoup de grandeur d'ame. Le Général Maſſey fut enfermé à la Tour, d'où il trouva le moyen de ſe ſauver, & l'on mit à mort pluſieurs autres perſonnes dans différentes parties du Royaume. Le Parlement envoya un corps de troupes dans l'île de Man, qui ſe ſoumit, & la Comteſſe de Derby ſe vit réduite à la derniere indigence, après avoir défendu pendant long-tems avec intrépidité le château de ſon mari. C'étoit la même Dame qui s'étoit déja ſi bravement défendue dans la maiſon de Latham. Jerſey fut pris par l'Amiral Blake & par le Colonel Haynes, pour le Parlement. Sir George Ayſcue ſoumit les Barbades; & les îles de Nevis & de St. Chriſtophe ſe rendirent à la première ſommation.

Le Parlement Anglois paſſa alors un acte pour abolir la royauté en Ecoſſe, avec pouvoir cependant aux Ecoſſois denvoye r un certain nombre de repré-

sentants au Parlement de Londres.
1651. Toutes les causes dans les deux Royaumes furent soumises à la décision d'un corps mixte de Juges Anglois & Ecossois. On rendit la justice avec impartialité, & l'ordre & la paix furent maintenus par les soins & la prudence du Général Monk, qui commandoit les troupes en Ecosse. Le peuple se voyant protégé & assûré dans la propriété de ses biens, s'adonna aux Arts industrieux, &, sous ce gouvernement d'usurpation, les habitans de la Grande Bretagne furent plus aisés & plus heureux que ne l'avoient jamais été leurs ancêtres.

Le Prince Rupert, obligé de quitter Kinsale avec sa flotte, fit voile pour le Portugal; mais il y fut poursuivi par Blake, & il ne fallut rien moins que toutes les remontrances de Sa Majesté Portugaise, pour l'empêcher d'attaquer le Prince à la vue de Lisbonne. Rupert, s'étant échappé par la faveur de ce Monarque, dirigea sa route vers les Indes occidentales, où son frère Maurice fit naufrage dans un ouragan. Il y commit plusieurs déprédations contre les vaisseaux Espagnols & contre ceux qui étoient au service

de la République, après quoi il retourna en France, où il vendit ses prises avec le reste de sa flotte. Cependant Blake, pour se venger de la protection que le Roi de Portugal avoit accordée au Prince Rupert, s'empara de vingt vaisseaux Portugais richement chargés, & menaça ce Monarque de pousser la vengeance plus loin. Ireton, Député-Lieutenant d'Irlande, venoit de conquérir entièrement ce Royaume, & punissoit avec la plus grande rigueur tous les prisonniers qui avoient eu part au massacre. Son ressentiment éclata sur-tout contre Sir Phelim O Neale, à qui il fit souffrir une mort ignominieuse, juste punition des cruautés inouies qu'il avoit exercées! Après la réduction de Limerick, Ireton mourut, dans cette ville, de la peste. La perte de cet Officier fut très sensible à Cromwell, & répandit la plus vive douleur parmi les Républicains. Cruel, farouche, inflexible, tel fut le caractère d'Ireton, qui se montra l'ennemi le plus implacable du Gouvernement monarchique. 1651.

La République, après avoir soumis tous les Etats de la Grande Bretagne, résolut de châtier les Hollandois, con-

1651. tre lesquels on n'avoit cependant aucun sujet de plainte que l'équité pût avouer. En conséquence le Parlement passa un acte de navigation, pour défendre à toutes les Nations d'importer aucune marchandise en Angleterre, excepté celle du cru des pays auxquels appartiendroient les vaisseaux. Les Etats Généraux, allarmés de cette ordonnance, envoyèrent des Ambassadeurs à Londres pour solliciter la révocation de l'acte de navigation; mais le Parlement, bien loin de se rendre à leurs instances, demanda satisfaction du massacre d'Amboyne, du meurtre de Dorislaus, de la correspondance que les Ambassadeurs Hollandois avoient entretenue pendant la guerre civile avec le dernier Roi, & exigea en outre un dédommagement de deux millions pour les pertes que les Hollandois avoient fait souffrir à la Nation Angloise dans les Indes orientales. Les Etats Généraux, jugeant par les demandes du Comité de Londres, que les Anglois étoient déterminés à faire la guerre, commencèrent à se mettre en état de défense avec toute la diligence possible. Ils firent armer cent cinquante vaisseaux de

guerre, & en envoyèrent quarante-deux dans le canal, ſous le commandement de Martin Van Tromp, leur Amiral, pour convoïer les vaiſſeaux marchands qui revenoient en Hollande. 1651.

Le dix-ſept Mai, Tromp rencontra près de Douvres l'eſcadre Angloiſe compoſée de vingt-ſix vaiſſeaux de ligne, & commandée par Blake. L'Amiral Anglois fit tirer pluſieurs coups de canon, à poudre ſeulement, pour avertir les Hollandois de les ſaluer ſuivant l'uſage, en baiſſant leurs voiles de perroquet. Tromp, n'ayant eu aucun égard à cet avertiſſement, Blake lui fit tirer un coup à boulet, & le Hollandois y répondit par une bordée. Le combat s'engagea avec fureur : pendant qu'ils étoient aux priſes, l'Amiral Anglois fut renforcé par huit vaiſſeaux que lui amenoit le Capitaine Bourne, & avec ce ſecours il maintint le combat depuis quatre heures après midi juſqu'à la nuit, que Tromp ſe retira derrière les ſables de Goodwin, après avoir perdu deux vaiſſeaux, dont l'un fut pris, & l'autre coulé à fond. Les Hiſtoriens Anglois rapportent qu'aucun des vaiſſeaux de Blake ne fut en- 1652.

dommagé, au lieu que les Hollandois
1652. prétendent qu'il y en eut six des ennemis coulés à fond. Si le fait est vrai, pourquoi l'Amiral Hollandois ne garda-t-il point son poste & ne recommença-t-il point le combat?

La populace de Londres fut si irritée à la nouvelle de ce combat, qu'elle insulta les Ambassadeurs Hollandois. Ceux-ci, dans une audience, assûrèrent que Blake étoit l'agresseur, demandèrent au Parlement d'informer des particularités de cette affaire, & promirent, si l'on pouvoit leur prouver que leur Amiral eût refusé le salut au pavillon Anglois, que les Etats Généraux le puniroient de sa présomption. Le Parlement n'eut aucun égard à leurs remontrances. En conséquence les Etats Généraux rappellèrent leurs Ambassadeurs, & envoyèrent aussi-tôt une Escadre dans la Méditerranée, sous les ordres de Van Galen, contre Badily, qui commandoit dans ces mers pour les Anglois. Tromp fit voile vers les Dunes pour combattre le Contre-Amiral Ayscue, qui y étoit à l'ancre avec une partie de la flotte Angloise; mais sur la nouvelle qu'il reçut que Blake avoit pris la route du

Nord avec quarante vaisseaux, pour détruire les Pêcheurs Hollandois & leur convoi sur la côte de Sherland, il le suivit avec une puissante escadre. Les deux flottes se trouvèrent en présence près de Newcastle; mais un ouragan, qui s'éleva au moment où le combat alloit s'engager, dispersa tellement l'escadre Hollandoise, que Tromp n'en put ramener que quarante vaisseaux en Hollande, & le reste ne gagna le Texel que quelques semaines après. Le seize Août l'Amiral Ruyter, avec trente-quatre vaisseaux de ligne & une flotte considérable de vaisseaux marchands faisant voile sous son escorte, rencontra près de Plymouth Sir George Ayscue, qui, quoiqu'inférieur à l'ennemi par le nombre de vaisseaux, engagea le combat, & se battit vaillamment jusqu'à ce que la nuit les sépara. Van Galen avoit déja défait le Chef d'escadre Badily dans la Méditerranée; mais cette victoire lui coûta la vie. Blake à son retour dans le Sud, tomba près des côtes de Kent au milieu d'une autre flotte Hollandoise que commandoient Witt & Ruyter. Cette rencontre fut suivie d'un combat dans lequel le vaisseau Amiral

1652.

des ennemis fut pris à l'abordage, 16[illegible] deux autres furent coulés à fond, un quatriéme sauta en l'air, & pendant la nuit leur flotte se retira dans le plus grand desordre. Le Parlement fit équiper alors une escadre si formidable, que les Hollandois n'osèrent plus reparoître dans le canal, en sorte que les Anglois prirent sans opposition une flotte de quarante vaisseaux venant de Portugal, & six vaisseaux des Indes orientales, richement chargés.

Les Etats Généraux, pour prévenir de pareilles pertes à l'avenir, firent savoir à leurs Marchands que le rendez-vous des vaisseaux en retour seroit à l'isle de Ré, où ils trouveroient une escadre pour les escorter. Tromp fit en effet voile pour cette île avec soixante-dix sept vaisseaux de guerre, & le vingt-neuf Novembre, il rencontra Blake avec une escadre inférieure, près des sables de Goodwin, où il se donna un combat qui dura depuis huit heures du matin jusqu'à la nuit. Blake fut blessé, eut deux vaisseaux de pris, autant de brûlés, un coulé à fond, & sans la nuit, qui survint à propos, il eût perdu toute son escadre. Il se retira avec ce qu'il en

put sauver aux Dunes, & Tromp, enflé de sa victoire, continua son voyage, après avoir fait hisser un balai à son grand mât de hune, pour marquer qu'il vouloit nettoyer le canal de vaisseaux ennemis. 1652.

Les Anglois, pour recouvrer les lauriers qu'ils avoient perdus dans ce combat, armèrent une flotte de quatre-vingt vaisseaux, &, par le conseil de Blake, le Parlement fit venir d'Ecosse le Général Monk, pour lui être adjoint dans le commandement. Ces deux Chefs descendirent le canal dans le dessein d'intercepter Tromp & Ruyter à leur retour de l'île de Ré, d'où ils devoient, avec soixante vaisseaux de guerre, escorter une flotte marchande de plus de trois cents voiles. Les Anglois apperçurent les ennemis le long des côtes de France, & mirent aussi-tôt le cap sur eux pour leur livrer le combat. Les Hollandois amenèrent leurs voiles pour les attendre, & il s'entama bien-tôt un combat furieux, dans lequel les Commandans, de part & d'autre, montrèrent également l'intrépidité la plus grande & l'expérience la plus consommée, & des deux côtés les matelots combattirent avec un cou- 1653.

rage & une persévérance étonnante.
1653. Ils maintinrent le combat trois jours successivement ; enfin Tromp, accablé par le nombre & par la supériorité du calibre de l'artillerie des ennemis, fit une retraite honorable avec tout son convoi, à l'exception de trente navires qui tombèrent au pouvoir des Anglois. Il perdit dans cette action onze vaisseaux de guerre ; deux mille de ses gens furent tués, & on lui fit quatorze cents prisonniers. De son côté la flotte Angloise fut si maltraitée, qu'elle ne put pas même donner la chasse aux Hollandois, & cette victoire lui coûta un grand nombre d'hommes. Les Etats Généraux, épuisés par les frais énormes de cette guerre, résolurent de proposer de nouvelles concessions à l'impérieuse République, & demandèrent dans une adresse en forme au Parlement, qu'il lui plût indiquer un lieu pour traiter de la paix ; mais, avant que cette négociation fût entamée, il arriva une étrange révolution en Angleterre.

Cromwell s'étoit apperçu que le Parlement craignoit son ambition, & il n'ignoroit pas que ses Membres s'étoient rendus odieux à la Nation par

leurs procédés arbitraires & tyranniques. Dans ces circonstances, il consulta ceux de ses Officiers dont la fidélité lui étoit connue, & ils présentèrent une requête à la Chambre, pour demander le paiement de leurs arrérages. Le Parlement reprimanda les Officiers pour cette adresse. Alors ceux-ci lui présentèrent une nouvelle remontrance, portant que les Membres n'avoient pas rempli leur promesse de dissoudre l'assemblée : en conséquence ils demandoient que l'administration actuelle cessât. La Chambre répondit que les conjonctures n'étoient pas propres pour dissoudre le Parlement, pendant que la Nation étoit en guerre; mais que les places vacantes seroient remplies par de nouvelles élections. En même tems ils nommèrent un Comité qu'ils chargèrent de préparer un Bill, pour passer un acte qui défendît à toutes personnes de présenter de pareilles requêtes, sous peine de se voir déclarer coupables de haute trahison. Cromwell tenoit conseil avec ses Officiers, lorsqu'Ingoldsby entra dans la salle pour lui faire part des délibérations du Parlement. Olivier tressaillit avec toutes les marques de la plus 1653.

1653. violente indignation, & accourut à la Chambre, suivi d'un détachement de trois cents soldats qu'il posta aux portes. Il entra ensuite, & s'adressant à son ami St John, lui dit qu'il venoit, à son grand regret, accomplir ce que le Seigneur lui avoit ordonné de faire. Après avoir écouté pendant quelque tems leurs débats, il se leva tout-à-coup, & leur reprocha dans les termes les plus outrageans, leur ambition, leur tyrannie, leurs extorsions & leurs rapines publiques. A peine eut-il achevé, qu'il frappa du pied sur le plancher. Les soldats, suivant l'ordre qu'il leur en avoit donné, entrèrent dans la Chambre, & Cromwell s'adressant aux Membres : » Sortez » (leur dit il) faites place à d'honnêtes » gens ; vous n'êtes plus le Parlement, » je vous le déclare, vous n'êtes plus » le Parlement, le Seigneur vous abandonne «. Sir Henri Vane s'étant levé pour prendre la parole, Cromwell s'écria : » O Sir Henri Vane ! Sir Henri Vane ! le Seigneur me délivre de » Sir Henri Vane «. Il arrêta Martin par son habit & lui dit : » tu es un débauché «. Il appella un autre un ivrogne, celui-ci un adultère, celui-là

un concussionnaire. » C'est-vous (ajou-
» ta-il) qui m'avez forcé d'agir ainsi. 1653.
» J'ai supplié le Seigneur nuit & jour
» de m'ôter plutôt la vie que de me
» charger de cette œuvre «. Montrant
la masse du doigt, il dit à un soldat :
» ôtez cette babiole «. Il fit sortir tous
les Membres, ferma les portes, mit
les clefs dans sa poche & retourna à
Whitehall où il logeoit.

Cromwell reçut, à cette occasion, des complimens de félicitation de la flotte, de l'armée & des différentes congrégations de Saints répandues dans le Royaume. Deux Sectes formoient la faction des Indépendans, les Millenaires, autrement dit les hommes de la cinquiéme Monarchie, & les Déistes. Les premiers, qui composoient le parti le plus fort, soutenoient que la domination devoit être fondée sur la grâce, qu'il falloit abolir toute distinction de magistrature, excepté l'autorité acquise par une piété supérieure & par la sainteté. Ils attendoient le second avènement du Christ, & prétendoient qu'alors les Saints gouverneroient sur la terre. Les Déistes vouloient une pleine liberté en matière de religion & de gouvernement; ils de-

mandoient au moins plus de liberté
1653. qu'on n'a droit d'en attendre d'une administration régulière. Cromwell avoit pour cette dernière Secte la plus grande aversion, & leur reprochoit d'être payens, parce que n'étant point fanatiques, ils n'entroient pas dans la sphère de ses opérations; mais il s'attacha aux Millenaires, dont l'enthousiasme s'accordoit parfaitement avec ses projets. Quoique Cromwell fût alors en possession de l'autorité souveraine, il voulut encore amuser la Nation par une apparence de République. Il publia d'abord, pour justifier sa conduite dans l'affaire de la dissolution du Parlement, une déclaration signée de tous les Officiers de l'armée & de la flotte. Ensuite il statua, de concert avec eux, que la souveraine puissance seroit confiée à cent quarante-quatre personnes, qui formeroient un corps sous la dénomination de Parlement. Il choisit lui-même les Membres, qui tous étoient des gens de la plus basse extraction, & d'ailleurs si dépourvus de connoissance & d'expérience dans les affaires, qu'il prévit adroitement que bientôt ils seroient obligés de renoncer à une administration dont ils étoient incapa-

bles de soutenir le poids. Cependant ils commencèrent l'exercice de leurs fonctions, par délibérer sur l'abolition du Clergé, des dixmes, des Universités, de la Cour de Chancellerie & du Droit coutumier, & leur dessein étoit d'y substituer l'institution mosaïque. Les fanatiques de ce siécle paroissoient singulièrement attachés à l'ancien testament, dont ils empruntoient leurs noms, qu'ils donnoient aussi à leurs enfans. Les noms de Jacques, de Jean, de Pierre & d'André, étoient rejettés pour ceux d'Ezéchias, d'Abbakuk, de Josué & de Zorobabel. On se servoit souvent de sentences entières, pour indiquer des noms, comme » demeu» res ferme sur la hauteur, Stringer; » combats le bon combat de la foi, » White; Dieu récompense Sucart «. Les dix commandemens se trouvèrent renfermés dans le surnom d'une seule personne, & un des Membres les plus remarquables de ce Parlement, fut un Corroyeur, prêcheur enthousiaste, nommé » Loue-Dieu *Barebones* «.

1653.

Pendant que les Provinces de Hollande & de Zélande dressoient des remontrances pour les mettre sous les yeux du Parlement de Londres, l'A-

miral Tromp, avec une flotte de cent
1653. vaisseaux, attaqua l'escadre Angloise que commandoit Monk, Dean, Pen & Lawson. L'action se passa le trois Juin près des côtes de Flandres, & l'on se battit de part & d'autre avec une égale valeur, jusqu'à ce que la nuit sépara les deux flottes. Dean perdit la vie dans le combat. Cependant les Anglois recommencèrent le lendemain, & les Hollandois furent obligés de se retirer avec perte. Vers la fin du combat l'escadre Angloise fut renforcée par dix-huit vaisseaux frais qu'amenoit Blake, & les vainqueurs poursuivirent l'ennemi jusques sur les côtes de Hollande. Peu de tems après, Tromp, ayant fait radouber ses vaisseaux, remit à la voile malgré la supériorité des Anglois, & les joignit au Texel. Le vingt-neuf Juillet, les deux flottes engagèrent le combat avec un acharnement incroyable, & il dura depuis le matin jusqu'à la nuit, sans aucun avantage sensible de part ni d'autre. Tromp, ayant reçu le lendemain un renfort de vingt-sept vaisseaux, renouvella le combat, & pendant tout le jour, la victoire fut douteuse. L'Amiral Hollandois, déterminé

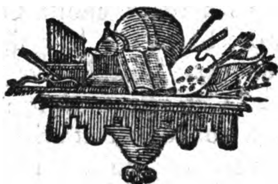
miné à vaincre ou à mourir, recommença encore l'attaque le Jeudi, & fut tué d'une balle de mousquet qui lui perça le cœur, pendant qu'il parcouroit le tillac, l'épée à la main, pour animer ses gens & leur inspirer l'héroïque ardeur dont il étoit le premier exemple. La mort de ce grand homme rallentit le courage de ses Officiers & de ses matelots, & le Vice-Amiral de Witzen donna le signal de la retraite; après avoir perdu trente vaisseaux qui furent pris ou coulés à fond. Les Anglois achetèrent cette victoire par la perte de deux vaisseaux & d'environ cinq cents hommes, parmi lesquels on comptoit plusieurs Officiers de distinction. 1653.

Cromwell donna ordre de ravitailler la flotte avec toute la diligence possible, pour pouvoir tirer avantage de la consternation que la mort de Tromp avoit répandue parmi les Hollandois; & pour profiter de la décadence de leur marine; mais l'armement des Anglois fut à peine achevé, qu'une violente tempête le dispersa entièrement, & lui causa les plus grands dommages. Cromwell, pour ne point exciter parmi la Nation des clameurs

dangereuses dans une telle circonstance, aima mieux faire la paix avec les Etats Généraux. Le Parlement d'Angleterre tenoit ses séances depuis cinq mois, sans avoir rien fait d'important, & il étoit devenu l'objet de la dérision & du mépris de la Nation entière, qui se récrioit contre cette extravagante législation. Cette assemblée fanatique, oubliant qu'elle tenoit son autorité de Cromwell, prétendit que sa puissance venoit du Seigneur, & commençoit à insister sur sa commission divine. Mais Cromwell avoit pris soin de répandre parmi les Membres de cette assemblée plusieurs de ses partisans, toujours prêts à exécuter ses ordres secrets. Ceux-ci, s'étant rendus un jour à la Chambre plus matin qu'ils n'avoient coutume de s'assembler, convinrent entr'eux qu'attendu qu'il leur étoit impossible de porter le fardeau dont on les avoit chargés, il falloit remettre l'autorité à ceux de qui ils l'avoient reçue. En conséquence de cet arrêté, ils se rendirent à Whitehall, & résignèrent entre les mains de Cromwell l'acte de gouvernement, se reconnoissant incapables de continuer la tâche qu'ils avoient eu l'imprudence d'entreprendre. Ce-

1653.

pendant le Général Harriſon, qui étoit reſté dans la Chambre avec environ vingt autres enthouſiaſtes, plaça un nommé Moyer dans la chaire, pour que le règne des Saints ne fût point interrompu, & ils commençoient à proteſter contre la démarche de leurs frères, lorſque le Colonel White entra avec un détachement de ſoldats, & leur demanda ce qu'ils faiſoient dans la chambre. Ils répondirent qu'ils contemploient le Seigneur. » Eh bien » donc, reprit le Colonel, vous pou- » vez le chercher ailleurs, car je ſuis » très-convaincu que ſon eſprit n'a » point réſidé ici depuis pluſieurs an- » nées «. 1653.



CROMWELL,

PROTECTEUR.

1653. Le Conseil des Officiers, en vertu du pouvoir que le Parlement avoit résigné entre leurs mains, déclara que les rênes du Gouvernement seroient confiées à Cromwell; qu'on lui donneroit en même-tems le titre de Lord Protecteur, & qu'il seroit assisté d'un Conseil de vingt-un Membres. Le seize Décembre ils assemblèrent le Lord Maire & les Aldermans de Londres, ainsi que les Commissaires du grand sceau; & après les avoir informés qu'ils avoient choisi Cromwell pour Protecteur, ils leur firent lecture d'un écrit intitulé *acte du Gouvernement*. Cet acte portoit : que le Protecteur convoqueroit un Parlement tous les trois ans; qu'aucun Parlement ne pourroit être dissous qu'après cinq mois de séance; que le Protecteur approuveroit tous les actes du Parlement dans l'espace des vingt jours de leur présentation, qu'autrement ils passe-


OLIVIER CROMWEL.

roient sans son consentement, & qu'aussi-tôt après sa mort, le Conseil, composé de vingt-un Membres seulement, feroit choix d'un nouveau Protecteur; que son successeur ne pourroit être ni Commandant de la flotte, ni Général de l'armée, mais qu'il auroit le pouvoir de faire la guerre & la paix; enfin qu'il seroit autorisé à faire des loix, par l'avis de son Conseil, pendant les intervalles qui s'écouleroient d'un Parlement à l'autre. Après la lecture de cet acte, Olivier fit serment de l'observer, & on le conduisit ensuite en grande pompe à Whitehall, Lambert portant devant lui l'épée d'Etat. Il fut aussi honoré des épithétes de » Votre Altesse & de My» lord Protecteur « & proclamé dans Londres & dans toutes les parties des trois Royaumes. 1653.

La paix ayant été négociée entre l'Angleterre & la Hollande, Cromwell ne manqua pas de tirer avantage du desir ardent que les Etats marquoient pour un accommodement. Ils consentirent par le traité à saluer le pavillon Anglois; abandonnèrent la cause de Charles; convinrent de payer 1654.

quatre-vingt-cinq mille livres sterling
1654. par forme de dédommagement, & de rendre l'île de Poleron à la Compagnie Angloise des Indes Orientales. Le premier acte de souveraineté de Cromwell fut l'exécution de Vowel & du Colonel Gerard, deux Officiers qui avoient formé une conspiration contre sa vie. Vowel fut pendu à Tyburn, & Gerard eut la tête tranchée à Tower-hill. Le même échaffaud servit à l'exécution de Dom Pantaleon Sa, Chevalier de Malte, & frère de l'Ambassadeur de Portugal. Ce Gentilhomme s'étoit rendu avec main forte à la nouvelle bourse, & avoit tué un homme qu'il prit pour le Colonel Gerard, de qui il avoit reçu une insulte. Ce tumulte fut sanglant, & il y eut plusieurs personnes blessées par les gens de Sa. Cromwell, informé de ce qui se passoit, envoya un détachement de soldats pour se saisir de l'agresseur; mais le Chevalier s'étoit retiré aussi-tôt dans la maison de son frère. L'Ambassadeur fut obligé de le livrer avec tous ses complices. On l'enferma à la Tour, & le Protecteur se montra inexorable & sourd à toutes les remontrances & aux prières de l'Ambassadeur. Dom

Pantaleon fut décapité, & on pendit ses complices à Tyburn. 1654.

Le Roi Charles, pendant la guerre entre l'Angleterre & la Hollande, s'étoit offert à servir à bord de la flotte Hollandoise; mais les Etats éludèrent sa proposition. Il résidoit toujours à Paris, où il subsistoit d'une modique pension que lui faisoit la Cour de France, & qui étoit fort mal payée. Il eut en outre la mortification de voir nommer M. de Bordeaux Ambassadeur auprès du Protecteur d'Angleterre. Il conclut de-là qu'il ne pourroit rester long-tems en France, &, pour éviter d'en être renvoyé, il se retira à Cologne, où il fut suivi par le Marquis d'Ormond, qui avoit abandonné l'Irlande. Le Parlement d'Angleterre venoit de nommer au Gouvernement de cette île, Fleetwood, qui avoit épousé la veuve d'Ireton; mais il eut ensuite pour successeur dans ce commandement, Henri Cromwell, second fils du Protecteur.

Cependant Cromwell envoya des circulaires pour la convocation d'un nouveau Parlement. Les Membres s'assemblèrent le trois Septembre dans la Chambre peinte, où Olivier les ha-

1654. rangua, les assûrant de la droiture de ses intentions, & ajoûtant qu'il avoit convoqué un Parlement libre, & qu'il ne prétendoit pas être leur maître, mais le compagnon de leurs travaux. Malgré toutes les peines qu'il prit pour avoir un Parlement favorable à ses vues, il fut trompé dans son attente. Ils choisirent néanmoins, à sa recommandation, Lenthall pour leur Orateur; mais leurs premières délibérations furent employées à examiner la nature de l'autorité par laquelle ils avoient été convoqués. Cromwell avoit trop de partisans dans la Chambre, pour craindre que cette recherche eût des suites. Cependant il ne put voir d'un œil tranquille que son pouvoir devînt le sujet de leurs débats. Il les manda dans la Chambre peinte, où il leur dit qu'ils se donnoient de trop grandes libertés en agitant des questions sur le gouvernement établi, dont ils tenoient toute leur autorité; » car » (ajouta t-il) si vous n'êtes pas légi- » timement assemblés, vous n'avez au- » cun pouvoir de délibérer ». En retournant à la Chambre, ils trouvèrent à la porte une troupe de gardes qui ne laissèrent entrer aucun des Membres,

qu'il n'eût auparavant signé une reconnoissance, par laquelle il promettoit d'être fidéle à la République, & de ne jamais adhérer à aucun changement dans le Gouvernement. Ceux qui refusèrent de signer cet engagement, furent exclus de la Chambre. Quelques-uns souscrivirent dans la vue seule de pouvoir traverser les mesures du Protecteur. Plusieurs Membres entrèrent dans une conspiration formée pour prendre les armes dans différentes parties du Royaume. Aussi-tôt que Cromwell fut instruit de cette trame par ses espions, il déclara le Parlement dissous, onze jours avant l'expiration du terme fixé par l'acte du Gouvernement; & il ne leur dissimula point qu'il savoit que plusieurs d'entr'eux conspiroient contre l'administration. Deux jours après la dissolution du Parlement, il fit arrêter le Major Wildeman, sur lequel on trouva une déclaration contenant les raisons qui devoient porter le peuple d'Angleterre à prendre les armes contre l'usurpateur Cromwell. On arrêta pour le même sujet plusieurs autres particuliers, tant républicains que royalistes. Charles recevoit alors de fré-

1654.

quens avis de ses amis d'Angleterre,
1654. que le gouvernement du Protecteur étoit odieux à la Nation.

1655. Les partisans du Roi, dans l'idée qu'ils seroient joints par les Presbytériens, & probablement par l'armée, formèrent le plan de deux soulèvemens. Il fut communiqué à Charles, qui approuva le projet, fit expédier les commissions nécessaires, &, au jour fixé, se rendit sécretement en Zélande pour être plus à portée de paroître, si l'entreprise réussissoit. Wilmot, créé depuis peu Comte de Rochester, & Sir Joseph Wagstaff, vinrent en secret à Londres, où il fut convenu dans une assemblée de Royalistes, que le Comte se chargeroit de conduire l'entreprise dans le Nord, & que Wagstaff la dirigeroit dans les provinces occidentales. Ce dernier partit en conséquence pour Sarum, & après avoir été joint par MM. Penruddock, Jones & Grove, qui avoient assemblé deux cents chevaux, il entra dans Salisbury au tems des assises. Ses troupes prirent possession des portes & de la place du marché, se saisirent des Juges & des Shérifs, & proclamèrent Charles pour Roi; mais le succès

n'ayant pas répondu à leur tentative, & se voyant d'ailleurs poursuivis par un détachement de cavalerie, qui étoit en quartier dans le voisinage, ils furent saisis d'une telle terreur panique, qu'ils jettèrent leurs armes, & se rendirent sans coup férir. Wagstaff s'échappa ; mais les trois autres Officiers furent pris & exécutés. Le Comte de Rochester, à son arrivée dans le Yorkshire, n'ayant pas trouvé les choses disposées pour un soulèvement, retourna au Continent. Charles apprit alors que toutes ses mesures avoient été découvertes par un de ses domestiques, qui entretenoit correspondance avec le Secrétaire de Cromwell. Il fit arrêter & fusilier ce traître dans le château du Duc de Neubourg. 1655.

Cependant Cromwell tourna toute son attention du côté des affaires du Continent. La France avoit déja sacrifié les intérêts de Charles II à la crainte d'indisposer la République ; mais celle-ci eut si peu d'égard à cette condescendance, que les vaisseaux Anglois attaquèrent indistinctement les bâtimens François qui venoient au secours de Dunkerque qu'assiégeoient les Espagnols. La Nation Françoise souf-

1655. frit patiemment cette insulte, & envoya des Ambassadeurs à Londres, pour solliciter l'amitié de la République. Cromwell, entraîné par des motifs de religion, jugea qu'une alliance avec la France le mettroit en état de procurer quelques avantages aux Protestans de ce Royaume. Il ne crut pas moins nécessaire d'illustrer les commencemens de son Protectorat par quelque exploit éclatant : il portoit des regards avides sur les richesses que les Espagnols tiroient du nouveau monde, & ces différentes considérations le déterminèrent à déclarer la guerre contre la branche Espagnole de la maison d'Autriche.

Après son élévation au Protectorat, Olivier envoya Blake avec une escadre dans la Méditerranée, pour châtier les Corsaires Algériens qui avoient exercé quelques déprédations contre les Marchands Anglois. L'Amiral Penn fit voile pour les Indes occidentales avec une autre escadre, à bord de laquelle étoient cinq mille soldats sous les ordres de Venables. Cromwell donna à l'Amiral des ordres cachetés pour n'être ouverts qu'à une certaine hauteur. Ces ordres lui prescrivoient

de faire une descente dans l'île de St-Domingue, & d'en attaquer la ville capitale. Penn arriva devant cette île dans le mois d'Avril. A la vue de la flotte Angloise, les Espagnols abandonnèrent leur ville; mais quand ils virent Venables faire son débarquement à une distance considérable de la place, ils reprirent courage, & retournèrent à leurs foyers, où ils se préparèrent à un vigoureuse défense. Les Anglois furent si harrassés par leur longue marche, que lorsqu'ils arrivèrent devant la ville, ils pouvoient à peine porter leurs armes. Ils furent repoussés & obligés de se rembarquer avec précipitation, laissant dans l'île un grand nombre de leurs gens tués ou blessés. Après cette tentative infructueuse, l'Amiral cingla vers la Jamaïque, dont il se rendit maître sans beaucoup d'opposition. Il laissa quelques troupes dans cette île, & retourna en Angleterre; mais le Protecteur fut si irrité de l'échec que Penn & Venables avoient essuyé à St-Domingue, qu'il les fit mettre tous deux à la Tour. Le Roi d'Espagne, informé des hostilités qui avoient été commises sur ses possessions, donna ordre de confisquer 1655.

tous les effets appartenant aux Anglois
1655. dans ses Etats. Par ce moyen le commerce Espagnol tomba entre les mains des Hollandois, qui se dédommagèrent en peu de tems des pertes qu'ils avoient faites dans la guerre avec l'Angleterre. Olivier, sachant combien il étoit haï des Royalistes, des Presbytériens, des Indépendans & même de la plûpart des principaux Officiers de son armée, jugea qu'il ne pouvoit être trop en garde contre toute espéce de soulèvement, & prit ses précautions en conséquence. Il partagea l'Angleterre en onze provinces, & assigna à chacune un Major Général pour y gouverner despotiquement. Ces Officiers, revêtus d'un pouvoir illimité, devinrent de vrais tyrans, & opprimèrent le peuple au point, que Cromwell fut obligé de restraindre leur autorité.

1656. Blake, ayant été joint par Montague, alla croiser pendant quelque tems à la hauteur de Cadix, dans l'espérance d'enlever les gallions d'Espagne à leur retour de l'Amérique. Mais la disette d'eau l'obligea de faire voile pour le Portugal, & il ne laissa devant Cadix que sept vaisseaux sous les ordres du Capitaine Stayner. Peu

de jours après, cet Officier découvrit les gallions, & leur donna la chasse. L'Amiral Espagnol & deux de ses Capitaines firent échouer leurs vaisseaux sur le rivage ; mais deux autres tombèrent entre les mains des Anglois, qui en brûlèrent encore un pareil nombre. Lorsque Stayner amena ses prises à Portsmouth, le Protecteur donna ordre qu'on conduisît le trésor à Londres dans des chariots qui traversèrent en triomphe les rues de cette capitale. Blake, informé que la flotte du Pérou avoit relâché aux Canaries, fit voile pour ces isles, & trouva les vaisseaux Espagnols dans la baye de Santa-Cruz, disposés à faire une défense vigoureuse. La baye étoit fortifiée par un château & par sept forts qu'unissoit une ligne de communication. L'Amiral Espagnol, Dom Diego Diagues, avoit fait amarrer ses plus petits vaisseaux près du rivage, & placer plus en avant les gros gallions, qui présentoient leurs flancs à la mer. Blake les attaqua avec impétuosité, & après un combat opiniâtre, l'ennemi abandonna ses gallions, auxquels les Anglois mirent le feu. Ce brave Officier, à son retour en Angleterre, mourut 1656.

d'une hydropisie ; & fut singulièrement regretté par Cromwell, qui lui fit faire de magnifiques obsèques. Blake s'étoit distingué par sa valeur & par sa conduite en qualité de Général au service du Parlement, & avoit plus de cinquante ans, quand il commença à commander sur mer. Républicain inflexible, mais plein d'honneur & de probité, il désapprouvoit l'usurpation de Cromwell ; cependant il demeura au service de sa patrie pour laquelle il combattit avec un courage & un succès prodigieux.

1656.

A-peu-près dans le même tems il arriva un accident qui manqua mettre les ennemis de Cromwell au comble de leurs vœux. Le Comte d'Oldembourg lui avoit fait présent de six beaux chevaux de frise pour le carrosse, & Cromwell, dans la vûe de s'amuser, voulut conduire lui-même autour de Hyde-Park son équipage, où étoit Thurloe, son Secrétaire. Les chevaux ayant pris l'épouvante, l'emportèrent avec tant de violence, qu'il ne fut plus maître des rênes, & que les secousses de la voiture le firent tomber sur le timon : il fut traîné par terre, & un pistolet, qu'il portoit toujours sur lui,

se détendit; mais il échappa à ce danger, presque sans aucune contusion. Le septiéme jour de Septembre, il convoqua un Parlement, dont les Membres, qui, pour la plûpart étoient ses amis, lui accordèrent tous les subsides nécessaires pour la continuation de la guerre. Ensuite ils pasèrent un acte par lequel ils renonçoient à Charles Stuart, & par un autre ils dénoncèrent la peine de haute trahison contre toute personne qui attenteroit à la vie du Protecteur; enfin ils prouvèrent par toute leur conduite qu'ils formoient un Parlement selon le cœur de Cromwell. 1656.

Au commencement du mois de Février, Cromwell découvrit une conspiration formée contre sa vie par un nommé Syndercomb, soldat réformé, qui avoit servi dans ses propres gardes. Cet homme avoit tenté plusieurs fois d'assassiner le Protecteur, & peu s'en étoit fallu qu'il ne fût venu à bout de son dessein. Il marqua une résolution étonnante devant ses Juges; déclara que plusieurs autres avoient tramé le même complot, & fit entendre qu'on lui avoit donné les plus fortes assûrances qu'il échapperoit au glaive de 1657.

1657. la Justice. Il fut déclaré coupable de haute trahison, & condamné à périr sur un échaffaud; mais, au jour marqué pour son supplice, on le trouva mort dans la prison. Peu de tems après, les Anabaptistes formèrent un pareil projet, mais ils furent découverts. On arrêta le Major Général Harrison, le Vice-Amiral Lawson, le Colonel Rich, le Major Danvers & plusieurs autres personnes de la secte des Anabaptistes, & on les mit en prison, non sans les soupçonner d'avoir eu part à la conspiration de Syndercomb.

Le Parlement continuoit de donner journellement des preuves de complaisance pour les volontés du Protecteur. Le Colonel Jephson, dans la vue de sonder leurs inclinations, proposa d'offrir la couronne à Cromwell, & les Membres ne marquèrent aucune surprise à cette proposition; mais lorsqu'elle fut renouvellée plus en forme par l'Alderman Pack, une rumeur générale se répandit dans la Chambre. Cependant, malgré toute opposition, la proposition passa à la pluralité des voix. Le Comité pressa Cromwell par de vives sollicitations, auxquelles il répondit en termes si

confus & si inintelligibles, qu'on vit clairement qu'il ne vouloit pas être entendu. Ce n'est pas que Cromwell n'ambitionnât la couronne, mais il redoutoit en même-tems l'armée, à laquelle il avoit inspiré lui-même des principes diamétralement opposés à la Monarchie, & une horreur frénétique pour le seul nom de Roi. Il demanda du tems pour délibérer, & indiqua le huit Mai pour sa réponse, qui se termina par un refus absolu. Le Parlement récompensa cet acte de modération, en confirmant sa dignité de Protecteur, après quoi il s'ajourna au vingt Janvier suivant. 1657.

Dans le cours de cette année, Cromwell conclut avec la France une ligue offensive & défensive, par laquelle il s'obligeoit à envoyer un renfort de six mille hommes à l'armée Françoise. Il fut aussi stipulé qu'on assiégeroit Mardyke & Dunkerque, & qu'après leur prise, ces deux places seroient remises au pouvoir de la République d'Angleterre. Lorsque le Roi Charles fut informé de cette négociation, il dépêcha un envoyé secret vers l'Archiduc Leopold, Gouverneur des Pays Bas, pour lui proposer de former une ligue avec

l'Espagne. Ce Prince embrassa l'offre, dans l'espérance que le Roi d'Angleterre engageroit les troupes Irlandoises, alors en France, à quitter ce service pour prendre parti dans l'armée de Sa Majesté Catholique. On ne tarda pas à conclure ce traité, par lequel il fut permis à Charles de vivre en particulier à Bruxelles, avec une pension de six mille livres par mois, & la moitié autant pour le Duc de Glocester, son frère, qui, après la mort de Charles I, avoit été envoyé en Hollande par ordre du Parlement. La Cour d'Espagne promit de plus, de fournir à Charles six mille hommes, aussi-tôt qu'il seroit en possession d'un bon port en Angleterre. Après la conclusion de ce traité, Charles quitta Cologne, & se rendit au Pays-Bas chez l'Archiduc Leopold, qui venoit d'en remettre le Gouvernement à Dom-Juan d'Autriche, fils naturel de Philippe IV. Le Lord Miskerry, qui commandoit un régiment Irlandois en France, en abandonna le service, & passa dans l'armée Espagnole. Cet exemple fut suivi par quatre autres régimens, tant Anglois qu'Irlandois & Ecossois. Lorsque la ligue entre l'Angleterre & la France

1657.

fut signée ; celle-ci fit entendre au Duc d'York qu'il eût à se retirer dans un autre pays. On congédia en même-tems tous les cavaliers qui étoient entrés au service de France, entr'autres le Lord Digby, qui, par la mort de son père, étoit devenu Comte de Bristol, & avoit embrassé depuis peu la Religion Catholique Romaine. Cromwell envoya en France six mille vétérans sous les ordres de Reynolds. Dans la première campagne on prit plusieurs places aux Espagnols. De ce nombre fut Mardike, dont on mit en possession les troupes Angloises. 1657.

Après l'ajournement du Parlement, Cromwell ôta à Lambert sa commission de Lieutenant Général dont il revêtit Fleetwood ; cependant il accorda au premier une pension de deux mille livres sterling, à condition qu'il vivroit tranquille, & qu'il ne se mêleroit point des affaires du Gouvernement. Ce fut alors que le Protecteur fit paroître son fils Richard à la Cour, en qualité de son héritier présomptif. Ce jeune homme, d'un caractère doux & sans ambition, étoit marié depuis quelques années, & vivoit dans une petite terre, où il ne s'occupoit que

1657. d'actes de bienfaisance. Bien loin d'approuver la conduite de son père, il s'étoit jetté à ses pieds, lors du jugement de l'infortuné Charles I, & l'avoit conjuré dans les termes les plus pathétiques, d'épargner la vie de son Souverain. Il avoit un frère nommé Henri qui fut pourvu du Gouvernement d'Irlande. Sa sœur aînée, la bien-aimée du père, avoit épousé M. Claypole; une autre eut pour mari le petit-fils de l'héritier du Comte de Warwick; une troisiéme fut unie au Lord Vicomte Falconbridge, & une quatriéme vécut dans le célibat.

Il se forma une nouvelle conspiration en faveur du Roi : les Auteurs étoient Mordaunt, frère du Comte de Peterborough, Sir Henri Slingsby, Particulier très-riche du Comté d'York, & le Docteur Hewet, membre de l'Eglise Anglicane. Charles trouva leur plan si bien combiné, qu'il fit aussi-tôt des préparatifs dans les Pays-Bas, & il se disposoit déja à envoyer en Angleterre les quatre régimens qui se joignirent depuis aux Espagnols. Cromwell, instruit qu'une des commissions de Sa Majesté avoit été acceptée par un Gentilhomme nommé Stapley,

dont le père, qui avoit été un des Juges du dernier Roi, étoit intimement lié avec le Protecteur, le manda à la Cour, & par ses caresses l'engagea à lui découvrir tout ce qu'il savoit de la conspiration. Cromwell apprit par le même canal que le Marquis d'Ormond avoit été en Angleterre, & qu'il avoit résidé trois semaines à Londres. Le Roi y avoit fait passer ce Seigneur pour connoître l'état véritable de la confédération, & comme les choses n'en étoient pas encore au point de pouvoir agir, le Marquis avoit été rejoindre son maître, sans que Cromwell eût eu la moindre connoissance de ce voyage. Mordaunt, Slingsby & Hewet furent arrêtés avec un grand nombre de leurs associés, & l'on établit une haute Cour de justice pour les juger. Mordaunt dût la vie à la tendresse de sa femme, qui engagea adroitement les témoins à ne pas paroître dans le procès; mais les deux autres furent condamnés & exécutés.

1657.

Au mois de Juin, le Maréchal de Turenne, Général de l'armée Françoise, attaqua la ville de Dunkerque, mal pourvue alors pour se défendre. Le Prince de Condé, qui comman-

doit un corps de ses propres troupes, comme allié des Espagnols, conseilla à Dom Juan, Généralissime de l'armée combinée, de changer les dispositions qu'il avoit faites; mais il rejetta cet avis, & le Prince de Condé se retira à son poste, en disant au Duc d'York & à son frère Glocester, qui servoient en qualité de volontaires dans l'armée Espagnole, que bientôt ils alloient voir perdre une bataille. Lockhart, Commandant des troupes Angloises, chargea l'infanterie Espagnole avec tant de vivacité, qu'elle fut presqu'aussitôt rompue & mise en déroute. Cependant le Prince de Condé, avec sa division, fit une très-belle retraite à Ypres & à Furnes, où se retirèrent aussi les Espagnols, mais en grande confusion. Turenne continua le siége de Dunkerque, qui se rendit par capitulation. Le Roi de France entra en triomphe dans la ville, & la remit ensuite à Lockhart que Cromwell en avoit nommé Gouverneur pour l'Angleterre.

1657.

Malgré cette brillante suite de victoires, Cromwell étoit devenu l'homme le plus malheureux. Il se voyoit détesté de tous les différens partis du Royaume;

Royaume ; on avoit formé des complots & des conspirations contre sa vie & son Gouvernement ; il connoissoit le caractère violent de ces fanatiques dont il s'étoit tant de fois servi lui-même, & il étoit tourmenté sans cesse par la crainte d'être assassiné. Il portoit une cote d'armes sous ses habits, & avoit toujours un pistolet dans sa poche. Il ne couchoit jamais trois nuits de suite dans la même chambre, changeoit d'appartement sans que sa famille même en fût instruite, & faisoit garder les portes par des sentinelles affidés. Des inquiétudes domestiques troubloient aussi son esprit : Fleetwood étoit opposé par principes à son pouvoir, & avoit attiré sa femme dans les mêmes sentimens. Claypole, fille favorite du Protecteur, étoit morte depuis peu d'une maladie de langueur, pendant laquelle elle avoit cherché à exciter dans le cœur de son père, tous les remords d'une conscience coupable. Au mois d'Août il fut lui-même attaqué, à Hampton-Court, d'une fiévre tierce. On le transporta à Whitehall où il commença à réfléchir sur sa vie passée, & à se préparer à la mort. Lorsque Goodwin, son Chapelain,

1657.

lui dit que les Elus ne pouvoient jamais tomber dans la réprobation, il
1657. répondit : » Je dois donc être tranquille sur mon salut, car je suis certain d'avoir été une fois en état de » grace «. Les visions & les prétendues révélations de ses Prédicateurs l'encourageoient au point, qu'il assûroit hautement que dans peu sa santé seroit rétablie, lors même que les Médecins désespéroient le plus de sa vie.. » Je » vous dis (leur crioit-il avec émo» tion) que je ne mourrai point de » cette maladie; le Ciel a répondu fa» vorablement non-seulement à mes » propres supplications, mais aussi à » celles de ces ames saintes qui ont » une correspondance plus intime avec » le Seigneur «. Malgré ces assûrances, les symptômes de sa maladie devenoient de plus en plus violens, & le Conseil envoya une députation pour connoître sa volonté sur le choix d'un successeur. Il étoit presque sans sentiment, lorsqu'on lui demanda s'il desiroit que son fils Richard lui succédât dans le Protectorat : tout ce qu'il put faire, fut de répondre par un simple » Oui «. Il mourut le troisiéme jour de Septembre, dans la cinquante-neu-

vième année de son âge. Le jour de sa mort fut remarquable par une des plus violentes tempêtes qu'on eût encore vue; comme si la nature eût voulu célébrer la perte d'un homme aussi extraordinaire. Cromwell sortoit d'une famille honnête du Comté de Huntington. Son père, qui étoit mort jeune, ne lui avoit laissé qu'une fortune très-médiocre; mais sa mère survécut à son élévation au Protectorat. C'étoit une femme vertueuse, qui portoit le nom de Stuart, & que l'on assûroit être alliée à la Famille Royale. Cromwell, loin de faire aucun progrès dans ses études, passa les premières années de sa vie dans la débauche & le jeu; il sacrifia à ses plaisirs son tems & sa fortune, jusqu'à ce qu'il fut saisi de cet esprit de dévotion & d'enthousiasme, qui apporta un changement visible dans ses mœurs. Sa conduite devint plus sérieuse & moins dissipée; il fit choix d'une compagne sage, & ne parut plus occupé que de la gloire de disputer de sainteté avec les partisans les plus outrés du Puritanisme. Sa maison fut changée en un conventicule, & il dissipa bien-tôt sa fortune par les dépenses multipliées qu'entraî-

1657.

noit son hospitalité envers ses co-
1657. sectaires. La première preuve qu'il donna de son opiniâtreté & de sa résolution, fut en s'opposant au Comte de Bristol, qui avoit des lettres-patentes de la couronne pour désfécher une partie des marais les plus voisins de l'île d'Ely. Courageux & habile autant qu'aucun de ses contemporains, il les surpassa tous en fourberie & en dissimulation. Ses succès développèrent ses vices; bien-tôt ses premiers principes d'une égalité républicaine cédèrent au feu dévorant de son ambition, & après avoir goûté les douceurs d'un pouvoir sans bornes, il aspira à la Souveraineté. Il étoit d'une constitution robuste, & avoit l'air mâle, quoique grossier. La nature l'avoit pourvû de grands talens; il pénétroit dans les caractères des hommes avec une sagacité étonnante, & savoit cacher ses desseins dans les replis les plus impénétrables de la dissimulation. Il allia les crimes les plus atroces avec les plus rigides principes sur les devoirs de la religion. Des exercices les plus austères de la dévotion, il passoit aux amusemens les plus frivoles, & se couvroit quelquefois du ridicule de la bouffon-

nerie. Lorsqu'il vouloit gagner quelque point essentiel dans son armée, il poussoit la complaisance jusqu'à faire coucher avec lui des sergens & des caporaux, qu'il plioit à son systême par des discours & des exercices religieux. Souvent il invitoit à des repas ses Officiers inférieurs, & donnoit secretement ordre à des soldats d'entrer dans la salle & d'enlever les plats au moment où on les auroit servis sur la table. Il n'y avoit ni splendeur, ni faste dans sa Cour, que la noblesse dédaignoit d'honorer de sa présence; mais tout y étoit réglé avec la plus parfaite économie. Toutes les personnes qu'il employoit, soit dans l'intérieur du Royaume, soit en pays étranger, étoient des hommes d'une habileté consommée. Il sollicita si efficacement en faveur des Protestans du Languedoc, alors révoltés contre leur Souverain, & dans un danger imminent d'être détruits, à l'instigation du Pape, qu'ils obtinrent leur grace, & furent rétablis dans leurs priviléges. Le Pontife trembloit aux seules menaces du Protecteur, qui lui fit dire que sa flotte seroit dans peu à Civita Vecchia, & que Rome retentiroit du bruit de l'artillerie Angloise.

1657.

Cromwell ne fut pas indifféren t our
1657. le mérite littéraire; il accorda une pension à l'Archevêque Usher, quoique ce Prélat fût du parti opposé; il retint à son service André Marvel & caressa Waller, dont il étoit parent. Il donna une gratification annuelle de cent livres sterling à un Professeur de Théologie de l'Université d'Oxford, & prit pour son Sécrétaire, dans la Langue Latine, le célèbre Jean Milton, dont le génie étoit inconnu alors à ceux même qui l'employoient. Cromwell conserva sa dignité, & maintint les bornes de la distance entre lui & ses inférieurs, quoiqu'il leur marquât souvent une familiarité grossière. Il fut cruel & tyran par politique; juste & tempéré par inclination; embarrassé & méprisable dans ses discours; ridicule par ses rêveries; respectable par sa conduite; en un mot le composé le plus singulier de vices & de vertus, de bassesse & de grandeur, d'absurdité & de bon sens.

Après la mort de Cromwell, son fils Richard fut proclamé Protecteur, sans aucune opposition. Aussi-tôt qu'il eut prêté serment, il envoya en Ecosse Charles, beau-frère de Monk, pour assûrer ce Général de son amitié & des

égards qu'il vouloit avoir pour lui. Monk reçut ces protestations avec les plus grandes marques de soumission & de reconnoissance. Richard dépensa une somme considérable d'argent pour les funérailles de son père, qui fut inhumé dans la chapelle de Henri VII. Les différens partis étoient devenus si opiniâtres avant la mort d'Olivier, qu'avec toute son adresse & ses talens, il eut beaucoup de peine à les contenir; à plus forte raison ne pouvoient-ils être gouvernés par Richard, qui n'avoit aucune activité, ni aucune expérience dans les affaires. Le consentement unanime qui l'avoit fait succéder au Protectorat, ne fut qu'un acquiescement passager & qui ne devoit durer que jusqu'à ce que chaque parti eût concerté ses mesures, & pût agir efficacement pour ses propres intérêts. 1657.

Le nouveau Protecteur convoqua un Parlement des trois Royaumes, lequel s'assembla le vingt-sept Janvier, & dont les Membres commencèrent, ainsi que leurs prédécesseurs, par mettre en question le droit que s'attribuoient les Ecossois & les Irlandois, d'envoyer des Députés à la Chambre. Après de longs débats, on convint, à la plura- 1658.

1658. lité des voix, que l'autre Chambre ſubſiſteroit, & que les Membres Ecoſſois & Irlandois auroient ſéance au Parlement. On paſſa enſuite un acte pour confirmer à Richard le titre de Protecteur.

Cependant le Conſeil des Officiers préſenta une requête pour demander que Fleetwood fût nommé Général de l'armée. Le Protecteur leur répondit avec emportement, & leur ordonna de retourner à leurs quartiers. Les Communes, craignant leurs deſſeins, votèrent que les Officiers ne pourroient tenir aucun conſeil pendant la ſeſſion du Parlement, & qu'il ne ſeroit permis à qui que ce fût d'exercer aucun emploi dans l'armée, juſqu'à ce qu'il eût prêté ſerment de ne point interrompre les délibérations des Communes. Cet article fut rejetté par l'autre Chambre, qui étoit principalement compoſée d'Officiers, & le Conſeil fut continué, ſans égard pour les ordres du Protecteur, qui avoit perdu toute autorité, & dont l'adminiſtration étoit tombée dans le mépris. Les Officiers commencèrent à ne plus le regarder que comme un ſimple particulier, & réſolurent de régler le Gouverne-

ment, sans aucune déférence pour le Protecteur. Le vingt-deux Avril, Desborough pénétra dans son appartement avec une troupe de satellites, & lui demanda, au nom de l'armée, de dissoudre le Parlement, ce qu'il fut forcé de faire. Les Officiers élurent alors Fleetwood pour leur Général, rétablirent Lambert, Ludlow & plusieurs autres Officiers qu'Olivier avoit renvoyés, & cassèrent cinq Colonels qui avoient conseillé à Richard de soutenir le Parlement. Le Conseil des Officiers tenoit ses assemblées à la maison de Wallingford, qui appartenoit à Fleetwood, & ils paroissoient avoir dessein de l'élever au Protectorat; mais Lambert, homme profond & ambitieux, résolut de contrebalancer Fleetwood par des intrigues secretes, pendant qu'au-dehors il lui prodiguoit les plus fortes assûrances d'amitié & de vénération. Dans cete vue, il employa le Colonel Lilburne pour former des cabales parmi les Indépendans de l'armée, qui avoient en horreur le Protectorat. Il s'assembla à St James un grand nombre de ces Officiers inférieurs, pour consulter sur les moyens de régler le Gouvernement: ils com- 1658.

mencèrent par faire l'éloge de l'admi-
1658. niſtration du Parlement Indépendant, qui avoit conduit ſon Roi ſur l'échaffaud, & détruit la conſtitution de la Monarchie. Bien-tôt ils devinrent ſi puiſſans, que le Conſeil de la maiſon de Wallingford jugea à propos de ſe joindre à eux pour *la bonne vieille cauſe*: c'eſt ainſi qu'ils appelloient le rétabliſſement des reſtes de ce Parlement qu'Olivier avoit chaſſé ſi honteuſement. Après avoir pris toutes ſes meſures, Lambert, accompagné d'un grand nombre d'Officiers, ſe tranſporta à la maiſon de Lenthal, qui avoit été Orateur du long Parlement, & lui préſenta une déclaration du Conſeil militaire, par laquelle lui & les autres Membres étoient invités à ſe raſſembler. Ils ſe rendirent le huit Mai à la Chambre au nombre de quarante-deux, & les Membres Presbytériens, qui en avoient autrefois été exclus, tentèrent de reprendre ſéance; mais les premiers refuſèrent d'admettre des aſſociés auſſi turbulens, & l'armée les ſoutint dans l'excluſion de ces Membres. Le ſouvenir ſeul des maux que cette aſſemblée avoit précédemment cauſés, la rendit ſi odieuſe, que

le peuple en général lui donna par dérision le nom de *Rump* *. La première démarche que fit ce nouveau fantôme de Parlement, fut de chercher à gagner les Officiers qui servoient en Ecosse sous le Général Monk. La Chambre lui envoya Clarges pour lui persuader de reconnoître la nouvelle administration. Cette révolution de gouvernement fut si subite & si peu attendue, que Monk n'eut pas le tems de régler sa conduite, & lorsqu'il voulut sonder les sentimens de ses Officiers, il les trouva prévenus par les lettres de leurs amis de Londres. Il se vit en conséquence forcé de céder aux circonstances, & il reconnut l'autorité de ses nouveaux maîtres. 1658.

Aussi-tôt que le Parlement fut assemblé, Lambert présenta une adresse, au nom du Conseil général des Officiers, pour demander qu'il fût passé un acte d'amnistie en faveur de ceux qui avoient eu part aux derniers changemens dans le Gouvernement : Que 1659.

* *Rump*, dans le sens ordinaire, signifie croupion. C'est un terme de mépris affecté au résidu de ce malheureux Parlement qui osa faire décapiter le Roi Charles I.

1659. tous les Chrétiens, excepté les Papistes, les Prélatistes & les Libertins, eûssent la liberté de conscience : Que tous les Royalistes fûssent exclus pour toujours de la Magistrature & de tout emploi public : Qu'on prît les mesures les plus efficaces pour empêcher que la Puissance ne demeurât trop long-tems entre les mains d'un même Parlement : Que Charles, Lord Fleetwood, fût confirmé dans la place de Général en chef de toutes les troupes de terre au service de la République : Que le pouvoir législatif résidât dans un représentant du peuple, & que la partie exécutive du Gouvernement, fût remise à un Conseil composé de Membres capables, pieux & fidéles : Qu'ils acquitâssent les dettes de son Altesse Richard Cromwell, & qu'ils accordâssent des pensions convenables tant à lui qu'à sa mère, pour prouver à la postérité le respect que la Nation portoit à la mémoire de l'illustre Olivier Cromwell. Quoique le Parlement ne goutât point toutes ces propositions, il ne laissa pas de remercier les Officiers de leur extrême affection pour le bien public. Il détestoit la famille de Cromwell, & cependant craignoit de

désobliger Lambert & son parti. La première démarche que fit la Chambre, fut d'envoyer une députation à Richard, pour s'assûrer s'il acquiesçoit ou non au changement de Gouvernement. Il répondit affirmativement par une soumission écrite de sa main. Malgré cette condescendance du fils de Cromwell, la Chambre refusa de payer les dettes qu'il avoit contractées pour les funérailles de son père; mais elle lui accorda une somme de deux mille livres sterling, & lui ordonna de quitter Vhitehall dans six jours. 1659.

Fleetwood fut nommé alors Commandant en chef; mais on limita sa commission à une année. Les Chambres votèrent ensuite que l'Irlande seroit gouvernée par des Commissaires désignés en Parlement, & elles rappellèrent Henri Cromwell à Londres. Il obéit de bonne grace à cet ordre, quoiqu'il eût pu leur susciter beaucoup d'embarras par le crédit prodigieux qu'il avoit sur les troupes du Royaume, & en général sur le peuple, qu'il s'étoit attaché par son administration douce & équitable. Le Parlement, informé qu'il se tramoit un projet en faveur du Roi, ordonna à tous

les Cavaliers * de sortir de Londres ;
1659. & cette démarche n'étoit pas sans fondement. Charles avoit donné pouvoir à des Commissaires de traiter avec ceux qui voudroient rentrer dans leur devoir, quoiqu'ils eussent agi précédemment contre son père ou contre lui. La Nation ne supportoit plus qu'impatiemment la tyrannie établie par ces quarante-deux usurpateurs, reste méprisable de ceux qui avoient donné des chaînes à leur pays, & qui, avec une armée de fanatiques & d'hypocrites, sous prétexte d'étendre le Royaume du Christ, n'avoient travaillé que pour leurs propres intérêts ; & s'étoient rendus odieux par tous les actes imaginables d'insolence, de cruauté & d'oppression. Aussi le peuple prit-il enfin le parti d'entrer dans les vues des Royalistes. Le Colonel Mordaunt avoit formé le projet de surprendre tout à la fois Glocester, Lyme, Plymouth, Exeter & Chester. Ce plan ayant été approuvé par Sa Majesté, il se rendit secretement à St Malo, pour être à portée de passer la mer, si cette entreprise réussissoit ; mais elle manqua par la trahison de Sir

* Nom donné alors aux Royalistes.

Richard Willis, qui découvrit le projet à Thurlot, & celui-ci en instruisit 1659.
le Conseil d'Etat. Massey fut pris en voulant surprendre Glocester; mais il trouva moyen de s'échapper des mains de ses gardes. Le Lord Willougby & Horatio Townshend furent arrêtés. Sir George Booth, avec cinq cents hommes du Comté de Chester, s'empara de la ville de ce nom, & publia une déclaration contre la tyrannie du Parlement, sans y faire mention du Roi. Il fut joint par Sir Thomas Middleton; mais Lambert marcha contr'eux avec des forces supérieures, & les mit en déroute après un combat opiniâtre. Sir George Booth se sauva, fut découvert en habit de femme, & conduit à la Tour de Londres. Cette victoire donna tant de courage au Parlement, qu'il voulut confirmer les changemens qu'il avoit déja faits dans l'armée de Monk. Ce Général en fut si offensé, que dans une lettre à l'Orateur, il demanda sa démission, mais Clarges, son beau-frère, employa de si fortes raisons auprès de Lenthal, que la lettre ne fut jamais communiquée au Parlement. La conduite de Monk fut si mystérieuse dans cette conjoncture,

1659. qu'on auroit pu croire qu'il étoit indécis sur le parti qu'il devoit prendre. Les Cavaliers se persuadèrent qu'il favorisoit la cause du Roi, & ils lui envoyèrent son propre frère, qui étoit Ecclésiastique & Royaliste, avec des propositions en faveur de Sa Majesté; mais Monk refusa d'entrer en traité sur ce sujet, & se conduisit envers son frère avec la plus grande réserve & l'indifférence la plus marquée.

Les principaux Officiers qui résidoient à Londres & dans les environs, voyant que l'intention du Parlement étoit de réduire l'armée en esclavage, tinrent plusieurs conférences pour concerter des moyens capables de prévenir l'exécution de ce dessein. Lambert, quoiqu'en quartier alors dans le nord de l'Angleterre, étoit l'ame de leurs délibérations. Il n'ignoroit pas que les Officiers subalternes des troupes campées aux environs de Londres, étoient entièrement dévouées au Parlement, & il sut ménager avec tant d'adresse l'esprit de ceux qui étoient sous ses ordres, qu'il n'eut pas de peine à les engager de signer une requête adressée au Parlement, pour lui demander qu'il leur accordât sans dé-

lai les articles contenus dans l'adresse présentée précédemment par le Conseil de la maison de Wallingford ; 1659.
qu'il établit le Général Fleetwood dans son commandement, qui, aux termes de la commission actuelle, devoit expirer dans peu de mois ; qu'il nommât Lambert Lieutenant-Général ; Desborough, Général de la Cavalerie, & Monk Général de l'infanterie ; qu'il poursuivît sévèrement les Communautés qui avoient soutenu l'ennemi dans les derniers soulèvemens, & qu'il réglât ces mêmes Communautés de façon à exclure de la Magistrature tous ceux qui avoient marqué de la répugnance pour le Gouvernement Républicain. Cette requête, datée de Derby, fut communiquée à Fleetwood, pour recevoir le sceau de son approbation, avant qu'on la présentât au Parlement ; mais Sir Arthur Haslerig, qui en fut informé, en fit son rapport à la Chambre. Fleetwood subit une interrogation, & avoua le projet. En même-tems trois Officiers délivrèrent copie de la requête à l'Orateur. La Chambre, après avoir mis l'affaire en délibération, vota qu'il seroit non-seulement inutile, mais encore dangereux & à

charge à la République d'avoir d'autres Officiers que ceux nommés par le Parlement.

1659.

Cependant, après avoir reçu des lettres de Monk remplies de protestations d'attachement & de fidélité, le Parlement entreprit de répondre à chaque article d'une seconde adresse, dans laquelle les Officiers demandoient qu'on payât les arrérages dûs à l'armée; qu'on pourvût à la subsistance des soldats estropiés, des veuves & des orphelins, & qu'aucun Officier ne pût être cassé que par une sentence du Conseil de Guerre, excepté dans le cas de réduction. La Chambre répondit qu'elle ne se croyoit pas obligée de leur rendre compte de sa conduite, relativement aux subsistances qu'ils demandoient. Les Officiers résolurent alors de soumettre ou de dissoudre le Parlement, & dans cette vue Lambert s'approcha de Londres avec sa brigade. Le Parlement ayant reçu de nouvelles assûrances de soumission & de fidélité de la part de Monk, qui étoit en marche pour venir d'Ecosse, cassa Lambert, Desborough & plusieurs autres Officiers qui avoient signé la pétition, révoqua la commission de Fleet-

wood, & nomma des Commissaires pour commander l'armée pendant un tems limité; mais les Officiers n'eurent aucun égard à toutes ces résolutions. Le Conseil d'Etat ordonna à deux régimens, commandés par des Officiers affidés, de venir prendre leurs quartiers à Westminster, pour garder le Parlement; mais Lambert entra dans Londres à la tête de quatre régimens, prit possession de toutes les avenues du Parlement, & le treize Octobre reconduisit l'Orateur dans sa propre maison, & chassa tous les autres Membres. La même nuit les deux régimens Parlementaires abandonnèrent leurs postes, qui furent occupés aussi-tôt par Fleetwood. 1659.

Après s'être emparés ainsi de l'administration, ils formèrent un Conseil composé de dix Membres, pour gérer les affaires de la République. Fleetwood fut élu Général, Lambert, Lieutenant-Général, & Desborough, Général de la cavalerie. Pendant cette anarchie en Angleterre, le Roi prit la route de Fontarabie, afin d'être présent au traité qui étoit alors sur le tapis, pour rétablir la paix entre les Rois de France & d'Espagne; mais ce traité

fut conclu avant que Charles arrivât à St Jean de Luz. Cependant il fut reçu avec la plus grande hospitalité par le premier Ministre d'Espagne, qui lui fit présent d'une somme considérable d'argent; mais le Cardinal Mazarin refusa de voir ce Prince, pour ne pas donner d'ombrage au Parlement d'Angleterre, & Charles retourna à Bruxelles.

1659.

Le vingt-six Octobre le Conseil des Officiers établit un Comité de sûreté, & le revêtit du pouvoir de l'administration. Les Chefs furent Fleetwood, Desborough, Lambert, Ludlow & Sir Henri Vane. En même-tems les Officiers publièrent une déclaration par laquelle ils annulloient les derniers ordres du Parlement, & manifestoient que bien loin de vouloir former un Gouvernement militaire, ils avoient nommé un Comité de sûreté pour travailler à un corps de loix propres à maintenir les libertés des sujets & le bonheur de la République, sans qu'il fût besoin de Roi, de Gouverneur particulier, ni de Chambre des Pairs.

Il est probable que Monk avoit résolu alors de suivre son penchant naturel & son affection pour la fa-

mille royale. Il s'attendoit à être joint par les Presbytériens, qui avoient été cruellement opprimés par les Indépendans; il étoit assûré des Cavaliers, & ne doutoit point qu'il ne vînt à bout de gagner une grande partie de l'armée d'Angleterre; mais il jugea qu'il étoit nécessaire d'agir avec beaucoup de secret & de circonspection. Il assembla ses troupes, renvoya quelques Officiers qu'il savoit être opposés à ses desseins, fit emprisonner Cobbet dans le château d'Edimbourg, s'assûra de la ville de Berwick, & demanda aux Ecossois un subside extraordinaire pour cette expédition. Pendant ces préparatifs, Clarges arriva en Ecosse avec des propositions pour un traité entre Monk & le Comité de sûreté. Il consentit, par l'avis de ce Gentilhomme, à entrer en négociation, & envoya trois de ses Officiers en qualité de Commissaires, pour traiter avec les Communes; mais il leur ordonna en même tems de prolonger la négociation. Ils trouvèrent Lambert à York avec une armée qu'il avoit assemblée, pour s'opposer aux progrès de Monk, son rival en fait de gloire militaire & d'ambition. De-là les Commissaires

1659.

1659. se rendirent à Londres, où les Communes consentirent aussi-tôt à toutes leurs propositions. En conséquence le traité fut signé le quinze Novembre, & les deux partis s'engagèrent à agir vigoureusement contre leur Souverain. Monk, piqué de la précipitation de ses Députés, différa de ratifier le traité, sous prétexte qu'ils n'avoient point suivi ses instructions. Ce délai donna de justes soupçons au Comité.

Cependant les Membres du Parlement, qui avoit composé le Conseil d'Etat, s'étant assemblés secretement, expédièrent une commission par laquelle ils nommèrent Monk commandant en chef de toutes les troupes d'Angleterre, d'Ecosse & d'Irlande. Le Gouverneur de Portsmouth se déclara pour le Parlement; un détachement de l'armée, qui fut envoyé pour bloquer la ville, abandonna ses Officiers & se joignit au Gouverneur. Cet exemple fut suivi par plusieurs autres corps de troupes dans différentes parties du Royaume. Haslerig, Morley & Walton se mirent en marche de Londres, à la tête de ces mêmes troupes qui avoient abandonné leurs Chefs. Tant de disgraces réunies décourage-

rent entièrement le Comité. Whitelock conseilla à Fleetwood de se mettre à la tête de l'armée, ou d'entrer en accommodement avec le Roi. Il paroissoit goûter ce dernier avis, mais il changea bien-tôt de sentiment, & demeura dans l'inaction. A la fin, lui & ses Collégues consentirent au rétablissement du Parlement, & résignèrent tranquillement l'autorité qu'ils avoient usurpée. Le vingt-six Décembre, les Membres assemblés nommèrent un Comité pour gouverner l'armée en leur nom & par leurs ordres; ensuite ils envoyèrent une injonction expresse à Lambert de distribuer ses troupes dans leurs quartiers; mais sur les nouvelles de la révolution arrivée à Londres, les soldats avoient déja arrêté leur Général, qui fut envoyé prisonnier dans cette ville. Sir Henri Vane & plusieurs autres Membres, qui avoient joint l'armée, furent aussi relégués dans leurs propres maisons. 1659.

Les Ecossois ayant fourni à Monk une somme de trente mille livres sterling, ce Général entra en Angleterre le second jour de Janvier. Quelques jours après il reçut une lettre de l'Orateur, qui lui annonçoit le rétablisse- 1660.

ment du Parlement, & le remercioit,
1660. de la part de ce corps, de ses bonnes intentions : il le prioit en même-tems de ne point venir jusqu'à Londres, d'autant que le Parlement y jouissoit, dès cette époque, de l'autorité la plus tranquille. Cependant Monk continua sa marche, sous prétexte de réduire les mutins de l'armée sous l'obéissance du pouvoir législatif. Le Lord Fairfax, qui s'étoit emparé d'York pour empêcher que cette ville ne prît parti en faveur du Comité, y reçut Monk sans hésiter, & ces deux Généraux eurent plusieurs conférences ensemble ; ce qui prouve que Monk agissoit de concert avec le parti Presbytérien, dont Fairfax étoit le Chef. Malgré la dissimulation de Monk, les Membres du Parlement avoient trop de sagacité pour ne pas s'appercevoir qu'il tramoit secretement quelque projet. Ils établirent un Conseil d'Etat, composé de vingt-neuf Membres, du nombre desquels fut Monk, & ils ordonnèrent que chacun de ces Membres prêtât serment qu'il renonçoit à favoriser les prétentions de Charles Stuart, qu'il seroit fidéle au Parlement & à la République, & qu'il s'engageoit à s'opposer

s'oppofer au rétabliſſement d'un Gouverneur particulier & de la Chambre des Pairs. Enſuite ils envoyèrent des Députés à Monk, ſous prétexte de faire honneur à ce Général, mais en effet pour épier ſa conduite. Ils le trouvèrent à Leiceſter, où il reçut, le même jour, en leur préſence, une adreſſe de la ville de Londres, qui l'exhortoit à rétablir les Membres que les Indépendans avoient exclus du Parlement, avant de faire le procès au dernier Roi. Scot, un des Députés de la Chambre, interrompit ceux de Londres, pendant qu'ils faiſoient la lecture de leur pétition, & dit qu'elle ne tendoit qu'à la deſtruction d'un Parlement libre & républicain. Cependant Monk reçut gracieuſement cette adreſſe, ainſi que pluſieurs autres de la même nature; mais il n'y fit d'autre réponſe, ſinon qu'il en communiqueroit le contenu au Parlement. Il ſe croyoit encore dans la néceſſité indiſpenſable de diſſimuler, de crainte que les Communes & l'armée ne vinſſent à ſe réunir pour le perdre. 1660.

A ſon arrivée à St-Alban, il envoya une lettre à la Chambre, pour la prier

d'ordonner aux régimens qui étoient
1660. dans Londres, de sortir de cette ville, & de faire place à ses troupes. En même tems il forma un plan pour la disposition de ses troupes dans cette capitale, & assigna des quartiers dans le voisinage pour celles qui devoient se retirer à son approche. Cette demande augmenta les soupçons des Communes; mais elles se trouvoient forcées de plier à ses volontés. Le troisième jour de Février, il entra en triomphe dans Londres, à la tête de son armée, & se rendit au Conseil d'Etat, où il demanda du tems pour réfléchir sur le serment d'abjuration qu'on lui proposa de prêter, observant qu'il avoit déja été fait en Parlement de fortes objections contre cet acte. On ne voulut le reconnoître pour Membre qu'à cette condition; mais il se retira. Le six, il fut introduit dans la Chambre des Communes par Scot & par Robinson, & on lui avoit préparé un fauteuil de velours au-dedans de la barre. L'Orateur le remercia, au nom du Parlement, des grands services qu'il avoit rendus, & l'invita de s'asseoir. Il le refusa modestement, se tint debout

derrière le fauteuil, & fit une courte harangue qui portoit en substance, que le rétablissement paisible du Parlement n'étoit pas une des moindres bénédictions que Dieu avoit répandues sur la Nation Britannique. Il ajoûta qu'il avoit reçu un grand nombre d'adresses, dans lesquelles on exprimoit tout le desir d'avoir un Parlement libre, & que les Membres exclus fûssent rétablis sans leur imposer de serment. Il leur recommanda de donner une attention particulière aux affaires d'Irlande & d'Ecosse. Le commun Conseil de Londres, croyant pénétrer les véritables intentions de Monk, refusa de payer les taxes jusqu'à ce que les Membres exclus fûssent rétablis. Le Parlement ordonna aussi-tôt au Général de marcher dans la ville, d'enlever les chaînes, de démolir les portes, & d'arrêter onze Membres du Conseil commun. Monk, pour obéir à cet ordre, arrêta les onze Membres, & commença à faire abattre les portes. Il écrivit ensuite au Parlement, pour l'informer de ce qu'il avoit fait, & pour le prier de modérer la sévérité de ses ordres; mais la Chambre lui

1660.

enjoignit de les exécuter ponctuellement, & il s'y soumit sans différer.
1660. Après cette expédition, il retourna de son propre mouvement à Whitehall, laissant les habitans de Londres également étonnés & furieux de la conduite qu'il avoit tenue. Le même jour Loue-Dieu Barebones présenta au Parlement une pétition signée par un grand nombre de personnes, pour demander que chaque citoyen fût obligé de prêter le serment d'abjuration. On lui fit un accueil gracieux, & il fut remercié de son affection pour la République.

Monk commença à se persuader qu'il avoit poussé la dissimulation trop loin. Il envoya son frère Clarges assûrer le Maire qu'il répareroit ce qu'il avoit fait, & demanda une conférence avec lui & le commun Conseil. Le Maire, craignant de tomber dans quelque piége, rejetta la proposition, & Monk résolut de se rendre encore une fois dans la ville à la tête de ses troupes. Lorsqu'il se mit en marche, il envoya, de concert avec ses Officiers, une lettre au Parlement, pour se plaindre de ce qu'on l'avoit employé aux fonctions les plus capables de lui attirer la haine du peuple.

Il se plaignoit aussi des attentions extraordinaires que le Parlement marquoit pour Lambert, Vane, & pour quelques autres Membres du Comité de sûreté, & de ce qu'il avoit remercié Barebones d'avoir présenté une requête séditieuse. Il demanda positivement que le Vendredi suivant il fût publié des circulaires pour remplir les places vacantes, & préparer la voie à un Parlement libre. Quoiqu'il ne fût pas possible à la Chambre de douter plus long-tems de son dessein, elle vota qu'on le remercieroit de ses soins, & qu'on prendroit sans délai les mesures convenables à sa satisfaction. Cependant Monk se justifia auprès des Magistrats de Londres, par les protestations de son attachement inviolable pour cette ville, & il leur communiqua la lettre qu'il avoit écrite au Parlement. La ville retentit aussi-tôt du son des cloches & de cris de joie : la populace fit des feux dans toutes les rues, & y brûla des croupions de volaille, par dérision du Parlement. Lorsque Monk fut sommé de prendre sa place dans le Conseil d'Etat, il refusa de s'y rendre, sous prétexte que sa pré- 1660.

sence étoit indispensable dans la ville
1660. pour y maintenir la tranquillité. Il reçut de nouvelles pétitions de la plûpart des Comtés d'Angleterre pour le rétablissement des Membres exclus, qu'il résolut de réintégrer par la force des armes. Après s'être assûré du consentement de ses Officiers, & avoir exigé une nouvelle promesse des Membres exclus, qu'ils convoqueroient un plein & libre Parlement, il les accompagna le vingt-un Février à Whitehall, d'où ils furent escortés jusqu'à la Chambre. Leur nombre étoit tellement supérieur à ceux du *Rump*, que les derniers jugèrent à propos de se retirer sans faire d'opposition. Le Général envoya aussi-tôt des lettres circulaires à tous les Commandans de régiment, pour les informer de cette résolution. Il les assûroit que les Membres rétablis étoient fort zélés pour les intérêts de l'armée, & les invitoit à employer toute leur vigilance pour rompre les desseins que les Royalistes pourroient tramer en faveur de Charles Stuart. Il leur cachoit son véritable projet, parce qu'ils étoient en général Anabaptistes & Républicains, & que

tout n'étoit pas encore suffisamment disposé pour le rétablissement de la famille royale. 1660.

Le Parlement annulla toutes les ordonnances qui avoient été rendues contre les Membres exclus; remit en liberté Sir George Booth & tous les Royalistes emprisonnés; nomma Monk Général en chef de toutes les troupes des trois Royaumes; abolit le serment d'abjuration & celui de fidélité au gouvernement destitué de Roi & de Chambre des Pairs; en sorte que les Lords rentrèrent dans leur ancien droit de siéger au Parlement. Les Républicains, qui prévoyoient & craignoient les suites de cette révolution, firent tous leurs efforts pour persuader à Monk de s'emparer du souverain pouvoir, à l'imitation de Cromwell, aimant mieux, disoient-ils, se soumettre à un seul Chef, que de s'exposer à la vengeance de la Majesté offensée; mais il rejetta toutes leurs remontrances à ce sujet. Le refus de Monk ne rallentit point leur activité. Ils engagèrent un grand nombre d'Officiers, qui pensoient comme eux, à dresser une déclaration pour le maintien du

Gouvernement Républicain. On la pré-
1660. senta au Général, dans l'espérance qu'elle seroit ensuite souscrite par toute l'armée; mais Monk s'en excusa, sous prétexte que cette déclaration étoit inutile, & lorsque les Républicains recommencèrent leurs importunités, il leur défendit d'un ton absolu de s'assembler à l'avenir sans un ordre particulier. Le Cardinal Mazarin, instruit que Monk avoit formé quelque grand projet, ordonna à l'Ambassadeur de France d'offrir ses services au Général; mais Monk les éluda poliment. Aussi-tôt après la dissolution du Parlement, Charles II dépêcha en Angleterre Sir Jean Greenwill, à qui Monk donna une audience secrete, & qu'il renvoya avec des assûrances de fidélité & de zèle pour le service de Sa Majesté. Il le chargea en même tems de quelques avis salutaires, que Charles suivit ponctuellement. Cependant le Général passa en revue son armée, & y fit quelques changemens; plusieurs Officiers lui présentèrent, à son instigation, une adresse dans laquelle ils s'engageoient à obéir aveuglément aux ordres du Parlement suivant. Monk ap-

prouva cet engagement, & ordonna qu'il fût signé de tous les régimens, ce qui lui fournit un prétexte pour congédier les Officiers qui ne voulurent pas le souscrire. Dans cette conjoncture, peu s'en fallut que tous les efforts de ce Général ne devinssent infructueux : Lambert se sauva de la Tour, & commença à rassembler des troupes. Monk détacha aussi-tôt le Colonel Ingoldsby avec son propre régiment, pour marcher contre Lambert, qui s'étoit déja emparé de Daventry à la tête de quatre compagnies de cavalerie ; mais la plûpart passèrent du côté du Colonel, & Lambert, lui-même, fut forcé de se rendre. Plusieurs autres Officiers, qui s'étoient déclarés contre les procédés de Monk, furent pris sans opposition. Cependant, malgré la défaite de Lambert, les Républicains firent de nouveaux efforts pour renverser les projets de Monk, avant l'assemblée du Parlement. Ils forgèrent une lettre circulaire, datée de Bruxelles, dans laquelle ils faisoient dire au Roi qu'il ne desiroit son rétablissement que pour se venger de ses ennemis. Ce stratagême produisit d'abord son effet ; mais il 1660.

fut bien-tôt détruit par la Nobleſſe &
1660. les autres Royaliſtes, qui s'aſſemblèrent au nombre de quatre-vingt dix, & ſignèrent une déclararion par laquelle ils déſavouoient ces principes, proteſtant qu'ils ne deſiroient que de vivre paiſiblement, ſans chercher jamais à ſe venger des auteurs de leurs malheurs.

Parmi les différentes Sectes que l'Angleterre produiſit depuis le commencement du règne de Charles, une des plus remarquables fut celle des Quakers, fondée par George Fox, fils d'un Tiſſerand de Drayton, dans le Comté de Lancaſter. Il étoit en apprentiſſage chez un Cordonnier de la même ville, & il ſuivit quelque tems cette profeſſion; mais ſaiſi tout-à-coup d'un violent enthouſiaſme qu'il prit pour une inſpiration du ciel, il abandonna ſon métier, & ſe mit à parcourir la province, vêtu d'un pourpoint de cuir. Pour empêcher qu'on ne le troublât dans ſes contemplations ſpirituelles, il s'enfermoit dans les bois, & habitoit le creux des arbres, où il liſoit continuellement la Bible. Convaincu enfin qu'il étoit véritablement inſpiré,

il ferma la Bible, prit le caractère d'Apôtre, & quitta sa solitude pour faire des Prosélytes. Ses prédications eurent un succès prodigieux, & ses efforts furent parfaitement secondés par l'esprit de fanatisme qui règnoit alors. Le nom de Quakers ou Trembleurs leur vient des violents transports d'enthousiasme, dont Fox & ses Disciples étoient saisis, & qui les jettoient dans des contorsions & dans un tremblement universel. La singularité de leurs mœurs & de leur doctrine est si connue aujourd'hui, qu'il seroit inutile d'en faire ici le détail. Les Quakers furent poursuivis avec la plus grande sévérité. On les enferma dans les prisons publiques & dans les petites maisons; ils furent fouettés & exposés au Pilori; mais ils supportèrent ces mauvais traitemens avec une patience & une tranquillité d'esprit qui excitèrent l'admiration générale. Ils renoncèrent à toute espèce de rits & de cérémonies de religion, prétendant être dirigés par l'illumination immédiate du St Esprit. Un des Disciples de Fox fut la victime de la tentative qu'il fit de jeûner quarante jours à l'imitation de

1660.

notre Sauveur. Pendant le Protectorat
1660. de Cromwell, une femme Quaker parut toute nue devant lui dans l'Eglise, & s'écria que l'Esprit Saint lui avoit inspiré de paroître ainsi, comme un signe pour le peuple. Un grand nombre, s'imaginant que le renouvellement de toutes choses avoit commencé, jettèrent leurs habits comme autant de superfluités. Un certain Jacques Naylor se mit dans la tête qu'il étoit le Sauveur du monde. Il prétendoit avoir la puissance de ressusciter les morts, & fit son entrée publique dans Bristol, monté sur un cheval, & précédé de ses Disciples qui étendoient leurs vêtements devant lui, en s'écriant : » Saint, Saint, Saint, est le Sei» gneur le Dieu des armées! *Hosanna*, » salut & gloire au plus haut des cieux! « Lorsqu'on le traduisit devant les Magistrats pour être examiné, il ne répondit autre chose à toutes leurs questions sinon » tu l'as dit «. Ils le condamnèrent à être pilorié, fouetté, marqué au visage, & à avoir la langue percée d'un fer chaud. Il souffrit ce supplice avec la plus grande patience & même avec joie; mais lorsqu'il se

vit enfermé à Bridwell, * réduit au pain & à l'eau, condamné à des travaux pénibles, & privé de la société de ses Disciples, ses illusions s'évanouirent comme l'ombre. On le renvoya comme un homme ordinaire, & il reprit sans répugnance sa première occupation. 1660.

Le nouveau Parlement s'assembla le le vingt cinq Avril, suivant l'ancienne constitution. Le second jour de la séance, Sir Jean Greenwill, qui étoit revenu de Bruxelles, présenta aux Lords une lettre de Sa Majesté, par laquelle ce Prince leur marquoit qu'il ne doutoit pas, puisqu'ils étoient rendus à leurs prérogatives, de tout leur empressement à appaiser les troubles du Royaume; à remettre leur Souverain en possession de ses justes droits; à rétablir le Parlement dans ses priviléges, & la Nation dans ses libertés. Greenwill présenta en même tems à Monk une commission du Roi, qui le nommoit Généralissime de toutes ses troupes. En un mot il n'y eut sorte de

* Maison de correction.

grace que ce Monarque n'accordât, & de concession qu'il ne fît pour s'attacher cet Officier, & rendre ses peuples contens. Aussi-tôt qu'on eut lu la déclaration de Sa Majesté, les Lords votèrent que, suivant l'ancienne constitution de l'Angleterre, le Gouvernement devoit être entre les mains d'un Roi, des Lords & des Communes. Celles-ci concoururent avec les premiers, & résolurent de faire présent au Roi d'une somme de cinquante mille livres sterling, au Duc d'York d'une de dix mille, & au Duc de Glocester d'une autre de cinq mille. Les deux Chambres biffèrent ensuite de leurs registres tous les actes qui avoient été passés au préjudice de la royauté. L'armée, la flotte & la ville de Londres préparèrent des adresses pour féliciter Sa Majesté sur son rétablissement, & lui vouer une fidélité inviolable. Le huit Mai, le Roi fut proclamé dans Londres, & les Députés du Parlement & de la Cité partirent pour la Haye où le Roi les attendoit. Quelques Ministres Presbytériens firent aussi le voyage, pour lui marquer la joie que son rétablissement causoit à leur

1660.

Secte, & pour sonder ses véritables sentimens relativement à leur religion. Il leur confirma de bouche la promesse contenue dans sa déclaration, de les laisser jouir de la liberté de conscience. Les Députés du Parlement eurent audience le seize Mai, & le même jour l'Amiral Montague, accompagné des principaux Officiers de la flotte, présenta ses respects au Roi. 1660.

Dans l'intervalle du sept au vingt-neuf Mai, jour auquel le Roi fit son entrée dans Londres, on ne s'occupa que des préparatifs pour le recevoir, & il fut défrayé de toutes les dépenses qu'exigèrent son voyage & le rétablissement de sa Cour. On commença par prendre toutes les mesures nécessaires pour faire cesser les dégâts commis sur les terres de Sa Majesté & des Royalistes, & on fit les recherches les plus exactes pour punir les régicides & tous ceux qui s'étoient montrés les plus criminels pendant la dernière usurpation. Peu de jours après l'arrivée du Roi en Angleterre, le Parlement passa une déclaration, portant que tout Papiste eût à quitter, sous peine de haute trahison, les villes de

Londres & de Westminster, & à ne
1660. pas s'approcher, sous quelque prétexte que ce fût, de dix milles du ressort de la Cour, sans un sauf-conduit signé des Orateurs des deux Chambres. On fit encore plusieurs arrêtés sévères contre les Catholiques Romains Irlandois. Les Communes ordonnèrent à leur Orateur de reprimander un certain Lenthall, fils de l'ancien Orateur du long Parlement, pour avoir dit publiquement que celui, qui le premier avoit tiré l'épée contre le dernier Roi, étoit aussi coupable que celui qui lui avoit tranché la tête.

Après l'invitation que le Parlement fit à Sa Majesté de retourner dans son Royaume, il n'y eut sorte de réjouissances publiques qui ne démontrâssent l'impatience & la joie qu'avoit le peuple Anglois de revoir son Souverain. Charles exprima la satisfaction que lui inspiroit cette révolution fortunée, par les caresses dont il combla les Députés du Parlement ; mais il manquoit encore au bonheur de ce Monarque de triompher de la France & de l'Espagne. Mazarin avoit peine à se persuader que le peuple d'Angle-

terre favorisât jamais le rétablissement du Roi, & il n'en fut convaincu qu'au moment où il n'étoit plus possible d'en douter. Les Ministres Espagnols pensoient de même, & il n'y a pas lieu de s'en étonner, si l'on considère combien de fois les Royalistes se virent traversés dans leurs projets. 1660.

Bourdeaux haïssoit la famille royale d'Angleterre, & entretenoit une étroite correspondance avec les partisans de Cromwell, tandis que, d'un autre côté, les Emissaires Espagnols caressoient les Sectaires qui avoient toujours été en opposition avec la faction du Protecteur, se flattant d'obtenir une paix avantageuse pour l'Espagne. Mais ces deux Cours se voyant trompées dans leurs espérances, parurent aussi-tôt se disputer à l'envi l'une de l'autre les expressions de dévouement & les offres de service qu'elles firent à Charles, qui les refusa poliment. Ce Monarque, après un court sejour à la Haye, où il fut reçu avec la plus grande magnificence, s'embarqua le vingt-trois à bord de la flotte pour passer en Angleterre. Le vingt-six, il arriva à Douvres, où il trouva Monk

1660. qu'il embrassa avec la plus tendre affection, en l'appellant son protecteur & son père. Il se rendit ensuite à Cantorbery, où il donna à ce Général l'ordre de la Jarretière, & le vingt-neuf, jour de la naissance de Charles, ce Prince arriva à Londres au milieu d'une foule innombrable de peuple, qui faisoit retentir l'air d'acclamations & de cris de joie.

Fin du neuvième Volume.



